Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

L'ORIGINE
DES DIEUX
DU PAGANISME;
ET
LE SENS DES FABLES DÉCOUVERT PAR UNE EXPLICATION SUIVIE
DES POËSIES D'HÉSIODE.

Par M. BERGIER, Docteur en Théologie, Principal du Collége de Besançon, Associé à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de la même Ville.

Numquid faciet sibi homo Deos? & ipsi non sunt Dii.
JÉRÉM. 16, 20.

TOME II. PARTIE III.

A PARIS,
Chez HUMBLOT, Libraire, rue S. Jacques, entre la rue du Plâtre & celle des Noyers, près S. Yves.

M. DCC. LXVII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

TABLE.

PARTIE III.

REMARQUES SUR LA THÉOGONIE.

PARTIE PREMIERE. *Invocation des Muſes*, page 1
PART. II. *Régne de Cœlus, génération des Etres*, 26
PART. III. *Régne de Saturne & des Tirans, ſeconde époque de la Religion Grecque*. 82

PARTIE IV.

SUITE DES REMARQUES SUR LA THÉOGONIE.

PARTIE IV. *Régne de Jupiter & des autres Dieux ; établiſſement des Sacrifices ; troiſiéme époque de la Religion Grecque.* 3
PART. V. *Héros placés au nombre des*

Dieux ; quatriéme époque de la Religion Grecque, 79

REMARQUES SUR LE BOUCLIER D'HERCULE.

Explication de la fable de ce Héros, 137

REMARQUES SUR LES TRAVAUX ET LES JOURS, 214

Fin de la Table.

REMARQUES

REMARQUES

SUR

LA THÉOGONIE.

PREMIERE PARTIE.

Invocation des Muſes.

CETTE premiere Partie ſert de préface & d'introduction au reſte du Poëme. On y verra cependant déja des traits qui peuvent faire juger du deſſein qu'Héſiode s'eſt propoſé dans ſon ouvrage, ou du moins de la maniere dont nous devons l'entendre. Quelques Critiques ont penſé que les 115 premiers vers qu'elle renferme, n'étoient pas d'Héſiode, qu'ils avoient été ajoutés par un Ecrivain poſtérieur : mais le ſtyle en eſt ſi ſemblable à la ſuite de l'ouvrage, & la coutume d'invoquer

les Muſes, eſt ſi familiere aux Poëtes, qu'il n'y a aucun fondement à ce ſoupçon. Il convenoit ſans doute qu'en commençant un Poëme tel que celui-ci, l'Auteur eût recours à ces divinités ; non-ſeulement parce qu'elles préſidoient ſpécialement à la poëſie, mais encore à cauſe du ſujet : pour découvrir la naiſſance des Dieux, il falloit ſans doute une eſpéce de révélation, une inſpiration ſpéciale. Voyez ℣. 104 & ſuiv.

℣. 1. *Les divinités qui préſident à la muſique.* On ſera peut-être ſurpris de voir traduire ainſi *Muſæ Heliconiades :* c'eſt qu'il y a déja ici une équivoque. Ἑλικὼν a ſignifié en grec du fil, des cordes, un inſtrument à cordes, une lyre ou une guitare ; *Heliconiades*, en ce ſens, déſigne les Muſes qui jouent de la lyre, qui préſident aux inſtrumens & à la muſique. Mais les Grecs ayant confondu ce nom avec celui du mont Hélicon dans la Béotie, il n'en fallut pas davantage pour ſuppoſer que les Muſes habitoient ſur cette montagne & dans les lieux voiſins, & pour engager les Béotiens à leur bâtir des temples chez eux. Telle eſt l'origine de la plûpart des fables & des uſages religieux de la Gréce.

℣. 2. *Et qui habitent ſur le mont Héli-*

con. Si *Heliconiades* dans le premier vers faiſoit alluſion à la demeure des Muſes, Héſiode feroit ici un pléonaſme & une répétition ridicule.

Le Clerc dérive le nom Μοῦσα du Phénicien *mouſa*, *inventrix*. Il paroît plus convenable de le tirer du grec Μυέω, enſeigner, inſtruire, comme a fait Diodore, tome 2, p. 17. Auſſi, ſelon la remarque de Priſcien, les Béotiens prononçoient *muha* pour *muſa*. On dit populairement d'un homme qui rêve, *il muſe*; & ce terme en Anglois ſignifie méditer. Μουσεῖον, *muſivum opus*, eſt un ouvrage fait en compartimens, avec beaucoup d'application, une moſaïque. Μοῦσα exprime donc application de l'eſprit, par conſéquent ſcience, inſtruction. La poëſie ayant été un des premiers talens de l'eſprit que l'on a cultivé chez les Grecs, comme chez tous les autres peuples, il n'eſt pas ſurprenant que l'on ait d'abord deſtiné les Muſes à la poëſie. On leur attribua néanmoins dans la ſuite preſque tous les genres d'érudition, & l'on appelloit Ἄμουσος celui qui n'avoit pas l'eſprit cultivé, qui n'avoit aucune teinture des ſciences. Héſychius obſerve que les Athéniens appelloient muſique, toute eſpéce d'art.

Le même Auteur, après Bochart, fait

venir avec plus de raiſon le nom *Hélicon*, montagne, de l'hébreu *halik*, hauteur ; il n'eſt cependant pas néceſſaire d'en conclure que ce ſont les Phéniciens qui l'ont ainſi nommée. La racine *lik* a la même force en grec que dans les Langues Orientales ; Ἡλικία, ſtature ou hauteur, Ἔνηλικος, jeune homme déja grand, Πεντελίκος, montagne de l'Attique.

Dans un ouvrage de la nature de celui-ci, il n'eſt pas inutile de relever les étymologies qui ſemblent peu juſtes, quoique données par des Sçavans diſtingué. Cela ſert à montrer que n'ayant pas ens viſagé le grec dans ſes premiers élémens, ils ont manqué l'unique méthode par laquelle on peut découvrir la ſource des fables.

Les Muſes de ma patrie. Héſiode étoit d'Aſcra, village de Béotie au pied du mont Hélicon ; il en fait le ſéjour des Muſes, ſelon le privilége commun à tous les Poëtes.

℣. 3. *Elles s'exercent à danſer.* On ſuppoſe que les Muſes ſont des nymphes ou des déeſſes, parce que *muſa* eſt du féminin ; conſéquemment, on leur attribue les amuſemens ordinaires des jeunes filles, le chant, la danſe, les converſations enjouées, les veillées nocturnes, le plaiſir de prendre le bain.

La belle fontaine. Héſiode l'appelle ἰοειδέα, que l'on traduit *ferruginoſum.* Cette épithéte, dit-on, ſignifie noirâtre, telle qu'eſt ordinairement l'eau dans les lieux profonds : elle ſignifieroit plutôt rouſſâtre, couleur de rouille, ſelon la force du terme. Ne peut-on pas l'entendre autrement ? ἰὸς vient de ἵημι, *emitto*, comme dans ἰοβόλος, qui lance des flêches : ἰδός, eſt de l'eau ; on le verra ℣. 456. ἰοειδέα peut donc exprimer *ſcaturientem*, ſource vive, qui jaillit avec force.

℣. 4. *L'Autel de Jupiter.* Il pouvoit y avoir un temple ou un autel de Jupiter ſur le mont Hélicon, ou dans le voiſinage. Nous avons obſervé ailleurs que la coutume de placer les autels de ce Dieu ſur les montagnes, faiſoit alluſion à ſon nom : c'étoit le Dieu du Ciel. Voyez le Diſcours, chap. 12, §. 14.

℣. 5. *Le Permeſſe.* Bochart dérive ce nom de l'hébreu *Béer-metſo :* fontaine qui s'écoule ; le Clerc, de l'arabe *Béer-mets*, ſource pure. Il eſt plus naturel de le tirer de *per* augmentatif, & de *maſſ*, *meſſ*, eau ou liqueur. Meſſeïs eſt une fontaine de Theſſalie, dans Pline, liv. 4, ch. 8. Maſſeïs, fontaine de Laconie, ſelon Pauſanias, l. 3, c. 20. *Maſſa*, riviere de Libye, ſelon Ptolomée ; *Maſſe*, riviere de Touraine.

Hippocrène, dit le même Bochart, vient de l'arabe *happigran*, fontaine qui jaillit; cette étymologie conviendroit mieux à la fontaine *Epigranea*, que Pline place auſſi dans la Béotie. Il eſt certain qu'on l'expliqueroit mal, ſi on le tiroit de Κρήνη ἵππου, la fontaine du cheval : mais il faut ſe ſouvenir que *hippos* déſigne en grec autre choſe qu'un cheval, puiſque *hippos* eſt une montagne de Bithynie. *Hippocrène* peut donc être très-bien rendu par fontaine de la montagne, parce qu'elle coule au pied du mont Hélicon. ἵππος peut être mis encore pour ἵπος, liqueur, boiſſon, par une prononciation plus ferme; de-là eſt venu *hippos*, riviere de Colchide. Alors *Hippocrène* ſignifieroit ſeulement ſource d'eau, comme *Aganippe* qui eſt une autre fontaine. Il y avoit encore une Hippocrène chez les Troëzéniens, ſelon Pauſanias, l. 2, c. 31; par conſéquent, les noms propres des montagnes, des rivieres, des fontaines ont été originairement des noms appellatifs.

On a dit que le cheval Pégaſe avoit fait naître la fontaine Hippocrène d'un coup de pied; cette fable eſt fondée ſur deux ou trois équivoques. *Hippos*, comme on vient de le remarquer, déſigne un cheval, une montagne & de l'eau.

Πηγὰς d'où eſt formé πηγασὸς, ſignifie de la glace & un rocher : Πάγος, de même eſt un lieu élevé & de la glace ; par conſéquent, πηγασὸς Ἵππος, que l'on a traduit mal-à-propos *cheval Pégaſe*, exprimé à la lettre eau froide, eau glacée, ou eau d'un rocher. Πηγασὶς Κρήνη, fontaine froide, ou fontaine du rocher, & non pas *fons caballinus*, comme les Latins l'ont traduit. Au lieu de dire que l'Hippocrène ſortoit du pied de la montagne, ou du pied du rocher, on a dit qu'elle ſortoit du pied de Pégaſe, que l'on prenoit pour un cheval. Voyez ℣. 281.

Ces diſcuſſions grammaticales ne ſont certainement pas amuſantes ; mais il faut abſolument en dévorer l'ennui, ſi l'on veut remonter à la ſource des fables. On verra par deux mille exemples qu'elles ſont toutes nées de pareilles équivoques. Il en eſt peu qui ayent été plus fécondes que celle que nous venons de développer, en montrant le double ſens du mot *hippos*. De-là ont été formées les nymphes ou fontaines *Hippia*, *Hippe*, *Euhippe*, *Alcippe*, *Glaucippe*, *Ménalippe*, &c. qui ont été pour la plûpart métamorphoſées en cavales par la toute-puiſſance des Poëtes : le nom *Hippius* donné à Neptune, en vertu duquel il eſt devenu le pere des che-

vaux : les noms *Hippodamas*, *Hippodamie*, *Hippolyte*, *Hipponoë*, *Hippocentaures*, &c. où l'on a cru voir une alluſion aux chevaux : l'épithéte *Euhippia* donnée à pluſieurs villes, parce qu'elles étoient ſur des rivieres : les deux villes d'Afrique nommées *Hippo*, parce qu'elles étoient baignées par les eaux, dont l'une même étoit traverſée par une riviere, & ſurnommée pour ce ſujet *Diarrhytus*, &c.

℣. 5. *L'Olmius.* Bochart dérive celui-ci de *hol-maïo* en ſyriaque, eau douce : il ſe dérive encore plus aiſément du grec. Ὄλμος, Ὀλμειος, eſt un mortier ou un vaſe, par conſéquent un lieu profond; telle eſt l'énergie du nom de la plûpart des rivieres.

℣. 10. *Elles paſſent les nuits.* Selon l'obſervation de le Clerc, le Poëte a eu raiſon de ſuppoſer que les Muſes s'enveloppoient d'un nuage, ne danſoient que la nuit & ſur le ſommet d'une montagne, afin qu'on ne pût lui objecter que jamais perſonne ne les avoit vûes; mais puiſqu'il dit auſſi qu'elles chantoient, on auroit pu lui objecter tout de même que perſonne ne les avoit entendues.

℣. 11. *Le ſouverain des Dieux.* Δία τ' αἰγίοχον. On traduit ordinairement *Jovem ægida tenentem*, ou *Jovem à caprâ nutri-*

tum : il ſemble qu'on doit plutôt traduire *Jovem altè habitantem*, ou *ſumma tenentem ;* 1°. l'égide étoit une peau de chevre ou un bouclier fait de cette peau ; c'eſt à Minerve qu'on l'attribue ordinairement, plutôt qu'à Jupiter ; 2°. quoique, ſelon la fable, Jupiter ait été nourri par une chevre, (pure équivoque dont on montrera la ſource,) ce n'eſt pas une épithéte fort honorable ; & il paroît qu'Homere & Héſiode affectent de la répéter comme un titre d'honneur ; 3°. Αἴξ, Αἴγος ne ſignifie une chevre que parce qu'il déſigne un animal grimpant, & par analogie, le lieu où il faut grimper : c'eſt dans Pline le nom d'un rocher fameux. Αἴγαιος eſt une montagne de l'iſle de Crète ; Αἰγιαλὸς eſt un bord de la mer eſcarpé, un rocher ſur le rivage de la mer : pluſieurs rochers ou promontoires ont porté ce nom ; pluſieurs villes bâties ſur des montagnes ou ſur des rochers ont été appellées Αἴγα, Αἴγη, Αἰγαλὰ, Αἴγινα, &c. Αἰγαῖος πόντος. La mer Egée eſt la mer des rochers ou des écueils, & non pas la mer des chevres, comme l'ont entendu quelques Grammairiens. Αἰγιόχος ſignifie donc Jupiter qui habite le lieu le plus élevé ou le Ciel, & au figuré le ſouverain Jupiter : mais en confondant le mont Αἴγαιος de l'iſle de

Crète avec une chevre, & Αἴγιος, *tenens* ou *habitans*, avec Αἴξ, *cibus*, *alimentum*, on a traduit *ægiochus* par *à caprâ nutritus*, & l'on a dit fort ſérieuſement que Jupiter avoit été nourri par une chevre ſur le mont Egée dans l'iſle de Crète. Voyez le ℣. 483 ci-après.

On peut remarquer en paſſant la fauſſeté de l'étymologie que les Grammairiens Latins donnent du mot *capra*; il vient, diſent-ils, de *carpo*, parce que c'eſt un animal qui broute; il vient plutôt de *cap*, hauteur, ce qui s'éleve, ce qui monte. Voyez Macrobe Saturn. l. 1, c. 17. Ils ont fait encore la même équivoque que les Grecs, ſur l'iſle de Caprée auprès de Naples, ainſi nommée à cauſe de ſes rochers, & non pas à cauſe qu'on y nourriſſoit des chevres.

Nous examinerons en détail la ſignification des noms donnés aux Dieux, à meſure que le Poëte fera leur généalogie.

℣. 11. *La Reine d'Argos Junon.* On verra par pluſieurs exemples que les Poëtes ont donné aux différentes divinités le ſurnom des lieux où elles étoient honorées, où elles avoient des temples célébres, & dont elles étoient tutélaires; qu'ils ont même pris occaſion de ce culte de ſuppoſer que ces Dieux étoient nés

dans les lieux où on les invoquoit, & les peuples le publioient ainſi par vanité.

Mais ces fables étoient ordinairement fondées ſur des équivoques ou ſur de fauſſes alluſions. Lorſqu'il y avoit quelque rapport entre la ſituation ou le nom d'une ville & celui d'un Dieu, on ne manquoit pas de le choiſir pour divinité tutélaire. La ville d'Argos avoit été ainſi nommée, à cauſe de ſa ſituation élevée; Ἄιγαλος eſt une montagne de Cappadoce dans Pline : & comme Junon, déeſſe fiere & hautaine, étoit ſurnommée Ἄργας & Ἄργεια, les Argiens mirent leur ville ſous ſa protection. Voyez le Diſcours préliminaire, chap. 12, §. 15.

℣. 12. *Minerve aux yeux bleus*, ou aux yeux pers : Γλαυκῶπιν, Γλαυκός, *cæruleus*, ſignifie le vert de mer, le vert bleuâtre, & ſouvent il eſt employé pour ſignifier le bleu clair. Pour diſtinguer les différentes divinités, les Poëtes leur donnoient différens attributs, & les Peintres les repréſentoient de diverſes manieres, Junon avec de grands yeux, Minerve avec des yeux bleus, parce qu'ils la ſuppoſoient blonde, *flava Minerva*. Voyez ℣. 895 & ſuiv. la fable de Minerve.

On conçoit que cette différence venoit originairement de la fantaiſie des Sculp-

teurs ou des Peintres, & des divers modéles qu'ils ſe propoſoient. Praxitéle, pour faire la Venus de Gnide, lui donna la figure de Cratine, courtiſanne dont il étoit épris : du temps de Phryné, fameuſe courtiſanne de Theſpies, tous les Peintres la prenoient pour modèle des tableaux de Venus : les Athéniens peignoient ordinairement Mercure ſous la figure d'Alcibiade. S. Clem. d'Alex. Exhort. aux Gentils, page 35 ; Athenée, liv. 13, chap. 22 ; Pline, l. 35, c. 10.

℣. 15. *Neptune qui environne la terre de ſes flots.* Voyez ℣. 456, la fable de Neptune.

℣. 16. *Venus aux yeux doux :* Ἑλικοβλέφαρον. Guiet traduit *arcuatis ſuperciliis :* le Clerc *volubilibus palpebris ;* c'eſt, dit-il, la même choſe que *Pœta*, ſurnom que les Latins donnoient à Venus, parce que c'eſt une marque de coquetterie de cligner fréquemment les yeux. Tout cela n'eſt pas juſte ; 1°. βλέφαρον ne ſignifie point le ſourcil ; les Grecs l'appelloient Ὀφρυς ou ἐπισκύνιον ; ainſi la traduction de Guiet eſt fauſſe ; 2°. Ἕλικος ſignifie à la vérité *volubilis*, mais dans le même ſens que *verſatilis*, qui tourne ou qui ſe détourne, & cela ne peut convenir aux paupieres ; 3°. *Pœtus* ſignifie louche, qui regarde de

travers ; ce n'eſt point en ce ſens que les Latins le diſoient de Venus : mais il exprime auſſi qui regarde du coin de l'œil, & c'eſt le regard affecté d'une coquette. La paupiere eſt donc priſe ici pour l'œil ; ἑλικοβλέφαρος eſt le même que ἑλικῶπις ; il déſigne Venus au regard affecté, Venus aux yeux doux.

℣. 21. *Toute la cour céleſte des immortels.* On voit par l'énumération que fait Héſiode, de quoi cette cour étoit compoſée, & quels en étoient les perſonnages : il y place indifféremment Jupiter, Apollon, Neptune, que l'on dit avoir été des hommes, avec l'Aurore, le Soleil, la Lune, la Terre, l'Océan, la Nuit, qui n'en ſont certainement pas. Auroit-il fait ce mélange, s'il avoit cru que les premiers fuſſent des êtres plus réels que les ſeconds ?

℣. 26. *Bergers, habitans des campagnes.* Comme les bergers ont coutume de s'exercer à jouer de quelqu'inſtrument, on a feint qu'ils étoient inſtruits par les Muſes, & qu'elles converſoient avec eux.

Gens inutiles. Le grec porte à la lettre *méchans vauriens ;* le Clerc obſerve que ce ſtyle inſultant eſt une marque de familiarité dont Héſiode ſe félicite, & un trait de l'ancienne ſimplicité. Il pouvoit ajouter que c'eſt le langage qui régne encore

dans les campagnes ; lorſque les jeunes gens veulent s'agacer, ils ſe crient de loin des injures.

℣. 30. *Une branche de laurier, ſymbole de leur pouvoir.* Le Clerc prouve très-bien que les Anciens étoient perſuadés que le laurier avoit la vertu de rendre inſpirés ceux qui en avoient mâché les feuilles ; voilà pourquoi l'on en couronnoit les Poëtes, & on leur en mettoit une branche à la main, parce que l'on ſuppoſoit que leur enthouſiaſme avoit quelque choſe de divin. Il n'eſt pas douteux que l'odeur du laurier ne ſoit capable d'entêter ceux qui l'auroient reſpirée pendant quelque temps, & de leur cauſer une eſpéce d'ivreſſe ; telle eſt ſans doute l'origine de cette ancienne opinion : auſſi en faiſoit-on mâcher à la Pythie, avant que de l'aſſeoir ſur le trépied ſacré.

℣. 45. *Les Dieux qui dès le commencement ſont nés du Ciel & de la Terre.* Héſiode, ſelon l'obſervation de le Clerc, diſtingue trois eſpéces d'êtres ; 1°. le Ciel & la Terre auxquels il ne donne point le nom de Dieux, mais qu'il ſuppoſe plus anciens que les Dieux adorés de ſon tems, puiſque ceux-ci en étoient les enfans ; 2°. ces enfans du Ciel & de la Terre dont on verra ci-après l'énumération ; 3°. les

enfans de Saturne ou les hommes mis au nombre des Dieux après leur mort. Ainſi, dit-il, les Grecs n'ont connu, outre ces deux eſpéces de divinités, que le Ciel, la Terre & le Chaos d'où ceux-ci étoient ſortis, & ils ne remontoient point à une premiere cauſe, à un Dieu, créateur unique de toutes choſes.

Mais il auroit dû remarquer en même temps que ſon ſyſtême s'accorde mal avec Héſiode; 1°. s'il ne donne point ici le nom de Dieux au Ciel & à la Terre, il a déja compté la Terre parmi les Dieux, ℣. 20; 2°. les enfans de Saturne, Jupiter, Junon, & les autres ne ſçauroient être des hommes, à moins que Saturne leur pere, le Ciel & la Terre leurs ayeux ne ſoient auſſi des hommes; & Héſiode ne dit rien qui puiſſe les faire regarder comme tels. Tous ces perſonnages doivent être de même eſpéce; le Poëte ne met entr'eux d'autre diſtinction que celle du temps; 3°. cependant, ſelon le Clerc, Héſiode diſtingue deux eſpéces de divinités; ſçavoir, les enfans du Ciel & de la Terre, & les enfans de Saturne: ſi les uns & les autres ne ſont que des hommes adorés après leur mort, où ſera la différence?

Il y a donc une conſéquence plus juſte à tirer de ce paſſage; c'eſt que l'ancienne

idolâtrie a eu trois eſpéces d'êtres pour objets de ſon culte ; 1°. les différentes parties de la nature perſonnifiées, ou plutôt les intelligences particulieres que l'on a ſuppoſé animer chaque partie de la nature ; 2°. les intelligences qui ont préſidé aux arts & aux ſciences, comme Minerve, les Muſes, Cérès, Eſculape, &c. Ces Dieux ſont appellés enfans des premiers, parce qu'ils ont été connus plûtard, quoiqu'ils ne ſoient pas plus réels ; 3°. les héros diviniſés ; mais il n'en eſt pas ici queſtion ; Héſiode n'en parle que ſur la fin de ſon poëme.

Les Muſes. *℣. 52. C'eſt de Jupiter que les Muſes ont reçu la naiſſance.* Il eſt évident que les Muſes ſont des perſonnages feints & allégoriques ; 1°. par leur généalogie ; le Poëte les fait naître de la Mémoire & de Jupiter ſon pere. Cette opinion, peu juſte ſelon la Philoſophie, eſt très-conforme aux idées du peuple ; il ne connoît d'autre faculté dans les ſciences que la mémoire ; & pour exprimer un homme qui ſçait beaucoup, il dit que cet homme a une belle mémoire. Il n'y a aucun fondement de ſuppoſer que les Muſes ont été effectivement neuf filles ſçavantes ou muſiciennes élevées à la Cour de Jupiter, Roi de Theſſalie ; ce Jupiter n'a pas plus exiſté

que

que ſon cortége. La tradition rapportée par Diodore de Sicile, qui fait naître les Muſes en Egypte, eſt un témoignage de plus contre leur exiſtence ; 2°. à cauſe de leur nombre de neuf relatif aux talens auxquels on les faiſoit préſider, & de leur nom qui y correſpond. Voyez ci-après ℣. 77. Auſſi quelques-uns n'en admettoient que trois, d'autres ſept, d'autres deux ſeulement ; tout cela eſt arbitraire ; 3°. à cauſe du lieu où notre Poëte les place ; *le ſommet glacé de l'Olympe* ne ſeroit pas un ſéjour fort agréable pour des muſiciennes ; 4°. quand on a dit que Jupiter eſt le pere des Muſes, ce n'eſt pas comme le prétend le Clerc, dans le même ſens que l'on a dit de Jubal : *ipſe fuit pater canentium cythará & organo :* il s'agit ici d'une paternité naturelle ; puiſqu'Héſiode ajoute : *quas peperit patri miſtæ Mnemoſyne.*

Cette généalogie ſcandaleuſe ſignifie ; 1°. que les talens de l'eſprit ſont un don du Ciel ; 2°. que les Muſes n'ont commencé à être connues & honorées que ſous le régne de Jupiter ; nous verrons que tous les Dieux nouveaux ſont appellés fils de Jupiter dans le même ſens. Bientôt notre Poëte donnera un autre pere à Mnémoſyne. Voyez ℣. 135.

L'admiration que l'on a conçue d'abord pour les talens de l'eſprit, & ſur-tout pour la poëſie, a fait ſuppoſer que les Poëtes & les Muſiciens étoient inſpirés par des intelligences ſupérieures à l'humanité, par un feu divin, & ils n'ont eu garde de s'oppoſer à un préjugé qui les rendoit reſpectables, qui leur imprimoit un caractere ſacré. Un Ecrivain ſaiſi tout-à-coup de l'enthouſiaſme poëtique, maîtriſé par la chaleur de ſon imagination, ne voit plus les objets comme les autres hommes : il eſt comme enivré d'une vapeur divine ; ce n'eſt plus lui qui parle, c'eſt le Dieu dont il eſt plein. Comme rien n'eſt ſi capricieux que cet enthouſiaſme, & qu'il ne dépend pas d'un Auteur de l'avoir quand il lui plaît, on a pu croire aiſément qu'il lui venoit d'un pouvoir étranger, d'un génie qui veut être invoqué. De-là le nom *vates* que les Latins ont donné aux Poëtes, & qui ſignifie devin ou prophéte ; de-là l'épithéte de *ſacrés* qu'ils donnent à leurs ouvrages : *ad ſacra vatum carmen affero noſtrum.* Perſe, Prologue.

℣. 53. *Dans la Piérie.* Telle eſt la patrie des Muſes, ſelon Héſiode ; mais on les faiſoit ſouvent voyager aux environs, & quelquefois aſſez loin. On les plaçoit, non-ſeulement ſur le mont Pierius & dans

la contrée voiſine, appellée Pieria, mais ſur le mont Olympe, ſur le Pinde, ſur l'Hélicon, ſur le Parnaſſe, comme il plaiſoit aux Poëtes; & il n'y a pas d'apparence qu'elles ayent eu des temples ſur toutes ces montagnes. On met leur berceau dans la Pierie, à cauſe du voiſinage du mont Olympe, où l'on ſuppoſoit la cour des Dieux, & parce qu'il y avoit dans cette contrée une riviere *Hélicon*, à laquelle on a cru que l'épithéte *Heliconiades* donnée aux Muſes faiſoit alluſion: enfin, parce que Μυσίος, ſelon Heſychius, eſt le même que Ὀλυμπίος.

Pieria, ſelon le Clerc, vient du phénicien *pieri*, qui ſignifie des puits ou un lieu fertile. Il eſt plus vraiſemblable que c'eſt la montagne qui avoit donné ſon nom à la contrée, & qu'il ſignifie en général, élévation ou éminence, puiſqu'il y avoit un mont Pierius en Syrie. On connoît encore une fontaine *piera* près d'Olympie, dont Pauſanias fait mention; ce nom exprime ſans doute fontaine du rocher: auſſi, dans Apollodore, liv. 1, Pierus eſt fils de Magnes, la pierre d'aimant. Croira-t-on, avec les Grecs, que ce Pierus étoit un Macédonien qui a donné le nom à une montagne de ſon pays, & dont les neuf filles ont été priſes pour les Muſes? Pauſanias, l. 9, c. 29.

¥. 54. *Les hauteurs d'Eleuthere.* Le Clerc a raiſon de rejetter l'étymologie de ce terme, que les Grecs tiroient de la fable; il le dérive, ſelon ſa coutume, de l'hébreu *hale-thir*, *alta ſpecula*, ou *mons altus*; & la ville bâtie ſur le penchant de la montagne en emprunta ſon nom : mais il ne faut pas croire qu'il ſoit étranger à la langue grecque. Ἔλευ, en dialecte dorien, ſignifie *tolle*, il déſigne donc l'élevation, & τηρείη eſt une montagne de la Troade dans Homere. Ainſi l'étymologie eſt la même que dans les langues orientales.

On voit combien l'on doit faire de fond ſur les contes des Grecs. Mnémoſyne ou la Mémoire, perſonnage feint, étoit de Béotie ſelon Héſiode, parce qu'il en étoit lui-même. Il y avoit probablement ſur les hauteurs d'Eleuthere un lieu nommé Μνῆμα ou Μνημεῖον, tombeau, monument; de-là on prit occaſion de conſacrer ce lieu à Mnémoſyne. Ainſi les Grecs, après avoir créé les Dieux à leur fantaiſie, leur donnent une patrie & une famille avec autant d'aſſurance que ſi cela étoit prouvé par des monumens. On ne doit donc pas être ſurpris ſi les Poëtes ne s'accordent pas ſur la patrie de leurs Dieux & de leurs héros; c'eſt que chacun par vanité vouloit qu'ils fuſſent nés dans ſon pays.

℣. 58. *Le temps de ſon enfantement.* Ce que dit le Clerc ſur la ſignification du mot Ὥρα, eſt fort juſte ; mais il n'eſt pas convenable de le faire venir de l'hébreu *our*, la lumiere. Il viendroit bien plutôt de *ahar*, tarder, différer, durer ; puiſqu'il ſignifie en général le temps ou la durée, un certain temps, une durée déterminée. *Heure* conſerve encore ce ſens dans notre langue : *arriver de bonne heure*, c'eſt arriver au temps fixé ou avant ce temps.

℣. 62. *L'Olympe eſt leur ſéjour.* Cela ne prouve pas que les Muſes ayent eu un temple ſur le mont Olympe. Héſiode ne les y place que parce qu'il ſuppoſe que c'étoit la demeure de Jupiter & des autres Dieux.

℣. 68. *Il régne dans le Ciel.* Selon le Clerc, les Poëtes ont confondu Jupiter le Dieu ſuprême, avec Jupiter, Roi de Theſſalie, qui habitoit ſur le mont Olympe ; de-là ils ont encore pris cette montagne pour le Ciel, parce qu'elle porte le même nom. Nous avons vu dans le Diſcours préliminaire, que rien n'eſt moins prouvé que l'exiſtence de ce prétendu Roi & ſa demeure ſur le mont Olympe ; on n'a imaginé l'une & l'autre que par un abus groſſier des termes. Quand on pourroit comprendre comment les Grecs ſont par-

venus à confondre un Roi nommé Jupiter avec le Dieu ſouverain, nous n'en ſerions pas plus avancés ; il faudroit concevoir encore comment ils ont pu confondre Saturne ſon pere avec le Temps, & Cœlus ſon ayeul avec le Ciel, & cela n'eſt pas aiſé. En ſuppoſant que tous ces Dieux ne ſont autre choſe que la nature perſonnifiée, tout ſe conçoit. C'eſt une opinion auſſi ancienne que le monde, que Dieu habite dans l'Olympe, c'eſt-à-dire, dans le Ciel ; quand l'on eut dégradé l'idée de la divinité, & que Dieu fut regardé comme un perſonnage particulier, il ne fut pas difficile de ſe perſuader qu'il pouvoit avoir demeuré ſur le mont Olympe, & cette croyance fut encore mieux affermie quand on lui eut bâti un temple ſur cette montagne ou au voiſinage. Ce qu'ajoute le Clerc, que cette confuſion de Jupiter Dieu, avec Jupiter, Roi de Theſſalie, eſt une clef néceſſaire pour l'intelligence des Poëtes, n'eſt vrai que dans ſon ſyſtême : mais nous verrons que ſans cette clef, on peut très-bien trouver le vrai ſens d'Héſiode, & qu'elle ne ſert qu'à y répandre une nouvelle obſcurité.

Ce qui eſt dit ici de la victoire ſur Saturne, & de la diſtribution des emplois parmi les Dieux, reviendra dans la ſuite,

& on fera voir qu'il n'eſt pas intelligible dans le ſentiment des Mythologues hiſtoriens.

℣. 75. *Les neuf filles de Jupiter, Clio, Euterpe*, &c. Ces divers noms de Muſes ſont relatifs aux ſciences ou au genre particulier d'érudition que l'on attribue à chacune d'elles. Clio préſide à l'hiſtoire, ſon nom vient de Κλείω, *celebro* : l'Ode, poëme deſtiné à célébrer les Dieux & les grands hommes, eſt de ſon reſſort. Euterpe dirige la muſique inſtrumentale ; ſon nom fait alluſion à τέρπω, *delecto*. Thalie eſt la Muſe de la Comédie ; Θαλεία ſignifie fête, feſtin, réjouiſſance : la Comédie, dans ſon origine, n'eſt autre choſe que la poëſie gaie dont on accompagnoit les feſtins. Melpoméne régne ſur la Tragédie, à cauſe de Μέλπω, *canto* : on ſçait qu'anciennement les chœurs faiſoient une partie eſſentielle de la Tragédie, & qu'elle a commencé par-là. On peut remarquer en paſſant la fauſſeté de l'étymologie que les Grammairiens donnent du nom de la Comédie & de la Tragédie. Le premier, diſent-ils, vient de Κωμή, village ou bourgade, parce que les Comédiens chantoient dans les villages ; & le ſecond de τράγος, un bouc, parce qu'on le donnoit pour récompenſe aux Acteurs de la Tragédie. Ce

Les Muſes.

ſont-là des alluſions, ſelon la méthode ordinaire des Grecs. Κωμὸς ſignifie fête, feſtin, réjouiſſance, partie de plaiſir, & Κωμῳδία, chant joyeux, poëſie gaie. Τραγὸς, qui eſt le nom d'un bouc, ſignifie auſſi rude, âpre, par conſéquent triſte & fâcheux : τραγαὰω ſe dit des jeunes gens dont la voix mue, devient rude & déſagréable; τραγῳδία eſt donc un poëme où l'on chante des événemens triſtes & funeſtes. Terpſichore préſide à la danſe; elle tire ſon nom de τέρπω, *delecto*, & χορὸς, *ſaltatio*. Erato a pour ſon partage les poëſies galantes, & tire ſon nom de ἐράω, *amo*. Polymnie, la Rhétorique, de πολὺ ὑμνεω, *valdè celebro*, ou de πολὺ μνεία, grande mémoire. Uranie eſt, dit-on, l'Aſtronomie, & vient de Οὐρανὸς, le Ciel. S'il étoit permis de contredire l'opinion univerſelle, on pourroit le dériver de ὐρανία, qui ſignifie les eaux ou la pluie, & conſéquemment les pleurs : Uranie peut donc être la Muſe des pleurs ou de l'Elégie. Enfin Calliope eſt la Reine de l'Eloquence & de la Poëſie héroïque; Καλλιόπη exprime belle bouche, beau diſcours. Il eſt clair que cette diviſion n'eſt pas fort juſte, qu'il eſt aſſez inutile de diſtinguer l'Eloquence de la Réthorique; que l'on pouvoit aſſigner une dixiéme Muſe pour le Poëme didactique,

didactique, une onziéme pour la Peinture, une douziéme pour la Géométrie, &c.

℣. 79. *Calliope eſt la plus puiſſante de toutes,* On ne doit pas être ſurpris que la Muſe de l'Eloquence ſoit regardée comme ſupérieure à toutes les autres ; la poëſie n'eſt qu'un art d'amuſement, l'éloquence eſt un talent néceſſaire à ceux qui gouvernent & qui ſont chargés des affaires publiques. Point d'empire plus doux ni plus flatteur que celui de la perſuaſion.

Ceux qui n'admettoient que trois Muſes, les nommoient Meleſé, Mnemé & Acedé, c'eſt-à-dire, la Méditation, la Mémoire & le Chant. L'on ſuppoſoit celles-ci filles du Ciel & les plus anciennes ; au lieu que celles dont nous avons parlé, étoient filles de Jupiter.

℣. 82. *Un Prince que Jupiter a placé ſur le trône.* Nous voyons par ce portrait, ce qu'étoient les Rois à la naiſſance des premieres Monarchies, les Juges, les Conſeillers, les Pacificateurs des peuples. Comme toutes les affaires ſe traitoient en public, un homme aſſez éloquent pour ſe faire écouter & pour perſuader, devenoit en quelque façon le Roi de l'aſſemblée : telle eſt encore aujourd'hui l'autorité des Chefs ou des Caciques chez les Sauvages.

℣. 95. *Apollon, Dieu redoutable par ſes*

traits. On verra dans la ſuite pourquoi l'on a revêtu Apollon de deux emplois auſſi incompatibles que de préſider aux ſciences & aux armes.

℣. 96. *C'eſt Jupiter qui place les Rois ſur le trône.* Le Poëte repréſente par-tout les Rois, comme ſinguliérement protégés par Jupiter; il les nomme ſes nourriſſons & ſes éleves, parce qu'ils exercent parmi les hommes la même autorité que l'on attribuoit à Jupiter parmi les Dieux.

℣. 103. *Il céde au pouvoir enchanteur des Déeſſes.* Nous ne devons point juger des effets que la poëſie fit autrefois ſur les peuples, par le peu de pouvoir qu'elle a aujourd'hui ſur nous. Mais nous pouvons encore les comprendre par l'attention qu'une populace raſſemblée a coutume de prêter à un mauvais chantre, qui lui vend au ſon du violon, quelques chanſons ou cantiques pitoyables. Pour prendre le ſens des fables, il faut toujours ſe rappeller les anciennes mœurs, & ſe mettre à la place des Grecs encore très-groſſiers.

℣. 105. *Quels Dieux ſont nés de la Terre*, &c. Selon la remarque de le Clerc, Héſiode diſtingue trois ordres de divinités; 1°. celles qui ſont nées du Ciel & de la Terre, c'eſt-à-dire, les Dieux céleſtes & les Dieux terreſtres; 2°. ceux qui ſont nés

de la Nuit ; ce ſont les Dieux infernaux, Pluton, Proſerpine, le Styx, les Furies, &c. 3°. les Dieux de la mer : mais il faut ſe ſouvenir que cette diſtribution n'eſt pas toujours fidélement obſervée. Les Heſpérides, par exemple, quoique filles de la Nuit, ne ſont point des divinités infernales ; Proſerpine au contraire eſt de ce nombre, quoiqu'elle n'ait pas la Nuit pour mere : Venus, quoique née de la Mer, n'appartient point à cet élément, &c.

Ce qu'il importe bien plus d'obſerver, c'eſt la diſtinction que fait le Poëte, ℣. 108 & 111, des Dieux anciens & des Dieux modernes adorés de ſon temps. Les premiers Dieux étoient, ſelon lui, la terre, les rivieres, la mer, les aſtres, le ciel ; ce ſont les Dieux Titans : les Dieux nés de ceux-là, c'eſt-à-dire, qui leur ont ſuccédé, ſont les Intelligences particulieres que l'on a ſuppoſé préſider aux arts & aux talens, qui ont appris aux hommes à jouir des bienfaits de la nature ; Cérès, Bacchus, Minerve, Vulcain, &c. *Dii datores bonorum, utque opes diviſerint* : voilà la diſtribution nouvelle des Dieux en divers départemens, qui s'eſt faite ſous le régne de Jupiter, c'eſt-à-dire, lorſque Jupiter a été regardé comme Dieu ſouverain.

Suivant ce ſyſtême, dira-t-on, les

Dieux anciens & les Dieux nouveaux ſont à peu près la même choſe. Cela eſt vrai à l'égard de pluſieurs ; ce ſont les mêmes objets dans le fond ; ils ne ſont différens que par la maniere de les enviſager. Coelus & Saturne, Dieux Titans, ſont le même que Jupiter, ou la divinité principale, que l'on ſuppoſe préſider au Ciel : Océan, Nerée, Pontus, Doris, &c. ne ſont pas différens de Neptune, Dieu de la mer : le Soleil eſt le même qu'Apollon, &c. On honora d'abord le Ciel, la Terre, la Mer, les Aſtres, ou plutôt les intelligences dont on les croyoit animés, ſous des noms que l'on concevoit très-bien, & l'on ne pouvoit ſe méprendre alors ſur les véritables objets du culte. Dans la ſuite, ces noms étant devenus ſurannés, on en perdit de vûe le véritable ſens ; on ſe figura qu'ils déſignoient autant de perſonnages différens, autant d'êtres d'une nature ſupérieure qui avoient autrefois vécu : l'on finit par les croire des hommes, & leur aſſocier d'autres hommes ; voilà les progrès de l'idolâtrie.

Si l'on m'accuſoit de prêter à Héſiode mes idées particulieres, je prierois le lecteur de confronter la traduction françoiſe avec la verſion latine & avec le grec ; on verroit qu'elle eſt parfaitement conforme

au texte. Quiconque l'examinera de bonne foi, conviendra qu'Héſiode a déſigné clairement un changement ſurvenu dans la Religion des Grecs, & qu'il donne ici le plan général de ſon ouvrage.

On objectera ſans doute que, ſelon la traduction même, le Ciel & la Terre ont été les premiers Dieux; que l'idolâtrie a donc déja regné avant Jupiter & avant la prétendue demeure des Dieux ſur l'Olympe. Cette difficulté a été réſolue dans le Diſcours préliminaire, chap. 2, §. 3 & 4; il ſeroit inutile de répéter.

Déſormais, Héſiode entre dans le corps de ſon ouvrage, & commence la généalogie des Dieux; ici finit la premiere partie du Poëme.

SECONDE PARTIE.

Régne de Cœlus, génération des Etres.

ON ne doit pas s'attendre à trouver dans un Auteur Payen des idées juſtes ſur la naiſſance du monde. La maniere dont il a été tiré du néant, n'a pu être connue que par une révélation expreſſe; l'hiſtoire de ce grand événement n'a pu être conſervée que par une tradition authentique; & cette

tradition ne ſe trouve que chez les Hébreux, dépoſitaires des Livres ſaints. Elle fut promptement altérée parmi les différentes familles qui ſe ſéparerent après le déluge pour peupler les diverſes contrées de la terre, & les Grecs n'en retinrent que des notions très-imparfaites. Lorſque les Philoſophes voulurent dans la ſuite rechercher l'origine de l'univers, avec tous leurs raiſonnemens ils ne purent enfanter que des viſions; leurs divers ſyſtêmes ne ſont pas moins abſurdes que la tradition populaire à laquelle les Poëtes ſe ſont arrêtés. Nous ne retrouvons preſque dans celle-ci qu'un ſeul point conforme à l'hiſtoire de la Genèſe; ſçavoir, que le monde n'eſt pas éternel, que le chaos, c'eſt-à-dire, le vuide ou le néant a précédé ſon exiſtence. Mais comment & par quelle cauſe l'univers eſt-il ſorti du néant? Voilà ce que, ni Héſiode, ni aucun des Auteurs profanes ne nous apprendra jamais.

Dire avec les Poëtes, que le chaos ou le néant étoit le principe de toutes choſes, c'étoit le comble de l'abſurdité; les Philoſophes le comprirent; ils s'en tinrent à la maxime évidente, que le néant ne peut rien produire; *ex nihilo nihil fit*: n'ayant point l'idée d'une premiere cauſe intelligente, indépendante, éternelle, infini-

ment puiſſante, qui a créé toutes choſes par un acte libre de ſa volonté ſouveraine; les uns furent obligés d'admettre l'éternité du monde ; les autres l'éternité de la matiere ou des atômes ; deux ſyſtêmes à peu près auſſi contradictoires que celui des Poëtes, mais dont l'abſurdité eſt moins frappante.

De-là eſt née dans la ſuite une autre erreur. Quand on eut imaginé avec Epicure une matiere éternelle & informe, dont le monde avoit été fait, on crut que les Poëtes l'avoient entendue ſous le nom de chaos; l'on ne put ſe perſuader qu'ils euſſent voulu dire que le monde étoit ſorti du néant abſolu ſans aucune cauſe ; on accommoda donc leur expreſſion au ſyſtême à la mode ; conſéquemment, Ovide a rendu le Χαὸς d'Héſiode, par *rudis indigeſtaque moles*, qui ſignifie la matiere, mais qui ne répond point au terme grec.

Il eſt à propos de remarquer que l'opinion des Stoïciens ſur l'éternité du monde étoit néceſſairement liée avec l'idée qu'ils s'étoient formée des Dieux : c'étoient, ſelon eux, les différentes parties de la nature qu'ils regardoient comme animées ; ſi le monde avoit commencé d'être, les Dieux n'auroient pas été de tout temps, & l'on ſentoit qu'ils doivent être éternels.

Dans le ſyſtême des Mythologues hiſtoriens, qui prétendent que les Dieux du Paganiſme ont été des hommes, il eſt fort ſurprenant que, ſous le nom de Théogonie, Héſiode nous donne une Coſmogonie, c'eſt-à-dire, l'hiſtoire de la naiſſance du monde & des diverſes parties de la nature; comment n'a-t-on pas été frappé de cette réflexion? Dès que l'on admet que ces Dieux n'étoient autre choſe que les êtres naturels perſonnifiés & ſuppoſés intelligens, comme nous avons vu que tous les anciens le penſoient, Héſiode agit conſéquemment; ſon ſyſtême ne ſe dément point.

» Il ne faut point être prévenu, dit un » Auteur moderne, pour n'appercevoir » dans cet ouvrage qu'une hiſtoire phyſique du monde; mais il faut bien de la » prévention & de l'aveuglement pour y » voir, comme ont fait quelques Auteurs, » des êtres réels, des peuples révoltés, des » invaſions de Barbares, & des Princes » vaincus & détrônés «: Voyez l'Antiquité dévoilée par ſes uſages, liv. 1, ch. 6.

Mais il ne faut pas oublier que cette maniere d'enviſager les Dieux n'eſt pas particuliere à Héſiode; tous ceux qui ont voulu donner une Théogonie chez les différens peuples, l'ont imité. M. l'Abbé

Banier obſerve, après Cudworth, ſçavant Anglois, que *l'opinion des anciens ſur l'origine des Dieux étoit toujours mêlée avec celle de l'origine du monde.* Explication hiſtorique des fables, tome 1, liv. 2, avant propos, page 74. Il en fournit la preuve par une expoſition de la Théogonie, ou de la tradition des Chaldéens, des Phéniciens, des Egyptiens, des Atlantides, qu'il compare avec celle d'Héſiode. Cette comparaiſon ſeule auroit dû le convaincre que chez tous ces peuples, les Dieux n'ont été autre choſe dans leur origine que les différentes parties de la nature; la ſuite des remarques ſur Héſiode, achevera de mettre cette vérité dans la derniere évidence.

℣. 116. *Le chaos fut avant toutes choſes.* Le *Chaos*, comme l'obſerve le Clerc, ſignifie un vuide immenſe, ou plutôt le néant. En prenant ce terme dans ſa vraie ſignification, & ſelon l'énergie du grec, il s'enſuit que la matiere n'eſt pas éternelle: Χάος, le vuide, le néant, l'abſence de tous les étres, exclud formellement la matiere. Lucrèce ne l'a pas conçu autrement, lorſqu'il diſtingue ſi ſoigneuſement le vuide de tout ce qui eſt corps ou matiere: Voyez ſon premier livre *de Rerum naturâ.* Le récit d'Héſiode eſt donc un reſte de la tradition Le chaos.

primitive qui nous enſeigne que le néant a précédé l'exiſtence de l'Univers.

Mais on peut très-bien nier ce qu'ajoute le Clerc, que *chaos*, dans le ſens d'Héſiode, préſente la même idée que *Tohu vebohu*, *inane & vacuum*, dans la narration de Moyſe. C'eſt de la terre déja créée & mêlée avec les eaux, ou plutôt noyée dans les eaux, que Moyſe a dit qu'elle étoit *inane & vacuum*, parce qu'elle ne préſentoit dans toute la ſurface du globe qu'un abîme d'eau, au lieu qu'Héſiode ſuppoſe que le chaos fut avant la terre : *primò omnium chaos fuit, ac deindè tellus lata.*

On auroit pu demander à Héſiode, ſi le néant étoit avant la terre, qui eſt-ce qui a donc créé la terre ? Mais il y auroit bien d'autres queſtions à lui faire ; les Poëtes ne ſe piquent pas de philoſophie, ni de raiſonner juſte.

℣. 117. *La terre, ſéjour des immortels.* Voyez, ℣. 128, en quel ſens la terre eſt le ſéjour des Dieux.

℣. 118. *Les ſommets glacés de l'Olympe.* Cette montagne, ſelon le Clerc, a tiré ſon nom du phénicien *holamim bo, Immortales in eo*, parce que c'étoit la demeure des Dieux. On pourroit d'abord conteſter ſur le pluriel *holamim*, qui n'eſt point ſelon l'analogie de l'hébreu ni du phénicien,

& qui n'a jamais ſignifié les Immortels : mais l'étymologie eſt évidemment fauſſe. Avant que l'on eût imaginé cette demeure fabuleuſe des Dieux, quel nom portoit la montagne ? Il y en avoit au moins ſept appellées de même, trois en Europe, trois en Aſie & une en Afrique ; ſelon Héſychius, il y en avoit quatorze. Sont-ce les Phéniciens qui les ont toutes nommées, & qui ont fait par-tout la même alluſion à la fable ? Tout au contraire, parce que Ὄλυμπος, formé de *lop*, *lup*, élévation, déſigne le Ciel & une montagne, & parce que le Ciel eſt la demeure de Dieu, on a rêvé que les Dieux habitoient ſur le mont Olympe, l'épithéte *nivoſus* que lui donne ſi ſouvent le Poëte, montre que ce n'auroit pas été une demeure fort commode.

℣. 119. *Le ténébreux Tartare.* Le Clerc dérive ce terme du phénicien & de l'arabe *Tarah*, *moleſtiam creare* ; ſelon l'hiſtoire du Ciel, il vient du chaldéen *Tarah præmonitio*. C'eſt aller chercher bien loin une étymologie peu naturelle. Il vient plutôt de *tar*, *ter*, profondeur, cavité ; d'où eſt formé τερέω, percer, creuſer ; *tariere*, en françois, eſt un inſtrument propre à faire un trou : *Tar*, *Ter*, eſt le nom de pluſieurs rivieres. La racine eſt doublée dans τάρταρος, pour exprimer un lieu extrême- Le Tartare.

ment profond ; *inferi*, en latin, les lieux bas, préſente la même idée.

Dans les profondes entrailles de la terre. Μυχὸς, que la verſion latine a rendu par *receſſus*, ſignifie plutôt *ſinus intimus* ou *penetralia*, & non pas *remotiſſimus locus*, comme l'explique le Clerc. C'eſt le lieu le plus éloigné du ciel, par conſéquent le centre de la terre. Il eſt vrai que par la deſcription qu'Héſiode fait du Tartare, ℣. 720 & ſuiv. on ne voit pas trop comment il le concevoit.

L'Amour. ℣. 120. *Et l'Amour.* Enviſager ce perſonnage comme la faculté productive de toutes choſes, que Lucrèce a déſignée ſous le nom de Venus, ou comme le rapport & l'union de tous les êtres, c'eſt attribuer des idées philoſophiques & ſubtiles à un Poëte qui en a ordinairement de bien groſſieres. Dès qu'il vouloit faire des mariages entre tous les perſonnages qu'il alloit mettre ſur la ſcène, il falloit que l'Amour y préſidât. Voyez la fable de Venus, ℣. 191.

Selon Héſiode, l'Amour ou l'inclination d'un ſexe vers l'autre, exiſtoit déja dans le temps où il ne ſuppoſe encore rien que la terre & le Tartare, c'eſt-à-dire, l'intérieur de la terre le plus profond. La terre eſt par conſéquent le ſeul être réel auquel l'Amour puiſſe être attribué ; & quel eſt

l'objet de cet Amour ? Rien de ſi monſtrueux que ces idées.

Elles ne ſont pas plus raiſonnables dans la Coſmogonie phénicienne ou dans le fragment de Sanchoniathon ; l'on y aſſigne pour principe de tous les êtres le chaos, les ténébres & l'Amour qui ont formé la matiere : envain l'on chercheroit quelque choſe de mieux dans les autres Coſmogonies, dont M. l'Abbé Banier a donné un précis tiré de Diodore de Sicile : on croit lire les rêves d'une imagination en délire.

Il eſt difficile d'adopter avec M. l'Abbé Banier le ſentiment de Plutarque, qui prétend que les Poëtes auſſi-bien que les Philoſophes ont tiré leurs idées ſur la fondation du monde des traditions Egyptiennes ; que par la Terre, Héſiode entend Iſis ; par l'Amour, Oſiris, & par le Tartare, Typhon ; 1°. nous avons vu que le ſentiment des Philoſophes ſur la naiſſance de l'univers eſt diamétralement oppoſé à celui des Poëtes ; 2°. un ſi léger rapport entre les idées d'Héſiode & celles des Egyptiens, eſt une foible raiſon pour ſuppoſer qu'elles viennent de la même ſource. Il n'y a pas de milieu, ou il faut admettre un monde & une matiere éternels, ou il faut ſuppoſer que l'un & l'autre ſont ſortis du néant ou du chaos : dès que les

Poëtes n'ont pas ſuivi la premiere opinion qui étoit celle des Philoſophes, il falloit néceſſairement qu'ils ſuiviſſent la ſeconde, & il n'a pas été beſoin qu'en cela ils euſſent les Egyptiens pour maîtres; 3°. le ſentiment de Plutarque eſt bien différent de celui de M. l'Abbé Banier; Plutarque ſoutient qu'Iſis, Oſiris & Typhon étoient plutôt des démons que des hommes, & que leur fable eſt la même que celle des Titans de la Grèce. *De Iſide & Oriſide*, n. 11 & 12.

℣. 123. *Du Chaos ſont nés l'Erebe & la Nuit obſcure; de la Nuit jointe à l'Erebe ſont ſortis le Jour & la Clarté.*

On ſent combien il eſt ridicule d'enviſager comme des êtres réels qui produiſent d'autres êtres, le chaos ou le néant, les ténébres & la nuit, qui ne ſont que la privation de la lumiere. Cela ne ſignifie rien, ſinon qu'avant qu'il y eût de la lumiere ou un corps lumineux, il n'y avoit que des ténébres, & cela eſt vrai. Mais comment & par quelle cauſe un corps lumineux a-t-il reçu l'exiſtence? Voilà la difficulté qu'Héſiode ne réſout point, qu'il augmente plutôt; dire que le chaos & les ténébres, le néant abſolu & le néant de la lumiere ont produit la lumiere, cela eſt bien plus inconcevable que la création proprement dite.

On peut faire dans notre langue à peu près la même équivoque ſur laquelle Héſiode fonde la génération des êtres. Quand on dit, *je viens de dormir*, cela ſignifie ſeulement que mon ſommeil a précédé le moment préſent, & le peuple dit ſouvent, *je ſors de dormir* : mais quand on dit d'un homme qu'il vient ou qu'il ſort de bon lieu, cela fait entendre qu'il a d'honnêtes parens. Ainſi le même terme qui exprime la filiation ou l'origine, ne déſigne ſouvent qu'une exiſtence poſtérieure. C'eſt dans le dernier ſens ſeulement que le jour eſt ſorti de la nuit. Voyez le Diſcours préliminaire, chap. 10, §. 10.

L'Erebe.

Ἔρεβος eſt l'Occident, comme *hereb* en hébreu, le ſoir ; & ſouvent les Poëtes s'en ſervent pour déſigner l'enfer. Tous les peuples ont diſtingué par le cours du ſoleil les quatre points cardinaux du monde ; ce rapport eſt ſur-tout évident en françois : le levant eſt le côté où le ſoleil ſe leve, où il monte ſur l'horizon ; le couchant, celui où il paroît baiſſer ou tomber. Sur l'océan, les matelots appellent vent d'amont, le vent d'orient, & vent d'aval, le ſud-oueſt ou le couchant. Le ſud eſt le côté de la lumiere ou de la chaleur, comme *ſudum* en latin : le nord eſt le même terme que *noir*, le côté des ténébres, par oppoſition au

précédent. Les anciens étoient perſuadés que tout le ſeptentrion étoit couvert d'une nuit éternelle ; ils appelloient Cimmériens ou Ténébreux tous les peuples du nord. Voyez les noms des vents, ℣. 377. Il ſeroit aiſé de montrer que dans les autres langues, l'analogie eſt la même. Mais comme l'occident eſt auſſi le côté du ſoir ou de la nuit, cela met ſouvent de la confuſion entre le couchant & le nord.

Parce que Ἔρεβος, le ſoir ou l'occident, eſt du maſculin, & Νύξ, la nuit, du féminin, cela fait un mariage dans les formes ; c'eſt le premier exemple des alliances monſtrueuſes que nous allons voir dans toute la ſuite de la Théogonie.

Le Clerc penſe avec raiſon que Αἰθὴρ ne ſignifie point l'air, mais la clarté ou la ſérénité, & qu'il eſt dérivé de Αἴθω, briller ou enflammer ; auſſi, ſelon Héſychius, Αἰθὴρ ſignifie inflammation.

Ouranos ou Cœlus.

℣. 126. *La terre produiſit d'abord le ciel.* Selon d'autres, la terre enfanta d'abord Acmon qui fut pere d'Ouranos ou de Coelus, c'eſt-à-dire, que Ἄκμων eſt le plus ancien nom que l'on ait donné au ciel, & il le ſignifie en effet ſelon Heſychius ; qu'enſuite il fut nommé Οὐρανὸς par les Grecs ; *Cœlus* ou *Cœlum* par les Latins. Il faut être étrangement prévenu pour

enviſager

enviſager Acmon & Ouranos comme deux perſonnages qui ont vécu ; Héſiode ne laiſſe là-deſſus aucun doute : *la terre*, dit-il, *produiſit d'abord le ciel auſſi étendu qu'elle, tout parſemé d'étoiles, pour qu'il lui ſervît de couverture & de ſéjour aux Dieux* : & c'eſt à ce même ciel qu'il attribuera bientôt les actions d'un homme.

Il n'eſt pas aiſé de comprendre comment la terre a pu produire le ciel. Cela ſignifie ſeulement, dit le Clerc, que la terre a été avant le ciel ; de même que Moyſe nous enſeigne que le ciel a été formé après la terre. Moyſe dit cependant : *au commencement Dieu créa le ciel & la terre.* Il eſt même inconcevable que la terre ait été créée ſans être environnée d'un eſpace : or l'eſpace qui environne la terre, & qui eſt au-deſſus d'elle eſt juſtement ce qui eſt nommé *ciel.* Selon la force des termes dont ſe ſert Moyſe, le ciel c'eſt ce qui eſt au-deſſus de nous, & la terre ce qui eſt au-deſſous, ce que nous foulons aux pieds ; toutes les langues du monde les déſignent de même ; & on ne peut concevoir un deſſus & un deſſous ſans ſuppoſer deux objets.

A la vérité Moyſe, après avoir raconté au premier jour la création de la terre, des eaux, de l'eſpace qui les environne, de la

lumiere ou d'un corps lumineux, ajoute que Dieu fit une étendue qui diviſa les eaux d'en-haut d'avec les eaux d'en-bas ; c'eſt-à-dire, que Dieu ayant exténué & réduit en vapeur légere une partie des eaux dont la terre étoit environnée, les fit nager dans l'eſpace immenſe qui eſt ſur nos têtes, où par le ſimple ébranlement de l'air elles ſe condenſent & ſe réſolvent en pluie : c'eſt la création de l'athmoſphère qui fut l'ouvrage du ſecond jour ; cela ſe conçoit. Il dit encore que Dieu nomma *ciel* cette vaſte étendue dans laquelle il créa enſuite les aſtres ; mais cela ne ſignifie point que ce ciel ou cette étendue n'exiſtât déja pas dès le jour précédent.

Le premier jour, Dieu créa la lumiere ou un corps lumineux pour éclairer la terre, & mit ainſi une différence entre le jour & la nuit. Il falloit donc que ce corps tournât autour de la terre, ou que la terre tournât autour de lui ; conſéquemment il falloit un eſpace où ſe pût faire cette révolution, & cet eſpace eſt le ciel ; le ciel fut donc formé au même moment que la terre. Il eſt ſurprenant que le Clerc qui a fait un ſçavant commentaire ſur la Genèſe, n'en ait pas mieux pris le ſens.

Dans la narration de Moyſe, c'eſt la

révolution d'un corps lumineux qui produit d'abord le jour & la nuit ; ſelon les termes d'Héſiode, le jour eſt un étre indéfiniſſable dont on n'apperçoit pas la cauſe. Le Poëte ne la concevoit pas diſtinctement lui-même, puiſqu'il ne connoiſſoit, ni la rondeur de la terre, ni la révolution des aſtres autour d'elle ; on le verra dans la ſuite. Autant la phyſique d'Héſiode eſt fauſſe & monſtrueuſe, autant celle de Moyſe eſt claire & intelligible ; c'eſt très-mal-à-propos que certains Auteurs affectent aujourd'hui de la contredire & de la décrier.

Le fragment de Sanchoniathon ne raiſonne pas mieux qu'Héſiode ; il nous repréſente la matiere devenue lumineuſe tout-à-coup, ſans que l'on ſçache la cauſe de cette lumiere.

Héſiode avoit du ciel la même idée que le peuple. Il le concevoit comme une eſpéce de voûte ſolide à laquelle les étoiles ſont attachées, & qui ſert de couverture à la terre. Selon lui, la terre eſt la mere du ciel, qui devient enſuite ſon mari : tout cela forme une généalogie aſſez mal arrangée.

℣. 128. *Pour ſervir de ſéjour aux Dieux.* Comme, ſelon l'opinion de le Clerc, les Dieux n'étoient autre choſe que des hom-

mes, la terre & le ciel étoient ſucceſſivement leur demeure ; après avoir habité la terre pendant leur vie, ils étoient tranſportés au ciel après leur mort. Mais cette remarque eſt expreſſément contraire à ce qu'il ſoutient ailleurs. Sur les ℣. 187 & 215 de la Théogonie, & ſur le ℣. 121 des Travaux & des Jours, il dit que les nymphes ou génies errans ſur la terre ſont les ames des premiers habitans de la Grèce : ces ames n'ont donc pas été tranſportés au ciel pour y être des Dieux. Dès que le Poëte a confondu le mont Olympe avec le ciel, il n'eſt pas ſurprenant qu'il ait appellé tantôt la terre & tantôt le ciel, le ſéjour des Dieux.

℣. 129. *La terre enfanta encore les hautes montagnes.* La terre étoit d'abord parfaitement ronde dans ſa ſuperficie, & également couverte d'eau par-tout ; Dieu la rendit creuſe en quelques endroits pour y renfermer les eaux. Dès-lors les parties les plus hautes parurent à ſec & formerent des montagnes : Moyſe le raconte de même, Virgile & Ovide s'accordent avec lui : *Quiſquis fuit ille Deorum ..... juſſit & extendi campos, ſubſidere valles, fronde tegi ſylvas, lapidoſos ſurgere montes.* Ovide, en admettant une matiere éternelle, ſuppoſe du moins qu'une divinité intelli-

gente a tout arrangé ; Héſiode moins raiſonnable, attribue la production & l'harmonie de l'univers à des êtres inanimés dont il fait des Dieux.

℣. 130. *Les montagnes où habitent les nymphes.* D'où peut être née l'opinion qui a peuplé de nymphes ou d'intelligences, les montagnes, les forêts, les rochers, les cavernes ? Il paroît que la peur y a contribué beaucoup. Un homme qui ſe trouve ſeul au milieu d'une forêt ou ſur une haute montagne ſe ſent ſaiſi d'une eſpéce d'émotion ou d'étonnement dont il n'eſt pas le maître. Dans cette ſituation délicate, le ſouffle d'un zéphir, le mouvement d'un arbre, le ſon renvoyé par un écho ſont autant de phénoménes dont il eſt puiſſamment affecté. Il croit voir & entendre des objets extraordinaires. Si la nuit vient à le ſurprendre dans ces circonſtances, l'illuſion augmente, tout s'agite autour de lui ; tout eſt animé, tout l'effraye. Il n'en a pas fallu davantage pour ſuppoſer des eſprits ou des génies par-tout. De même que le peuple en pareil cas croit encore voir & entendre des lutins, des ſorciers, le ſabbat & le reſte ; ainſi les Grecs ont cru voir & entendre des nymphes ou des génies, & l'ont aſſuré fort ſérieuſement.

℣. 131. *La profonde mer.* Ἀτρύγετον,

inexauſtum. Le Clerc traduit ainſi avec raiſon : *infrugiferum* ou *infecundum*, ne convient point à la mer, qui eſt le lieu de l'univers le plus peuplé d'animaux ; Héſiode la déſigne ſous deux noms, πέλαγος & πόντος : par le dernier, le Clerc entend la méditerranée, & il dérive ce nom de *ponitha*, *in eo terminatus*, parce que la mer borde l'Aſie mineure de trois côtés. Mais eſt-il bien ſûr que les Grecs n'ont donné un nom à la mer qu'après avoir fait le tour de l'Aſie ? *Pontus* eſt le nom général d'eau ou de profondeur ; ποντός eſt une riviere de Macédoine, & une autre de Scythie ; ποντινὸς, une riviere de l'Argolide ; on connoît en Italie le marais appellé *Pontina palus : mare*, chez les Latins, n'a pas un autre ſens.

Πέλαγος, eſt purement hébreu. *Peleg* ſignifie eau, ruiſſeau, lac, réſervoir d'eau. *Peligni* en Italie étoient des peuples maritimes, & πελασγία en Grèce, le Péloponnèſe, pays environné d'eau. On comprend que les idées d'eau & de profondeur ſont inſéparables, parce que l'eau ne ſe trouve que dans les lieux profonds.

Selon notre Poëte, la terre ſeule a produit les montagnes & la mer, le ciel n'y eſt entré pour rien, & immédiatement après il dit le contraire.

℣. 132. *Bientôt unie au ciel, elle mit au monde l'océan.* Cela ſignifie, dit le Clerc, que la terre s'élevant d'un côté par des montagnes, & s'approchant ainſi du ciel, s'abaiſſa de l'autre, & renferma les eaux de l'océan dans cette cavité. On le conçoit; mais n'eſt-ce pas par la même méchanique que ſe ſont formées la Méditerranée & les autres mers? Pourquoi donc ne pas faire intervenir le ciel à leur naiſſance, comme à celle de l'Océan?

Le Clerc adopte l'idée de Bochart qui dérive Ὠκεανὸς de *hog*, *circulus*, parce que les anciens étoient perſuadés que l'océan environnoit la terre; ou plutôt, dit-il, il vient de *aggan* en hébreu; *ogan* en chaldéen, un vaſe ou un lac. Il pouvoit ajouter que les racines *gan*, *kan*, ſont les mêmes dans toutes les langues, & ſignifient creux ou profond. Κάνης, en grec une corbeille; *Kan*, *Ken* eſt le nom de pluſieurs rivieres dans les différentes parties du monde. En ajoutant à la racine un Ω augmentatif, Ὠκεανὸς ſignifie extrêmement profond; c'eſt ce qu'exprime encore l'épithéte βαθυδίνην, que le Poëte y joint. Selon Pauſanias, il y avoit en Lydie un torrent nommé *Océan*.

℣. 134. *Céus*, *Créus*, &c. Ce ſont ici, ſelon le Clerc, des noms d'hommes & de

femmes mêlés avec des perſonnages allégoriques : mais il n'eſt point queſtion d'hommes ni de femmes ; les premiers ſont divers noms du ciel, les ſeconds différens noms de la terre ou de la mer.

Κοῖος ou Κοῖόν eſt le même que *covum*, en vieux latin *cœlum*, tout comme Αἰῶν eſt le même que *ævum*. Les Latins changeoient l'ῖ des Grecs en *u* ; ainſi Λεῖος a fait *levis*, Κλεὶς, *clavis*, &c. Les racines *Ka*, *Ko*, ſignifient élévation, hauteur, groſſeur, dans ces deux langues. *Caïus*, *Dominus*, *Caïa*, *Domina*, *Inchoare*, commencer, faire la tête d'un ouvrage. Κοῖας, dans Heſychius, des boules ou des pierres. Nous avons déja remarqué que le ciel eſt le lieu le plus élevé, ce qui eſt au-deſſus de nous.

Κρεῖος n'a pas un ſens différent, puiſque Κρέων eſt une montagne de l'iſle de Leſbos ; au figuré, Κρεῖος ou Κρεῖων eſt un Prince ou un Roi, ſelon le même Héſichius.

On voit par-là comment Οὐρανὸς a ſignifié tout-à-la-fois le ciel & l'Etre ſuprême ; le premier eſt le ſens propre ; le ſecond eſt le ſens figuré : auſſi Οὐρανὸς exprime encore le palais ou le deſſus de la bouche ; tout comme nous diſons en françois *le ciel d'un lit*, pour en déſigner la partie ſupérieure.

Ὑπερίον,

Ὑπερίων, autre nom du ciel, eſt dérivé de ὑπερ, *ſuper*. Il a le même ſens que *ſuperior* en latin & que les noms précédens. Homere donne ce nom au ſoleil, dans ſon hymne ſur Apollon, ℣ 369. D'autres fois il le prend pour une épithéte du ſoleil : *ſol hyperion, ſol cæleſtis ;* enfin il dit qu'Hypérion eſt le pere du Soleil. *Hym. in ſolem :* Héſiode le dira de même dans la ſuite.

Il eſt donc évident que dans le ſtyle de notre Poëte, les enfans du Ciel ſont divers noms du ciel, comme nous verrons que les enfans de la Mer ſont différens noms de la mer, &c. Japetus.

Ἰαπετός. La plûpart des Sçavans ont penſé que celui-ci étoit Japhet, fils de Noë, duquel deſcendent les Occidentaux ou Européens. Voyez les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tome 25, page 3 des Mémoires. Mais il n'eſt guères vraiſemblable que les Grecs ayent eu connoiſſance de ce Patriarche. L'état de barbarie où ils ont été plongés pendant pluſieurs ſiécles avoit effacé chez eux toutes les anciennes traditions. Son nom eſt formé de πήττω, *compingo*, ou de πητύα, *coagulum ;* il ſignifie la glaiſe ou l'argile. Cela ſera prouvé par la poſtérité qu'on lui attribue, ℣. 507 & ſuiv. On conçoit

comment l'argile eſt enfant de la terre, & comment les Poëtes ont appellé les hommes, *Japeti genus*, race pêtrie de limon. Il n'y a pas d'apparence que cette expreſſion faſſe alluſion à ce qui eſt dit dans les livres ſaints, que Dieu forma l'homme de terre; mais on l'a ainſi imaginé, en voyant les premiers Statuaires faire des figures d'argile.

℣. 135. Théa, Rhéa, Téthys, ſont trois noms de la terre, que l'on donne pour trois de ſes enfans. Cela n'eſt pas douteux pour Téthys, qui, ſelon Euſtathe, a ſignifié d'abord la terre, & enſuite la mer par analogie: la terre, c'eſt ce qui eſt ſous nos pieds; la mer, c'eſt le lieu profond où ſont les eaux; or entre le deſſous, le bas, le fond, la profondeur, la relation eſt ſenſible.

Rhéa eſt encore reconnoiſſable dans les autres langues: *Aréha* en chaldéen eſt la terre; il ſe retrouve dans notre façon de parler; *rès pied, rès terre, rès-de-chauſſée*, & dans le latin *area*. On la nomme autrement Κυβέλη, même nom que *chebel*, en hébreu, terre ou contrée. *Ops*, *opis*, en latin a le même ſens, il déſigne le bas, comme ὄπη en grec, un trou, un lieu profond: la Campanie eſt appellée dans Pauſanias *Opique*, c'eſt-à-dire, terre baſſe,

terrein uni, où il n'y a point de montagnes.

Théa, eſt nommée Tithéa dans la Théogonie des Atlantes : il ſignifie auſſi le bas & la profondeur, la terre & la mer. Τεύθεας eſt une riviere d'Achaïe ; Thées, riviere d'Angleterre ; Tai, riviere d'Ecoſſe ; Teya, riviere d'Autriche. Selon d'autres Poëtes, Théa, Theia, Thoé, ſont filles de l'Océan & de Téthys ; auſſi les reverrons-nous parmi les divinités des eaux, ℣, 244, &c.

On demandera peut-être, pourquoi aller chercher l'étymologie d'un nom grec dans celui des rivieres d'Angleterre & d'Allemagne ? La réponſe eſt fort ſimple. On ne confronte point ces noms pour trouver l'explication du mot *Theâ* ; il eſt ſuffiſamment expliqué par Τευθέας, autre terme grec ; mais pour faire voir que les noms des objets les plus communs, tels que ſont les montagnes & les rivieres, ſont à peu près les mêmes dans toutes les langues ; que ces noms anciens ſont par conſéquent des reſtes de la langue primitive qui a ſervi de fond pour le langage de tous les peuples : & l'on ſuivra conſtamment la même méthode pour établir cette vérité importante, dont quelques Sçavans s'obſtinent encore à douter malgré la multitude & l'évidence des preuves.

Thémis. Thémis & Mnémosyne, qu'Hésiode joint aux enfans du Ciel & de la Terre, sont deux personnages purement allégoriques, & non point des êtres physiques, comme les précédens. Θέμις, Θέσμος, est la loi, l'équité, la justice; *Tham*, *Thom*, en hébreu désignent la même chose. On l'a érigée en divinité pour rendre les loix plus respectables; on l'a fait descendre du Ciel, pour faire comprendre que les bonnes loix sont un don du ciel ou de la divinité.

Mais pourquoi supposer la Justice & la Mémoire filles de la Terre? Une équivoque a pu y donner lieu. Θέμις paroît analogue à Θέμα, position ou fondement, qui peut aussi désigner le sol, comme Θεμέλη, & Θεμέλιος: Θῆμα, dans Hesychius, est un tombeau, une fosse dans la terre. Μνῆμα, Μνεμεῖον, expriment la même chose: il n'en a pas fallu davantage pour faire imaginer que Θέμις & Μνημοσύνη, avoient rapport à la terre. Voyez ℣. 499. Nous verrons bien d'autres généalogies qui ne sont pas mieux fondées.

Hésiode a supposé, ℣. 53 & 54, que Mnémosyne étoit fille & épouse de Jupiter, dont elle a eu les Muses; ici elle est fille du Ciel, sœur de Saturne, par conséquent tante de Jupiter; en célébrant la

Mémoire, le Poëte paroît en avoir manqué ; mais, comme le Ciel & Jupiter ſont originairement le même objet, il n'eſt pas ſurprenant qu'ils ſoient ſouvent confondus. Si Héſiode étoit l'Auteur, & non pas le ſimple Hiſtorien des fables, on l'accuſeroit encore d'avoir eu peu de jugement, en mélant confuſément des perſonnes poëtiques, comme la Juſtice & la Mémoire, avec des êtres naturels, tels que le Ciel & la Mer, & en leur donnant les mêmes ancêtres.

℣. 136. Phœbé eſt certainement la Lune ; c'eſt le nom que lui donne Ovide, Métam. l. 1, fab. 1 ; mais elle en avoit bien d'autres : Jana, Diana, Hecaté, Selené, Mené : nous les reverrons la plûpart. La couronne dorée de la lune, dont parle le Poëte, eſt le cercle jaunâtre dont elle eſt ſouvent environnée, lorſque le temps veut devenir pluvieux.

℣. 137. *Le ruſé Saturne* eſt le Temps ; ſon nom l'exprime en grec & en latin. Une preuve que ce perſonnage ne déſignoit rien autre choſe, c'eſt que, ſelon Pauſanias, l. 5, c. 14, les Poëtes ont dit que le Dieu *Opportunus*, Καιρὸς étoit le dernier enfant de Saturne. Si l'on doutoit que les Grecs ayent diviniſé le Temps, on pourroit s'en convaincre par ces paroles Saturne.

de Sophocle dans Electre, acte 1, ſcène 4. *Le Temps eſt un Dieu dont rien ne peut arrêter la courſe.* C'eſt ainſi que le P. Brumoy traduit ce vers : Καιρὸς γὰρ ἐυμαρης θέος : *Tempus enim facilis Deus.* Théâtre des Grecs, tome 1, page 435. Peut-être pourroit-on traduire : le Temps eſt un Dieu qui nous rend de grands ſervices, auquel nous avons ſouvent de grandes obligations.

Κρόνος n'eſt donc point le même que *Korna* en phénicien, *radius*, comme le prétend le Clerc ; on ne comprend pas même comment cette étymologie peut s'accorder avec ſon ſyſtême, où il prend chronos pour un homme : Κρόνος eſt ſynonyme à χρονὸς, révolution ou durée, & à Κορώνη, rondeur, ce qui tourne. Le Temps eſt fils du Ciel ; 1°. parce que les mouvemens ou les révolutions du ciel marquent le temps. *Saturnus* en latin, n'eſt pas moins analogue à *Turnus* & *Torno* : *ſturnus*, un étourneau eſt un oiſeau qui tourne en volant. La ſignification de *turnus*, le temps ou la durée, ſe fait encore ſentir dans *diuturnus*, *nocturnus*, *taciturnus*.

Il faut faire attention à la remarque du Poëte, que Saturne eſt le dernier des enfans du Ciel, qu'il eſt né après Hypérion, quelquefois pris pour le Soleil ; & après

Phœbé, la Lune, parce que le mouvement de ces deux aſtres ſert à diſtinguer les temps : Moyſe l'a obſervé plus expreſſément, Gen. 1, ℣. 14. *Sint in ſigna & tempora & dies & annos.*

L'épithéte *vafer*, *verſutus*, *verſipellis*, que l'on donne à Saturne, fait encore alluſion à l'énergie de ſon nom, à tour & détour : on appelle les ruſes, les fineſſes, des tours d'eſprit ; jouer un tour à quelqu'un, c'eſt lui faire une tromperie.

2°. Le Temps eſt encore fils du Ciel dans un autre ſens ; c'eſt que Κρονὸς a déſigné le Ciel auſſi-bien que Οὐρανὸς : or dans le ſtyle de notre Poëte, tous les noms ſynonimes ſont enfans les uns des autres. Μεταχρόνιος, dans Héſiode même, ſignifie *ſublimis* ou *cæleſtis*, ℣. 269. Ce qui s'éleve dans les airs, ou comme parle le peuple, ce qui vole au-deſſus du temps ; ainſi le ciel & le temps ont été confondus en grec comme en françois.

Varron a donné le même ſens à *Saturnus*. Il vient de *ſatu*, dit-il, parce que le ciel eſt le principe de toutes choſes. *De linguâ latinâ*, l. 4, n. 10.

La raiſon de cette confuſion, c'eſt que Κρονὸς dans ſon origine, exprime non-ſeulement la rondeur ou ce qui tourne, mais encore ce qui eſt élevé, tout comme

Κορώνη qui a ce double ſens : il a donc pû déſigner le ciel auſſi-bien que Ὀυρανὸς. Selon Pauſanias, il y avoit à Olympie une montagne Chronos, & ſelon Pline un promontoire *Cronium* en Eſpagne. Cronos a eu d'autres ſignifications que nous verrons ci-après.

3°. Enfin Ouranos perſonnifié eſt pere de Chronos, parce que le ſecond de ces deux noms a ſuccédé au premier, pour déſigner la Divinité ſuprême, le Très-haut, ſelon l'expreſſion des livres ſaints ; & ce ſens eſt une ſuite du précédent ; auſſi dit-on que tous deux ont épouſé la Terre, le premier ſous le nom de Τή, le ſecond ſous le nom de Rhea.

On ne doit pas être ſurpris qu'une fable ſoit née de différentes équivoques, ou des divers ſens abuſifs que l'on a donnés au même mot ; nous verrons la même choſe dans les fables ſuivantes : toute la Mythologie n'eſt qu'un continuel abus des termes.

℣. 138. Saturne eſt appellé le plus violent des enfans de la Terre, l'ennemi du Ciel, par alluſion à la fable que nous verrons bientôt, & dont on tâchera de découvrir l'origine.

Les Cyclopes. ℣. 139. *La Terre enfanta les Cyclopes.* Les Cyclopes, ſelon le ſentiment com-

mun, ſont les forgerons ou les ouvriers en fer; on les a regardés comme les enfans de la Terre, parce qu'ils cherchent les mines dans le ſein de la terre, & qu'ils ont ſouvent travaillé dans des cavernes. Bochart, ſuivi par le Clerc, prétend que le nom de Cyclopes vient de *chek-loub*, *ſinus Lylibætanus*, le golphe de Lylibée en Sicile où ils demeuroient. Mais, ſelon tous les Poëtes, les Cyclopes habitoient le mont Ætna, les iſles Vulcaniennes ou de Lipari, l'iſle de Lemnos & les autres lieux où il y avoit des volcans; jamais on ne les a placés vers le cap de Lylibée. Il eſt plus probable qu'ils ont tiré leur nom de leur métier; il eſt relatif à Κολάπτω, frapper, d'où l'on a fait Κέκλαπα, au prétérit moyen, & à l'hébreu *klapah*, une hache ou un marteau. Leurs noms propres, Βρόντη, le tonnerre; Στερόπη, l'éclair; Ἄργη, l'éclat ou la blancheur de la flamme, ſont de même empruntés de leur profeſſion: nous remarquerons dans un moment comment l'on s'eſt aviſé d'attribuer la foudre aux forgerons.

L'on a dit de pluſieurs villes de la Gréce que leurs murs avoient été bâtis par les Cyclopes, parce que l'on a quelquefois déſigné ſous ce nom toute eſpéce d'ouvriers qui ſe ſervent du marteau. C'eſt une

nouvelle preuve qu'à la naiſſance des fables on ne penſoit guères aux habitans du cap de Lylibée. Les Cyclopes reparoîtront encore dans la ſuite.

℣. 142. *Ils étoient ſemblables aux Dieux.* Le Clerc obſerve avec raiſon que le mot Θέος, dans ſa ſignification primitive, n'exprime point la nature divine, telle que nous la concevons & que nous la devons concevoir, comme un être unique, éternel, infini, ſouverainement parfait; il déſigne ſeulement un être ſupérieur en quelque choſe à l'humanité, digne de vénération & de reſpect. Déja il l'avoit prouvé plus au long dans ſon Art critique. Mais il en donne une fauſſe étymologie en le rapportant au chaldéen *Thehah*, *mirari*, comme Θηέομαι en grec. On n'a pas mieux rencontré quand on l'a dérivé après Herodote de τίθημι, *pono*, *conſtituo*, pour marquer que les Dieux ſont d'inſtitution humaine. Il ſeroit aiſé de montrer que *Te* dans toutes les langues exprime élévation, puiſſance, dignité, par conſéquent être ſupérieur, & que tous les peuples ont déſigné la divinité ſous cette même notion. Une preuve que les Grecs n'attachoient pas ordinairement une grande idée à l'épithéte Δῖος, c'eſt qu'Homere la donne indifféremment à toutes ſortes de perſonnes, même à un berger de pourceaux.

V. 143. *Ils n'avoient qu'un œil rond au milieu du front.* Fable fondée ſur la fauſſe étymologie du mot Κύκλωψ, que l'on dérivoit mal-à-propos de κυκλός, cercle ou rondeur, & ὄψ, l'œil. Il eſt évident par cet exemple que le très-grand nombre des fables grecques vient des équivoques & de l'abus des termes anciens dont on ne comprenoit plus la vraie ſignification. Les Grecs avides de merveilleux ont toujours ſaiſi dans l'hiſtoire de leurs Dieux & de leurs héros le ſens qui flattoit davantage l'imagination, & ils ont ainſi changé en narrations ridicules & monſtrueuſes des objets fort ſimples & des événemens très-naturels.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'avec cette diſpoſition ils ayent fait une deſcription ſi groteſque d'un forgeron ; jamais ſpectacle ne fut plus propre qu'une forge à échauffer l'imagination d'un Poëte. De vaſtes fournaiſes d'une noirceur épouvantable qui vomiſſent le feu par leurs ſoupiraux, le bruit ſourd des eaux, des ſoufflets, de la flamme, auſſi terrible que celui des vents en fureur ; l'eſpéce de gémiſſement que pouſſent les axes des roues & des poulies ; le cliquetis continuel des tenailles, des fourgons, des péles, des barres de fer ; les coups redoublés d'un marteau énorme qui

ſe fait entendre au loin, & produit un bruit ſemblable au tonnerre ; une pluie d'étincelles & d'éclairs que lancent de toutes parts des maſſes de fer brûlant ſous le marteau : au milieu de ces objets, des hommes forts, nerveux, d'un regard terrible, dont la face noircie de ſuie & de charbon, laiſſe à peine appercevoir quelques traits d'une figure humaine, qui n'ont d'autre habit qu'une longue chemiſe & un grand tablier de cuir, qui crient comme des forcenés pour ſe faire entendre dans le fracas qui les environne ; fut-il jamais un aſpect plus effrayant pour ceux qui n'y ſont pas accoutumés ? Doit-on être ſurpris ſi l'on a imaginé que de tels hommes pouvoient forger la foudre ?

Si l'étymologie que l'on a donnée des Cyclopes ne ſatisfait point, il en eſt une autre plus ſimple. Les Cyclopes ſont les compagnons de Vulcain ; nous verrons dans la ſuite que Ἥφαιστος chez les Grecs, *Vulcanus* chez les Latins, déſignent les volcans, les lieux où la terre vomit des flammes. Κύκλωπες peut ſignifier les trous ordinairement ronds, par où le feu ſort des volcans ; de κυκλὸς, rond, & ὄπη, un trou. Quand on eut métamorphoſé dans la ſuite Vulcain en forgeron, il fut tout ſimple de lui donner les Cyclopes pour com-

pagnons. Ceux-ci forgeoient la foudre, parce que le feu des volcans reſſemble ſouvent aux éclairs, & qu'il eſt accompagné d'un bruit ſemblable au tonnerre. Les Cyclopes, pris en ce ſens, ſont en effet les enfans de la Terre, puiſque c'eſt de la terre que ſortent les volcans. On peut appuyer cette explication ſur un paſſage de Strabon, qui fait mention de certaines cavernes de Laconie, nommées Cyclopées.

Les Cyclopes étoient ſurnommés Γαστερόχειραι, ventres crevés, de Χείρας, *fiſſura*; on en voit la raiſon. Mais en rapportant ce terme à Χείρ, *manus*, on publia que leurs mains étoient attachées à leur ventre : belle imagination ! Ἑκατόγχειρος βριαρεὼς, *Centimanus Briareus*, eſt à la lettre une montagne qui a cent ouvertures. V. ci-après.

Les Géans.

℣. 147. *Il nâquit encore du Ciel & de la Terre trois enfans d'une taille monſtrueuſe.* Il eſt très-probable, dit le Clerc, que les trois Géans dont parle Héſiode ſont trois chefs de brigands qui infeſtoient la Gréce, & qui furent appellés enfans du Ciel & de la Terre, parce qu'ils ſe tenoient, tantôt ſur de hautes montagnes, tantôt dans des cavernes. Mais il tire de trop loin l'explication de leurs noms, & va le chercher

dans le phénicien ſans néceſſité. Κοττὸς ſignifie grand ou élevé ; ſelon Heſychius il exprime un cheval ou une monture, & Κόττη, c'eſt la tête : *Cottis* eſt un promontoire d'Afrique. βριαρεὼς eſt formé de βρί augmentatif, & Ἄρης, fort, vaillant, c'eſt le nom de Mars. Γύγης eſt le même que Γίγας, géant, de haute ſtature. On leur attribue cinquante têtes & cent bras, à cauſe des hommes dont ils étoient accompagnés ; ils reparoîtront ſur la ſcène dans le combat de Jupiter contre les Titans. V. ℣. 815 & 817.

Peut-être ce récit n'a d'autre fondement qu'un reſte de tradition ſur les anciens Géans dont l'hiſtoire ſacrée & profane atteſte l'exiſtence. On les appelle enfans du Ciel & de la Terre, par la fauſſe alluſion que tous les Grammairiens ont faite de Γίγας, Géant, avec Γή, la Terre, tandis qu'ils auroient dû le rapporter à Γαίω, comme nous le verrons bientôt. On a nommé enfans de la Terre les plus anciens habitans d'un pays, ou ceux qui étoient nés dans le canton qu'ils occupoient, ſans qu'ils ſe ſouvinſſent d'être venus ailleurs, & par oppoſition aux Colons étrangers : c'eſt le même ſens qu'*Aborigène* ou *Autochtone*. Et comme on ne concevoit pas que la Terre eût pû les produire toute

ſeule, on leur donnoit le Ciel pour pere.

D'ailleurs on a toujours cru que les premiers hommes étoient beaucoup plus robuſtes que leurs deſcendans ; les héros d'Homere lancent des pierres que quatre hommes auroient peine à remuer : il n'eſt donc pas ſurprenant que l'on ait dit que la Terre avoit enfanté des géans.

Il eſt bon de ſe rappeller encore que dans le ſtyle ancien, enfant & habitant ſont ſynonimes : ainſi chez les Hébreux, les enfans de l'Orient ſont les Orientaux, *filii Baſan*, *filii Sion*, ſont les habitans de Baſan & de Sion. De même chez les Grecs, Phoronée prétendu Roi d'Argos, eſt appellé fils d'Inachus, parce qu'il habitoit les bords de cette riviere ; comme la ville de Sparte étoit bâtie ſur l'Eurotas, on en a fait une Nymphe fille de ce fleuve. Voyez Pauſanias, l. 2, c. 15, & l. 3, c. 1. Voilà pourquoi la généalogie de tous les premiers Rois de la Gréce & de tous les fondateurs de villes eſt abſolument fabuleuſe.

Malgré la déférence que l'on doit aux opinions des Sçavans, il me paroît que les géans dont parle Héſiode ſont des montagnes ; 1°. Γίγας, dérivé de Γαῖω, ne ſignifie rien autre choſe que hauteur ou élévation ; 2°. dans le fragment de San-

choniathon, Caſſius, Liban, Antiliban & Brathys, qui ſont des montagnes, ſont de même appellés des géans; 3°. chez les Poëtes, l'Etna, le Veſuve & toutes les montagnes qui jettent des flammes, ſont des géans foudroyés; 4°. les peuples de l'Amérique ſont encore perſuadés que les montagnes ſont habitées par des géans. Dans les tremblemens de terre, ils tirent leurs fuſils & décochent leurs fleches contre les montagnes, pour écarter les mauvais eſprits qui veulent ſortir de deſſous terre & s'emparer du pays : mêmes idées chez tous les peuples groſſiers.

v. 155. *Ils étoient odieux au Ciel leur pere.* Ici le Poëte commence à parler du ciel comme d'un perſonnage; il confond le ciel matériel avec l'Intelligence toute-puiſſante qui en régle les mouvemens; c'eſt ſelon cette idée confuſe qu'il en fera mention déſormais. Si Cœlus eût été un homme, l'erreur ſeroit encore plus groſſiere.

Le Clerc penſe que l'hiſtoire de Cœlus & de Saturne qu'Héſiode va raconter, fait alluſion à quelques anciens événemens arrivés dans la Gréce, & il tâche d'en trouver l'explication dans les mœurs des hommes de ces premiers temps : mais il n'eſt guères probable que ces anciens Grecs ayent

ayent été assez barbares pour chasser dehors leurs enfans, dès qu'ils étoient devenus grands. On ne voit point cette inhumanité, même chez les sauvages. Parmi les peuples nomades ou pasteurs, comme les Grecs le furent d'abord, les enfans ne sont point à charge à leurs parens, ils en font au contraire la force & la richesse dès qu'ils sont parvenus à la puberté.

C'est encore plus mal-à-propos que l'on nous donne Cœlus pour un Roi qui craint d'être détrôné par ses enfans; pouvoit-il y avoir des Rois ni aucun lien de société chez des peuples que l'on suppose assez féroces pour méconnoître & haïr leur propre sang? L'explication historique de cette fable peche donc essentiellement contre les mœurs des siécles où il faut placer les événemens.

¥. 156. En quel sens a-t-on pu dire d'Ouranos ou de Cœlus qu'il haïssoit les enfans de la Terre, qu'il les tenoit cachés dans les entrailles de leur mere, qu'il ne leur laissoit point voir le jour? Οὐρανὸς, nom du Ciel, peut avoir un autre sens, & cette équivoque paroît être la source de plusieurs fables; il peut être dérivé de Οὖρον, l'eau, qui désigne en particulier celle qui sort du corps humain: Οὐρήια sont les pluies; Οὐρήν, le canal des eau:

ou un vaſe propre à mettre de l'eau. La Gréce étant un pays fort aquatique, il fut preſqu'impoſſible de la cultiver dans les premiers temps, avant que l'on eût fait des foſſés, des canaux, pour écouler & détourner les eaux : les germes de la terre pourriſſoient dans ſon ſein ; voilà l'inimitié marquée entre Ouranos, le Ciel ou la pluie, & les enfans de la Terre. Il ne faut pas perdre de vûe cette ſignification d'*Ouranos*, qui reviendra dans les fables ſuivantes ; la plûpart font alluſion à l'ancien état du ſol de la Gréce. On verra de même Jupiter, Dieu du ciel, comme Ouranos ſouvent pris pour la pluie.

Cette fable peut encore avoir un autre ſens qui paroît plus conforme au deſſein d'Héſiode & au but de la Théogonie. Ouranos ou Cœlus cachoit ſes enfans dans le ſein de leur mere, & ne leur laiſſoit point voir le jour, parce qu'il recevoit ſeul les honneurs divins. Seul il étoit adoré, ſans qu'aucune des différentes parties de la nature où des intelligences du ſecond ordre dont on parlera bientôt, reçût aucun culte. Ainſi Cœlus, quoique né de la Terre, ſelon Héſiode, eſt cependant ici regardé comme le ſeul maître. Mais on peut juger de quelle eſpéce étoit ſon régne, par la maniere dont Apollodore en parle au com-

mencement de l'hiſtoire des Dieux : *Cœlus*, dit-il, *eſt le premier qui ait régné ſur tout l'univers*. Auroit-on ainſi parlé d'un Roi de Gréce ou de Theſſalie ? Il eſt bon de ſe ſouvenir que les peuples qui adoroient un ſeul Dieu habitant dans le ciel, comme les Juifs & les Chrétiens, ont été accuſés par les Payens d'adorer le ciel même & les nuées : *nil præter nubes & cœli numen adorant*. Juven. ſat. 14, ℣. 98. Hérodote a dit la même choſe des Perſes, l. 1, p. 55. Ce qu'Héſiode & les autres Mythologues racontent du régne de Cœlus eſt donc une confirmation de ce que nous avons ſoutenu dans le diſcours préliminaire, c. 2 & 3, que les Grecs dans les premiers temps ont connu & adoré un ſeul Dieu.

℣. 181. *Saturne mutila ſon pere*. Tous les Mythologues conviennent qu'il faut ici recourir aux allégories ; qu'il eſt impoſſible de donner un ſens raiſonnable à toutes les circonſtances de la fable ; qu'il ſuffit d'en découvrir un dans le gros de la narration.

Le Clerc obſerve que Μήδεα, *pudenda*, exprime auſſi *conſilium* ; ainſi la phraſe peut ſignifier à la lettre, il trompa les deſſeins de ſon pere, il rompit ſes meſures. Soit. Mais en ſuppoſant qu'il eſt ici queſ-

tion d'un homme, & non pas du ciel matériel, comment entendra-t-on ce que dit Héſiode, que ſur le ſoir le ciel répandit ſur la terre les ténébres de la nuit ? Comment s'accordera-t-on avec Homere, le pere de la fable, qui dans ſon hymne à la Terre, l'appelle *la mere des Dieux, l'épouſe du Ciel brillant d'étoiles ?* Enfin comment le Clerc ſe conciliera-t-il avec lui-même ? ℣. 132 ci-devant, il a pris le ciel & la terre dans un ſens phyſique, ici il les prend pour un homme & une femme.

On peut enviſager la fable de Saturne, comme celle d'Ouranos, dans un ſens phyſique & dans un ſens hiſtorique.

Dans le premier ſens, une équivoque très-groſſiere a pu donner lieu au conte ridicule de la mutilation de Cœlus; Οὐρανός déſigne quelquefois l'eau ou la pluie; nous l'avons remarqué ci-devant. La poſtérité que le Poëte attribue à Ouranos mutilé, montrera qu'il eſt pris ici dans ce ſens. Μήδεα eſt un canal; il déſigne les canaux de l'urine dans le corps humain, & il vient de Μαδάω, *madeo.* Κρόνος peut être aiſément confondu avec Γρώνος, une foſſe, un trou, & Κρουνὸς, une fontaine, une ſource d'eau: Pline parle d'un lac ou d'un puits Chronos dans la Médie, nommé par les Latins *puteus Saturni*, liv. 31, ch. 2. La

phraſe grecque : Κρόνος ἤμησε τὰ μήδεα τοῦ οὐρανοῦ, ſignifie à la lettre : un foſſé a coupé ou intercepté le cours des eaux. Ces noms, pris dans la ſuite pour ceux de Saturne & de Cœlus, ont fait naître la fable & les circonſtances dont on l'a embellie.

Avant cette opération, Ouranos retenoit les enfans de la Terre dans le ſein de leur mere, c'eſt-à-dire, que les eaux de la pluie répandues ſur la ſurface de la terre, la rendant trop humide, les grains ne pouvoient pas en ſortir & pourriſſoient dans ſon ſein ; mais lorſque l'on eut tiré de la terre les métaux, l'on fit des inſtrumens tranchans, des pioches, des hoyaux, avec leſquels on creuſa des foſſés pour deſſécher les campagnes & les rendre propres à l'agriculture : c'eſt ainſi que Κρόνος ou Τρώνος, les foſſes profondes, les ſaignées retrancherent une partie des eaux répandues. L'hiſtoire des déluges d'Ogygès & de Deucalion prouvent aſſez que la Gréce, pays très-aquatique, étoit preſqu'inhabitable, avant que les anciens Colons euſſent fait des travaux immenſes pour la deſſécher. L'hiſtoire de ces travaux eſt le fond de la plûpart des fables, & le double ſens des noms d'Ouranos & de Chronos ſervira de clef pour en expliquer pluſieurs.

Mais on leur peut donner un ſens hiſto-

rique plus analogue au deſſein d'Héſiode. Μήδεα peut ſe rapporter à Μέδω, *impero*, & ſignifier *imperium*. On a dit de Chronos qu'il avoit retranché l'empire ou fait ceſſer le régne d'Ouranos, parce que ce dernier nom ceſſa peu-à-peu d'être en uſage pour déſigner le Dieu unique & ſouverain que l'on adoroit : l'on ſe ſervit en ſa place de Chronos ; ainſi celui-ci ſuccéda à ſon pere.

Voilà pourquoi les Poëtes ont auſſi ſuppoſé que Jupiter à ſon tour avoit mutilé Saturne ; parce que Jupiter devint le Dieu ſouverain, comme Saturne l'avoit été avant lui. Voyez Lilio Gyraldi, Syntag. 4, p. 129.

Cette explication paroît la plus raiſonnable que l'on puiſſe donner à la fable de Cœlus & de Saturne ; mais le ſens phyſique n'eſt pas à rejetter pour cela. Il n'eſt pas impoſſible que différentes raiſons ayent contribué à la faire naître, & que l'on ait voulu déſigner par-là le double changement qui arriva dans la Société & dans la Religion, lorſque les Grecs commencerent à être moins barbares, à quitter la vie errante & paſtorale pour être plus ſédentaires, à faire les premiers eſſais des ſciences & des arts.

Par le traitement que Saturne fait à Cœlus, il lui ôte, non le pouvoir de pro-

duire de nouveaux êtres, puiſque le Poëte continue à raconter la naiſſance de pluſieurs parties de la nature, ℣. 182, mais la faculté de faire violence à la Terre & à ſes enfans, & de les retenir cachés dans les entrailles de leur mere. Il eſt donc probable que l'on a voulu exprimer par-là la chûte de l'empire de Cœlus, ou plutôt du culte rendu à la divinité ſous ce nom. Déſormais Saturne prend ſa place & reçoit ſeul les honneurs divins, juſqu'à ce qu'il ſoit détrôné à ſon tour par Jupiter.

Quelqu'événement que l'on puiſſe imaginer dans l'hiſtoire de la Gréce, pour trouver le dénouement de la fable, il ne pourra jamais lier le ſyſtême d'Héſiode auſſi parfaitement que la ſuppoſition d'un changement arrivé dans la Religion; & il eſt bon de remarquer que le Poëte ne fixe point la ſcène de cette révolution, & ne donne aucun lieu d'aſſurer qu'elle ſoit arrivée plutôt dans la Theſſalie qu'ailleurs.

℣. 185. *De-là ſont nées les Furies.* Ἔριν ſignifie colere, fureur, vengeance, comme *erino* en ſyriaque; parce que c'eſt une paſſion violente dont ſouvent l'homme n'eſt plus le maître, on en a fait une eſpéce de divinité ou de puiſſance ſupérieure à l'homme. Voyez ℣. 191, ce qui ſera dit de Venus. Les Furies.

Les noms propres des Furies préſentent la même idée. Ἀλήκτω, qui n'a point de repos : Μέγαιρα, envie, haine, jalouſie ; Τισιφόνη, vengeance & homicide. Εὐμενίδες, autre nom des Furies, n'eſt point une antiphraſe, comme les Grammairiens l'ont penſé : Μενὸς ne ſignifie pas ſeulement le courage, mais encore la colere & la fureur ; il eſt employé dans ce ſens par Homere ; *Eumenides* ſignifie donc grande colere, à cauſe d'εὖ qui eſt augmentatif, & c'eſt l'équivalent du latin *furiæ*. Selon Héſychius, Ποίνη, la punition étoit auſſi une des Furies, & Pauſanias avoit vu à Mégare une ſtatue de ce monſtre, l. 1, c. 43.

La naiſſance des Furies paroît déſigner les guerres qui ne tarderent pas de régner parmi les hommes ; les Poëtes ont ſuppoſé que l'âge d'or avoit été fort court, que bientôt le crime & les diſſentions ſe multiplierent ſur la terre. Voyez les Travaux, ℣. 134, & Ovide, Métam. l. 1. On ſçait d'ailleurs que les Grecs commencerent de bonne heure à faire la guerre entr'eux.

Mais à quel propos le Poëte fait-il naître les Furies du ſang d'Ouranos mutilé ? Les Mythologues n'en diſent rien. Ἔρινεος, dans Strabon, l. 9, eſt une riviere de la Doride. Ἔρυν, dans Pauſanias, l. 1, eſt un torrent près de Mégare. Ἔρινος, l. 8, c. 23, eſt

eſt un torrent d'Arcadie. Ῥῖνες, les narines ſont le conduit des eaux de la tête, Rhyne eſt une riviere d'Irlande. En comparant Ἔρινυς à cette racine, on a cru qu'il avoit rapport aux eaux, par conſéquent à Οὐρανὸς, la pluie.

℣. 186. *Les Géans.* Selon le Clerc, ce ſont plutôt des hommes forts & féroces, des guerriers, que des hommes d'une taille extraordinaires, tels que ceux dont parle l'hiſtoire ſainte; puiſque le Poëte les dépeint *couverts d'armes brillantes, avec de longues piques à la main.* Γίγας vient de Γαίω, s'élever, s'enorgueillir, être ſuperbe & inſolent: Γιγαμόρος eſt une montagne de Thrace dans Pline; Γίγονις eſt un promontoire de Macédoine: Γύγας, promontoire de la Troade dans Strabon. Il n'eſt donc pas néceſſaire d'en aller chercher la ſignification dans l'arabe, comme fait le Clerc; mais il eſt fort incertain ſi c'eſt ici un reſte de tradition de l'exiſtence des géans.

Pourquoi les a-t-on ſuppoſés enfans d'Ouranos mutilé? Par la même équivoque dont on a montré la ſource au ℣. précédent. Γυγαῖος eſt un lac de Lydie: Guigot eſt un nom de fontaine dans quelques patois. On a donc pû croire qu'il avoit rapport aux eaux ou à la pluie. Toute cet-

te généalogie ſemble confirmer l'explication de la fable d'Ouranos.

Les nymphes Mélies. ℣. 187. *Les nymphes Mélies.* Le même Critique eſt perſuadé que Νύμφη eſt l'hébreu *nepheſe*, *anima*, que Μελίαι vient de *malé*, *plenus*; que ſous ce nom les Payens ont entendu les ames qui avoient accompli le temps de leur vie, & qui, après la mort des corps qu'elles animoient, étoient errantes par toute la terre. C'eſt à la vérité l'opinion qu'Héſiode a ſuivie dans les Travaux, ℣. 108 : mais ici il la contredit, puiſqu'il ſuppoſe que les nymphes Mélies ſont nées du ſang du Ciel; contradiction qu'il eſt impoſſible d'expliquer dans le ſyſtême de le Clerc, & dont on tâchera de donner le dénouement. L'étymologie qu'il donne eſt d'ailleurs forcée.

Νύμφη ſignifie *velata, occulta*; on nommoit ainſi les nouvelles mariées, parce que c'étoit leur coutume de ſe voiler : c'eſt auſſi une petite peau, une membrane, par conſéquent une couverture. On appelle encore ainſi les abeilles non formées qui ſont enveloppées dans une eſpéce de maillot, & le bouton d'une roſe avant qu'elle ne ſoit épanouie. On a donc appellé *nymphes*, les Intelligences inviſibles que l'on croyoit répandues dans les diverſes parties de la nature, dans les forêts, les monta-

gnes, les cavernes, les rivieres, les fontaines; les Poëtes en ont mis par-tout. Les déeſſes qui occupoient un rang conſidérable dans la Mythologie, telles que Junon, Venus, Diane, Téthys, en avoient pluſieurs à leur ſuite pour leur faire cortége, & qui ne leur coûtoient rien à entretenir.

Μελίαι eſt formé de *mel*, qui ſignifie ce qui eſt bon & doux; de-là eſt venu Μέλι, le miel, & par analogie une nature bonne & bienfaiſante. Μείλιχος, doux, indulgent. Jupiter avoit pluſieurs autels & pluſieurs ſtatues dans la Gréce, ſous le nom de *Melichius* ou Débonnaire : Pauſanias, l. 1, c. 37, l. 2, c. 9 & c. 20. Μειλίσσειν, dans Héſychius, plaire, être agréable. *Meliæ* eſt donc le même terme que Virgile a rendu par *faciles : ſed faciles nymphæ riſere ſacello, faciles venerare napæas.* On les regardoit comme des Intelligences bienfaiſantes, portées d'inclination à inſtruire, à ſecourir les hommes; ſi quelquefois les Poëtes les ont accuſées d'avoir fait du mal, ils ont toujours ſuppoſé qu'on pouvoit aiſément les appaiſer. Pluſieurs pouvoient encore être appellées *Meliæ* & *Faciles* dans un autre ſens, puiſqu'on a raconté que ſouvent elles avoient eu commerce avec des Dieux ou avec des hommes.

Nymphes Mélies pourroit encore être

tiré d'une autre alluſion. Par les nymphes ; les Poëtes entendent communément les Intelligences qui habitoient dans les eaux : Pauſanias, l. 1, c. 40, parle d'un acqueduc appellé des nymphes Sithnides, l. 5, c. 22 ; d'une fontaine nommée les nymphes Ionides, l. 8, c. 35 ; d'une autre fontaine, appellée *Nymphaſia* en Arcadie, c. 34, d'un lieu aquatique dans la même contrée, appellé *Nymphas* ; enfin, liv. 3, c. 23, d'un étang de Nymbée. *Nymphæus* eſt une riviere d'Italie ; *Nymphæum*, un bain ou un lavoir ; aucun fleuve dont on n'ait invoqué les nymphes : de-là les nymphes Acheloïdes, Anigrides, Tiberiades, &c.

D'autre côté, Μέλας, Μέλης, eſt le nom de ſept ou huit rivieres : Νύμφαι Μελίαι peut donc ſignifier ſimplement génies des eaux ; par-là on conçoit comment Héſiode les fait naître du ſang du Ciel, ou plutôt du ſang d'Ouranos, c'eſt-à-dire, de la pluie : nous avons vu cette ſignification d'Ouranos plus haut.

Dans cette ſuppoſition, le nom de *nymphes* & celui de *Mélies* ſeroient exactement ſynonymes. Ce pléonaſme ne doit pas étonner ; nous en verrons pluſieurs exemples : cela eſt venu de ce qu'on ne comprenoit plus la ſignification des an-

ciens noms, & ſur-tout des noms propres.

Se peut-il faire, dira-t-on toujours que la Mythologie ne ſoit autre choſe qu'une confuſion continuelle des idées & du langage ? Ce doute eſt naturel ; mais on eſpere de le diſſiper par un ſi grand nombre de preuves, que l'incrédulité la plus opiniâtre ſera enfin forcée de s'y rendre.

Héſiode dit dans les Travaux, ℣ 108, que les nymphes ou génies répandus ſur la terre ſont les ames des hommes qui ont vécu ſous Saturne ; comment peut-il ſuppoſer ici qu'elles ſont nées du ſang du Ciel ? Cette contradiction doit incommoder pour le moins autant les Mythologues hiſtoriens que les Allégoriſtes ; auſſi ne ſe ſont-ils pas donné la peine de concilier les deux paſſages. Ils ne font qu'une légere difficulté dans notre ſyſtême, où il faut admettre un ſens phyſique & un ſens hiſtorique perpétuellement confondus dans les fables. Les nymphes Mélies ſont nées du ſang du Ciel, non-ſeulement parce que leur nom fait alluſion à la pluie, mais encore parce qu'elles n'ont commencé à être connues qu'après le régne de Cœlus. Dans le ſtyle d'Héſiode, la naiſſance d'une divinité ne déſigne ſouvent que le temps où elle a été connue & révérée.

Ces deux circonſtances de l'empire de

Cœlus détruit, & de la naiſſance des nymphes Mélies ou des Intelligences du ſecond ordre, nous amenent au régne de Saturne qui eſt la ſeconde époque de la religion grecque, & la troiſiéme partie de la Théogonie. Il ſeroit difficile d'aſſigner la date préciſe de cette révolution ; nous ignorons en quel temps les premiers Colons ſont arrivés dans la Gréce, & combien ils y ont demeuré avant que de commencer à cultiver les arts, & à faire uſage des métaux ; on ne peut donc ſçavoir quelle a été la durée du régne de Cœlus, ni de celui de Saturne, c'eſt-à-dire, pendant combien de temps les Grecs ont adoré la Divinité ſuprême & unique ſous l'un ou l'autre de ces noms. Tout ce que nous apprend Héſiode, c'eſt que le régne de Jupiter a commencé à la fondation de Sicyone, environ 400 ans après le déluge : l'hiſtoire grecque ne remonte pas plus haut ; encore ſont-ce là les temps fabuleux ſur leſquels on n'a débité que des rêveries.

Avant que d'en venir à la nouvelle époque, jettons un coup d'œil ſur l'explication que le ſçavant Bochart a donnée de la fable de Saturne. Selon lui, Saturne eſt Noé. Mais 1°. leur nom n'a rien de commun ; 2°. Saturne eſt fils du Ciel, ce qui ne peut convenir au premier. On le dit fils

de l'Océan & de Téthys, ſur le témoignage de Platon dans le Timée, parce que Saturne eſt venu en Italie par mer. Cela ne convient pas mieux à Noé qui n'a jamais été en Italie; & ſi on a dit que Saturne y avoit régné, c'eſt que l'on a voulu y trouver l'âge d'or, comme chez les Grecs; 3°. Bochart ſuppoſe que Jupiter a mutilé Saturne, au lieu que c'eſt celui-ci qui a mutilé Cœlus. Cette fable eſt née, dit-il, de ce que Cham, qui eſt Jupiter, *nuntiavit ſe vidiſſe verenda patris ſui*, en prenant *Jagad*, *nuntiavit*, pour *Gadad*, *abſcidit*. L'explication eſt tirée de trop loin; & il faudroit montrer la même équivoque dans le grec; 4°. dire que Saturne dévoroit ſes enfans, parce que Noé prédit que les hommes ſeroient détruits par le déluge, c'eſt une raiſon peu ſatisfaiſante; 5°. par quelle voie les Grecs auroient-ils appris l'hiſtoire de Noé, & par quelle raiſon auroient-ils choiſi un de ſes enfans pour leur principale divinité? 6°. La comparaiſon des enfans de Saturne avec chacun des fils de Noé n'eſt juſte dans aucun point.

Les Poëtes ont encore dit que l'iſle des Phéaciens ou de Corfou étoit appellée Ἄρπη & Δρέπανη, parce que Saturne y enterra la faux dont il s'étoit ſervi pour mu-

tiler ſon pere. C'eſt une alluſion ridicule. L'iſle eſt ainſi nommée, parce que du côté de l'orient elle a la figure d'une faux armée de dents ; & c'eſt ainſi qu'elle devoit paroître à ceux qui venoient de la Gréce. Voyez la carte de l'ancienne Gréce par M. d'Anville.

Selon Strabon, liv. 7, la côte voiſine du promontoire *Rhium* dans l'Achaïe étoit auſſi nommée Δρέπανον, parce qu'elle avoit la même figure.

Il ne ſera pas inutile d'ajouter ici la liſte des perſonnages dont Héſiode a placé la naiſſance ſous le régne de Cœlus, ou ſous la premiere époque de la religion grecque, afin de pouvoir les comparer avec les Dieux poſtérieurs dont il parlera dans la ſuite, & de ſentir comment l'on doit enviſager les uns & les autres.

Le Chaos, la Terre, le Tartare, l'Amour. Du Chaos ſont nés la nuit & l'érebe ; de ceux-ci le jour & la lumiere. De la terre ſeule ſont venus le ciel, les montagnes, la mer. Du Ciel & de la Terre, l'Océan ; Céus, Créus, Hypérion, autres noms du Ciel : Japetus, l'argile : Théa, Rhéa, autres noms de la terre : Thémis ou la Juſtice & la Mémoire : Phœbé ou la Lune ; Téthys, la Mer, Saturne ou le Temps : les Cyclopes, les Géans, les Fu-

ries, les nymphes Mélies. Pluſieurs reparoîtront ſous les régnes ſuivans, mais ſous d'autres noms.

Au premier coup d'œil que l'on jette ſur cette liſte, il eſt difficile de ſe perſuader que le Poëte ait voulu mêler l'hiſtoire des premiers Souverains de la Gréce, avec la formation des différentes parties de la nature. On conçoit au contraire que nous donnant tous les êtres phyſiques pour des Dieux, il n'a pu raconter leur naiſſance, ſans remonter à l'origine du monde; que dans cette généalogie, tous les perſonnages ſont à peu près de même eſpéce; qu'il n'y a d'autre confuſion, ſi ce n'eſt entre ceux qui ſont purement allégoriques & les êtres naturels. Mais comme Héſiode n'avoit aucune notion de la maniere dont l'univers a été formé, il n'a pu fonder la ſucceſſion & la deſcendance de ſes diverſes parties que ſur des convenances, ſur des alluſions arbitraires, ſur des équivoques de langage; ou plutôt il n'a pu nous donner ſur cet objet que la tradition fauſſe & groſſiere qui s'étoit établie long-temps avant lui chez les Grecs.

TROISIÉME PARTIE.

Régne de Saturne & des Titans : ſeconde époque de la Religion Grecque.

PAR ce qui a été dit du régne de Cœlus dans les remarques précédentes, on comprend déja de quelle maniere on doit enviſager celui de Saturne qui lui a ſuccédé. Loin d'y trouver quelques veſtiges de l'ancienne hiſtoire politique de la Gréce, on y voit, ſous une allégorie continuelle, la maniere dont les Grecs joignirent à la Divinité ſuprême, des Intelligences du ſecond ordre; pour animer & conduire les diverſes parties de la nature. Il n'y eſt donc pas queſtion d'une ſuite d'événemens, mais d'une ſucceſſion d'idées par laquelle ces peuples devinrent inſenſiblement polythéiſtes & idolâtres. Nous y retrouvons la même confuſion entre les êtres phyſiques que l'on ſuppoſe animés, & des perſonnages imaginaires, ouvrage du cerveau des Poëtes. La ſeule différence que l'on y peut appercevoir, c'eſt qu'une partie de ceux qui vont paroître ſur la ſcène, ont fait une plus brillante figure dans la religion grec-

que & dans la Mythologie que les précédens.

℣. 188. *Saturne jetta incontinent au milieu des flots ce qu'il avoit ôté à ſon pere.* Le texte porte : *projecit è continenti*, & l'on a cru qu'il s'agiſſoit ici du lieu, & non du temps. Le Clerc paroît ſe tromper en dérivant Ἤπειρος, le continent, de l'hébreu *haphar*, *pulvis* ; il eſt plutôt formé de Ἠ négatif, & de πειρος, πήρος, coupé, retranché : il ſignifie ce qui n'eſt pas coupé ou ſéparé, par conſéquent le continent. Mais ici il ſemble être un adverbe de temps comme le latin *continuò*, incontinent.

Dans le ſyſtême des Mythologues hiſtoriens, on ne ſçauroit donner un ſens raiſonnable à cette action de Saturne ; perſonne ne s'eſt encore aviſé de l'entendre à la lettre. Selon l'explication que nous avons donnée de la fable dans les remarques précédentes, tout ſe ſuit : Chronos, les cavités de la terre qui abſorbent les eaux du ciel ou de la pluie, les conduiſent dans la mer par des canaux ſouterreins. C'eſt un phénoméne de phyſique qui ne paſſe point la portée des peuples les plus groſſiers.

℣. 191. *De l'écume qui s'en forma, nâquit une nouvelle divinité.* C'eſt Venus. M. l'Abbé Banier, tome 2, liv. 1, ch. 11, Venus.

p. 160, convient » qu'il n'eſt pas poſſible » de rien conclure de raiſonnable de ce » que diſent les Grecs au ſujet de cette » déeſſe, que toutes leurs narrations ſe » trouvent mêlées de phyſique, de morale » & d'hiſtoire. Ils regardent Venus, tan- » tôt comme une femme débauchée, tan- » tôt comme une déeſſe; ils la conſidérent » quelquefois comme une planete, & » quelquefois ils en parlent comme d'une » paſſion «. Ce ſeroit donc un temps perdu de vouloir démêler ici des événemens hiſtoriques d'avec les épiſodes que les Poëtes y ont ajoutés : tout y eſt de même genre, fable pure, allégorie groſſiere.

Par cet aveu, M. l'Abbé Banier convient aſſez clairement que dans la fable de Venus, ſon ſyſtême ſe trouve en défaut; & il eſt eſſentiel de le remarquer : ce qu'il dit de Venus eſt également applicable à toutes les autres divinités. Jupiter, chez les Mythologues, eſt tantôt pris pour le maître des Dieux, tantôt pour le ciel matériel, tantôt pour la pluie, enfin pour un Roi de Crète, d'Egypte ou de Theſſalie. Junon eſt tout-à-la-fois la Reine des cieux, l'air, la lune, la pluie ou une Reine d'Argos, &c. Il faut donc les ranger dans la même claſſe que Venus, & les regarder comme autant d'êtres imaginaires.

L'explication que l'on va donner de la fable de Venus prouvera peut-être trop clairement que tous les peuples qui l'ont adorée, l'ont enviſagée de même ; que tous ſes noms ſignifient la paſſion de l'amour, & ce qui la cauſe, la beauté, les attraits, & même ce qu'il y a de plus groſſier dans cette paſſion. Je me garderai bien d'entrer dans des détails qui préſenteroient des idées obſcenes ; je ne ferai qu'indiquer à ceux qui entendent le grec, des expreſſions qu'ils liſent ſans crainte dans les Auteurs profanes, parce qu'ils ſont communément d'un âge ou d'un état à n'en pas redouter l'impreſſion.

1°. Selon l'opinion de Cicéron, *de Nat. Deor.* l. 2, n. 61. Venus eſt une divinité purement allégorique, & ſes paroles ſont remarquables : » comme le pouvoir de » toutes les paſſions eſt tel qu'on ne peut » le modérer ſans le ſecours d'un Dieu, » on a donné le nom de Dieu à la paſſion » même. Ainſi Cupidon, la Volupté, Ve- » nus, ſont devenus des noms ſacrés, » quoiqu'ils déſignent des affections vicieu- » ſes & contraires à la nature, ... » parce que ces vices mêmes la maîtriſent » ſouvent avec trop d'empire «. Les divers noms de Vénus s'accordent parfaitement avec l'idée que nous en donne Cicé-

ron : ils nous montrent que la plus honteuſe des paſſions avoit été diviniſée par les Payens, à cauſe de l'empire qu'elle exerce ſur l'humanité ; on s'étoit perſuadé qu'un penchant ſi impétueux & qui cauſe tant de déſordres, étoit l'effet d'un génie ſupérieur aux forces de la nature. Le portrait qu'en fait Lucréce au commencement de ſon poëme, eſt une nouvelle preuve de ce ſentiment. Triſte exemple des égaremens auxquels la raiſon humaine eſt capable de ſe livrer lorſqu'elle eſt abandonnée à ſa foibleſſe.

2°. Il eſt clair que c'eſt la fauſſe alluſion de Οὐρανίη, ſurnom de Venus avec Οὐρανὸς, le Ciel, & de Ἀφροδίτη avec Ἀφρὸς, l'Ecume, qui a fait dire que Venus eſt fille du Ciel & de l'Ecume. Mais nous avons déja remarqué que Οὐρανίη peut venir de Οὖρος ; voilà pourquoi c'eſt une nymphe des eaux, Théog. ℣. 350 ; & alors la ſignification eſt fort différente. L'on ſçait auſſi que Ἀφρὸς a été pris dans un ſens obſcene par Ariſtophane. On me diſpenſera de donner la traduction littérale de ces deux termes. On peut voir dans Saint Clément d'Alexandrie, l. 1, pédag. c. 6, comment un ancien Philoſophe entendoit le nom Ἀφροδίτη ; il lui donnoit le même ſens qu'Ariſtophane : on le trouve encore

dans Iſidore, Orig. livre 8, chap. 11.

Dans Homere, Iliad, l. 5, ℣. 370, & dans Apollodore, l. 1, Venus eſt fille de Jupiter & de Dioné : il ne faut pas croire que cette généalogie ſoit différente de la précédente : le Ciel & Jupiter ſont le même objet ; Διώνη eſt une nymphe des eaux, Théog. ℣. 353. Son nom vient de Διαίνω ; & il n'eſt pas néceſſaire de faire remarquer la relation de ce terme avec les autres noms de Venus. On voit déja que les Romains n'avoient eu que trop de raiſon de ſurnommer Venus *Cloacina*, la déeſſe des ordures, la déeſſe qui préſide aux égoûts du corps humain. Le nom *Migonitis* que lui donnoient ſouvent les Grecs, montre qu'ils n'en avoient pas une idée plus honnête. Pauſan. l. 3, c. 22.

On en peut conclure ce que c'étoit que Venus Οὐρανία, adorée dans le temple d'Aſcalon en Paleſtine, & dans l'iſle de Cythère, ſelon Hérodote, l. 1, p. 44, & Pauſan. l. 3, c. 23. C'a été une étrange mépriſe d'entendre ſous ce nom *Venus céleſte*. Cette divinité honteuſe n'avoit rien de commun avec le Ciel que l'équivoque du nom ; ceux qui ont été aſſez vicieux pour l'adorer, ne penſoient guères au Ciel ; les myſteres infâmes que l'on célébroit à ſon honneur dans les temples de

Cypre & de Cythère auroient dû détromper les Mythologues.

3°. Venus eſt, dit-on, la même qu'Aſtarté, déeſſe des Sidoniens, & en général des Phéniciens; mais cette opinion n'eſt pas abſolument certaine. Pluſieurs anciens Auteurs, comme Lucien & S. Auguſtin, ont penſé qu'Aſtarté étoit Junon ou la Lune : quoi qu'il en ſoit, on peut s'en tenir au ſentiment commun. Les Sçavans les plus habiles dans les langues orientales, Bochart, Selden, le Clerc, M. Pluche, ont donné une étymologie du nom *Aſtoreth* ou *Aſtarté*, qui ne nous apprend rien. Il vient, diſent-ils, de l'hébreu *Aſcherah*, *lucus*, bois ſacré; quel rapport y a-t-il entre Venus & les bois ſacrés ? On conſacroit des bois à toutes les divinités.

Aſtarté paroît être le même que le chaldée *Eſther*; celui-ci eſt la traduction de l'hébreu *hadaſſah*, qui ſignifie belle ou aimable. Voyez *adaſch*, dans le Dictionnaire Polyglotte d'Angleterre. Les Grecs prononçoient *Atoſſa* pour *Hadaſſah*, & ils nomment ainſi la fille de Cyrus.

Eſthera ou *Hiſtarah* eſt le paſſif de *ſarah*, qui dans les divers dialectes des langues de l'orient, ſignifie lier & demeurer, unir & aſſembler, plaire & engager. Voilà pourquoi *Aſtaroth* en hébreu ſignifie un trou-

peau,

peau, une multitude raſſemblée ; ce qui a fait croire à pluſieurs que Aſtoreth, Aſtaroth, Aſtarté, étoit la divinité tutélaire des troupeaux & des bergers. Ce même nom eſt donné encore à pluſieurs bourgs, villes ou hameaux de la Paleſtine, parce qu'il exprime en général le lieu où l'on demeure, où l'on eſt raſſemblé, où l'on eſt réuni en ſociété. Et comme les mêmes termes qui ſignifient lier & retenir, expriment auſſi dans le ſens figuré, engager, attirer, enlacer, les noms précédens ont déſigné la beauté, les attraits, les graces, le plaiſir, la volupté : telle eſt l'énergie des noms *Eſther* & *Aſtarté*, très-propres par conſéquent à caractériſer Venus. Toutes ces idées ſont analogues, & toutes les langues ont ſuivi les mêmes rapports : Varron, *de linguâ latinâ*, n. 10, dérive le nom de Venus de *vincire* ou *viere*, lier, unir.

Ainſi Aphrodité en grec ne ſignifie pas ſeulement la déeſſe Venus, mais encore la beauté, les agrémens, tout ce qui plaît, & enfin la paſſion de l'amour ; il conſerve cette ſignification dans ſes compoſés Ἐπαφρόδιτος, Ἀναφρόδιτος, &c. C'eſt ce que les Spartiates exprimoient très-bien, lorſqu'ils appelloient Venus *Marpho*, la belle ou la beauté. Pauſan. l. 3, ch. 15. Quand le Clerc a voulu expliquer *Aphro-*

dité par le phénicien *Aphradatah*, *ſeparata à viro*, il a pris le ſens diamétralement oppoſé à ce qu'il ſignifie.

Il eſt encore à remarquer qu'il y avoit deux villes nommées *Aphrodiſium*; l'une en Italie, l'autre en Afrique, & qu'il eſt fort incertain ſi ce nom avoit aucun rapport à Venus, tout comme les villes nommées *Aſtaroth* n'en avoient aucun avec la déeſſe Aſtarté.

4°. Perſonne n'ignore que *Venus* chez les Latins avoit la même énergie que les termes précédens, & qu'il l'a conſervoit dans ſes compoſés *Venuſtus* & *Venuſtas*. Lorſque Cicéron le faiſoit deſcendre de *Veniendo*, il ne rencontroit pas tout-à-fait mal, parce que leur racine eſt la même. *Convenire* ſignifie ſe raſſembler & ſe plaire enſemble. Le peuple ſe ſert chez nous du terme *revenir*. Dans le même ſens, il dit: *cet homme ne me revient point*, pour *cet homme me déplaît*.

Il y avoit auſſi en Italie une ville nommée *Venuſium*. Si l'on ſuppoſe qu'*Aſtaroth*, *Aphrodiſium*, *Venuſium*, ſont la même choſe que Beaulieu, Belleville, Beaumanoir en françois, l'alluſion à la ſignification du nom de Venus ſera encore plus ſenſible.

5°. Les noms qui déſignoient la même

divinité chez d'autres peuples, ſe rapportent toujours au même ſens. Les Arabes, dit-on, l'appelloient *Alytta*, & les Aſſyriens *Melytta* ou *Mylitta* : la racine eſt *lyt*, *lut*, en hébreu, lien, charme, enchantement. Les Perſes & les Arméniens l'honoroient ſous le titre d'*Anaïtis* ; or *na*, *né*, dans les langues orientales, ſignifie la beauté, les agrémens, les attraits : *naïi*, en hébreu *pulchri*. II. 52, ℣. 7. Quelques peuples de la Gréce nommoient Venus *Pytho*, même terme que πείθω, attirer, engager, perſuader; πόθος, amour, déſir ; d'autres faiſoient de *Pytho*, la perſuaſion, une divinité différente de Venus. Enfin les Cypriotes l'appelloient πανδήμις, de παν ou πάντα, & δέμα, *vinculum* : ce nom ſignifioit donc le lien ou l'union de toutes choſes ; c'eſt l'idée que Lucréce nous donne de Venus. Pauſanias parle auſſi d'une Venus πάνδημον, révérée chez les Athéniens, l. 1, c. 22.

℣. 192. *Elle aborda à l'iſle de Cythere ; & bientôt après en Cypre.* Nouvelle fable fondée ſur les noms Κύπρις & Κυθέρεια, que l'on donnoit à Venus. Mais ces noms avoient-ils rapport au culte qu'on rendoit à cette déeſſe dans les iſles de Cypre & de Cythere ? On en peut douter, quand on compare le premier avec *Cupio* & *Cupido*

des Latins, & que l'on voit les Ecrivains Grecs s'en ſervir pour exprimer la paſſion de l'amour. L'iſle Κύπρος a été ainſi nommée, à cauſe d'un angle extrêmement long & pointu qu'elle fait du côté de l'orient; c'eſt un ſynonime de Κεραΐς, iſle cornue, qui étoit ſon autre nom. Κύπρος déſigne auſſi le caprier, arbriſſeau qui a des épines recourbées en forme de cornes ou d'hameçon.

Κυθέρεια eſt analogue à l'hébreu *Kitther*, lier, ceindre, environner; *Ketourah ligata*; & Héſychius lui donne un ſens qui n'a aucun rapport à l'iſle de Cythere. Cette iſle n'a été ainſi appellée qu'à cauſe des rochers dont elle eſt environnée comme d'une ceinture; Κυθηρων eſt une chaîne de montagnes de la Béotie qui formoit une enceinte. La fameuſe ceinture de Venus doit encore ſon origine à l'alluſion de Κυθέρεια avec *Kitther*, ceindre, lier. Tous ces noms nous ramenent à l'idée primitive de lien, union, à laquelle on a rapporté celui de Venus. Elle ne l'a donc point tiré de ces deux iſles; au contraire, c'eſt l'alluſion de leur nom à celui de Venus, qui a fait penſer à y établir le culte de cette divinité, & qui a donné lieu de dire qu'elle y étoit arrivée à ſa naiſſance.

Selon Hérodote, l. 1, p. 44, les Phé-

niciens ſont les premiers qui ont apporté le culte de Venus dans les iſles de Cypre & de Cythere ; cela peut être : mais cela ne prouve point que la Venus des Phéniciens ſoit différente de celle des Grecs, ou que ce ſoit un perſonnage hiſtorique. Au contraire, nous avons montré que le nom d'*Uranie* que lui donnoient les premiers n'avoit pas un ſens différent d'Aphrodité. Ce ſeroit une vaine imagination de croire que Venus Uranie étoit dans ſon origine l'étoile ou la planete que l'on a nommée dans la ſuite Venus : le nom des divinités n'a été donné que fort tard aux planetes. Celle dont nous parlons, étoit appellée par les Grecs, Ἕσπερος, l'étoile du ſoir, quand elle paroiſſoit après le ſoleil couché, & φωσφόρος, *Lucifer*, quand elle devançoit l'aurore ; & jamais on ne prouvera que les Phéniciens ni les Grecs l'ayent adorée.

C'eſt avec auſſi peu de fondement que l'on a regardé Venus & Adonis comme deux perſonnages qui avoient régné dans la Syrie. *Adonis* eſt évidemment le même que l'hébreu *Eden*, & le grec Ἡδονὴ, plaiſir, volupté. Selon Lucien & ſelon Pline, Adonis étoit une riviere de Syrie, voiſine de Biblos ; voilà la ſeule raiſon qui a fait placer en Syrie la ſcène des aventures de Venus & de ſon amant.

Enfin, il eſt difficile de goûter le ſentiment de M. l'Abbé Banier, qui prétend qu'Adonis eſt le ſoleil, & Aſtarté la lune, que l'on a ſuppoſé que ces deux aſtres étoient la demeure d'un Roi & d'une Reine de Syrie, comme les Egyptiens le croyoient d'Oſiris & d'Iſis, tome 1, l. 7, ch. 2, page 547. Les noms Adonis & Aſtarté n'ont rien de commun avec ceux du ſoleil & de la lune; & nous avons prouvé dans le diſcours préliminaire que les fables Egyptiennes ou Phéniciennes ne ſont point l'origine de celles de la Gréce. La riviere Adonis a pu être auſſi nommée Oſiris, parce que *Siris* eſt le nom de pluſieurs rivieres; voilà tout le rapport que l'on peut imaginer entre ces deux perſonnages.

Cicéron prétend qu'il y a eu quatre Venus différentes. *De Nat. Deor.* liv. 3, n. 59. Mais il eſt aiſé de montrer qu'elles ſe réduiſent à une ſeule; & déja ce point de Mythologie a été ſçavamment diſcuté. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. tome 7, page 1 des Mém. Il ſe peut faire ſans doute que dans la ſuite des ſiécles, le nom de Venus ait été donné à pluſieurs femmes, aux unes à cauſe de leur beauté, aux autres à cauſe de leur libertinage, & que les aventures de ces dernieres ayent donné

lieu à quelqu'une des infamies que l'on attribuoit à cette divinité ; mais le fond existoit déja dans l'idée uniforme, quoiqu'absurde, que les divers peuples avoient conçue d'une passion qui est à peu près la même dans tous les climats, & que l'on a divinisée à cause de sa puissance. Aucune nation n'a eu besoin d'emprunter de ses voisins le déréglement des mœurs & l'aveuglement d'esprit qui en sont la suite. Lorsqu'Héléne dans l'Odyssée parle de son voyage à Troye, elle dit que Venus en fut la cause, liv. 4, ℣. 261 : & elle le répéte dans la tragédie des Troyennes d'Euripide ; Hécube lui répond fort bien : *c'est votre foiblesse qui vous a tenu lieu de Venus.* Ainsi l'on ne trouva point de meilleur moyen d'excuser les folies & les crimes inspirés par cette aveugle passion, que de les attribuer au pouvoir supérieur d'une divinité. Pouvoit-on pousser plus loin le déréglement, que de bâtir des temples à *Venus la prostituée ?* Quel opprobre ! tandis que l'encens fumoit dans toute la Gréce à l'honneur de l'amour impudique, il n'y avoit pas un seul autel érigé à l'amour conjugal. Les Payens mêmes ont fait cette réflexion. Voyez Athénée Deipn. l. 13.

Si l'histoire de différentes personnes

étoit l'origine de la fable de Venus, comment tous les peuples idolâtres ſe ſeroient-ils rencontrés dans les mêmes idées ? L'on peut encore moins comprendre qu'une ſeule femme ait pu fournir la matiere d'un roman auſſi ſcandaleux. Les Payens ſans doute ont pu ſe faire une idole d'une paſſion impérieuſe dont ils ſe ſentoient ſouvent maîtriſés preſque malgré eux ; mais on ne concevra jamais qu'ils ſe ſoient aviſés d'ériger des autels à une femme libertine ou à pluſieurs. Il faut donc convenir que Venus eſt un être purement allégorique, & qui n'a jamais exiſté.

Selon Pauſanias, on lui donnoit pour cortége les nymphes Génétyllides ou Gennaïdes, c'eſt-à-dire, les nymphes qui préſident à la naiſſance des enfans.

℣. 200. *Ses inclinations ne démentent point ſon origine.* Ce ſeul vers dont il eut été indécent de faire une traduction plus littérale, ſuffit pour nous apprendre ce que c'étoit que Venus.

℣. 101. *L'Amour & le beau Cupidon.* Ἔρος, καὶ, Ἵμερος, l'amour & le déſir ou la paſſion ; ces deux autres perſonnages poëtiques étoient ordinairement réduits à un ſeul, que les Latins nommoient *Cupido*. On le diſoit fils de Venus. On en avoit encore imaginé une autre qui lui étoit contraire,

contraire, qui ſe nommoit Ἀντέρος ou Antipathie. Pauſan. liv. 1, ch. 30.

Les Grecs ont ainſi créé autant de divinités ou de génies qu'ils avoient de termes différens pour exprimer un même objet, ou pour rendre des idées analogues; le même Pauſanias parle d'un temple de Venus *Praxis* dans la ville de Mégare, où l'on voyoit l'Amour, le Déſir & la Paſſion repréſentés par trois ſtatues, comme autant de perſonnages différens, liv. 1, ch. 43.

On adoroit encore une Venus Apoſtrophia ou Epiſtrophia, c'eſt-à-dire, préſervatrice, qui détournoit les hommes des déſirs contre nature; nouvelle preuve de l'idée que l'on s'étoit formée de cette divinité. Il ſeroit trop long de parcourir tous les autres ſurnoms que l'on donnoit à Venus; les uns étoient tirés des lieux où elle étoit ſinguliérement honorée; les autres faiſoient alluſion à ſes différentes fonctions; on peut voir tous ſes titres dans Pauſanias. Si Venus n'avoit été originairement qu'une femme, ſe ſeroit-on aviſé de lui attribuer un ſi grand pouvoir & tant de ſoins différens?

V. 207. *Le Ciel donna alors à ſes enfans le nom de Titans.* Le Clerc a raiſon de rejetter l'étymologie que donne Héſiode du Les Titans.

Bayerische Staatsbibliothek München

nom de *Titans*, qu'il rapporte à τιτάλλειν; *plectere*, comme s'il ſignifioit puniſſables ou dévoués au châtiment; mais il n'en a pas donné une plus juſte, en le rapportant à l'hébreu *tit*, de la boue ou du mortier. Ce nom a pu être donné à la vérité à ceux que l'on regardoit comme enfans de la Terre, qui eſt nommée Titée dans la Coſmogonie des Atlantes, rapportée par Diodore; par conſéquent il a pu convenir aux maçons & aux mineurs qui travaillent ſous terre & dans les carrieres. De-là on a dit de certaines villes qu'elles avoient été bâties par les Titans. Mais il a été auſſi donné aux aſtres : *Titaniaque aſtra* dans Virgile : *ſol Titan*, dans les autres Poëtes, & *Titanis* la lune ; on ne voit pas quel rapport il peut y avoir entre les aſtres & la boue. Voyez ℣. 697.

Selon la méchanique ordinaire de la compoſition des mots, la racine de celui-ci eſt *tan* : *ti* eſt le redoublement de la conſonne principale, comme dans τέτανος, participe de τείνω. Or *tan* a deux ſignifications contraires ; il exprime le haut & le bas, le deſſus & le deſſous, l'élévation & la profondeur : dans le premier ſens, il convient aux enfans du Ciel; dans le ſecond, à ceux de la terre. τιτανὶς, dans les Géographes, eſt une montagne de

Theſſalie, & une autre de Sicyonie dans Pauſanias, liv. 2, ch. 11. Τ'ταυον eſt un promontoire de l'iſle de Crète. τιτάνη, dans Héſychius, eſt une Reine, une femme élevée en dignité. Il paroît d'ailleurs que, ſous le nom de Titans, les anciens ont entendu, ou des géans, ou des êtres ſupérieurs. τιτανὸς exprime par conſéquent l'élévation au propre & au figuré; & c'eſt dans ce ſens qu'il a été donné aux aſtres.

Tan, dans le ſens oppoſé, ſignifie bas & profond : *Titanus* eſt une riviere d'Eolide, ſelon Pline; ταναὸς, riviere de l'Argolide; Titana, riviere d'Aſſyrie. C'eſt ſelon cette idée de bas ou de profond que l'on a nommé *Titans* les mineurs & les maçons. Il ne ſeroit pas difficile de montrer des exemples de cette double ſignification de *tan* dans les langues orientales; mais cela n'eſt pas néceſſaire. Nous verrons ailleurs pourquoi les Dieux anciens, les premiers Dieux des Grecs ont été nommés Titans.

℣. 210. *Dont la vengeance devoit retomber ſur les races futures.* Il eſt impoſſible d'accorder ce qu'Héſiode raconte des maux arrivés ſous Saturne, avec le ſiécle d'or que les autres Poëtes & lui-même ont placé ſous ce régne. Voyez les Travaux. ℣. 109. Ce prétendu ſiécle d'or eſt une

fable ; 1°. comment y ajuſter la révolte de Saturne contre ſon pere ? 2°. Comment le concilier avec ce que l'Ecriture raconte des crimes commis ſous les premieres races ? 3°. L'ignorance groſſiere où l'on vivoit alors doit nous donner mauvaiſe opinion des mœurs ; une valeur féroce tenoit lieu de toutes les vertus, & a ſuffi pour faire mettre de prétendus héros au nombre des Dieux. Il eſt très-faux que les ſciences nuiſent à la pureté des mœurs ; 4°. ſi les crimes arrivés ſous Saturne, c'eſt-à-dire, parmi les plus anciens habitans de la Gréce, n'étoient pas vrais, les Poëtes n'auroient pas oſé les forger, & l'on n'auroit pas cru ces faits qui étoient déshonorans pour la nation : envain l'on prétendroit que cet âge d'or eſt un reſte de la tradition primitive ſur l'état d'innocence ; il eſt difficile que les premiers colons de la Gréce, au milieu des ténèbres de la barbarie où ils étoient plongés, en euſſent pu conſerver la connoiſſance ; 5°. les Poëtes latins ont placé le régne de Saturne en Italie, tout comme les Grecs l'avoient ſuppoſé chez eux. C'eſt donc une fable qui vient uniquement de la prévention qui nous fait croire que les ſiécles qui nous ont précédés, valoient mieux que le nôtre : idée que les vieillards donnent

aux enfans en louant toujours les mœurs des temps passés : *laudator temporis acti*, Horace. Ainsi en a jugé le Clerc, & cette remarque paroît assez juste.

℣. 211. *La Nuit enfanta la Parque cruelle*, &c. Le Poëte parlera encore ailleurs de ces personnages, & nous verrons l'origine de leurs noms. Il attribue à la Nuit tout ce qu'il y a d'odieux & de fâcheux dans la nature, la mort, le chagrin, la vengeance, &c. Quand un homme meurt, ses yeux se ferment à la lumiere ; de-là on a regardé l'état des morts comme une nuit éternelle, & on les a nommés *lumine cassi*. Voir le jour ou la lumiere, c'est vivre selon le style des Poëtes. Pendant la nuit, les chagrins sont plus cruels ; les passions plus violentes, les douleurs plus aigues, parce que l'on n'est plus distrait par les objets extérieurs. La nuit ne peut donc manquer d'être regardée de mauvais œil, & nous voyons encore des preuves de cette prévention dans le langage du peuple des provinces ; pour exprimer qu'un homme n'est bon à rien, que c'est un mauvais sujet, il dit, *c'est la nuit*.

℣. 212. *Le Sommeil & les Songes*. Il n'est pas surprenant qu'on les attribue à la nuit seule ; nous n'avons coutume de

dormir & de rêver que la nuit. Voyez dans le Diſcours prélim. ch. 11, §. 9, les raiſons qui ont fait diviniſer le Sommeil.

℣. 214. *Elle accoucha de Momus.* Momus, cenſeur de tout le monde, médiſant d'inclination & de profeſſion, a tiré ſon nom de *moum*, en hébreu, vice, tache, défaut, blâme; de-là ſont formés Ἄμωμος & Ἄμεμπτος, irrépréhenſible, à couvert de blâme. Μῶμος eſt donc celui qui cenſure les autres, médiſant, calomniateur; on le ſuppoſe enfant de la Nuit, parce que la médiſance cherche les ténèbres, n'oſeroit ſe montrer au grand jour. C'eſt l'explication de le Clerc; & il n'y a pas d'apparence qu'on prenne jamais ce perſonnage pour un homme.

℣. 215. *Des Heſpérides qui gardent au-delà de l'Océan les pommes d'or que portent les arbres de leurs jardins.* Il ne ſeroit pas aiſé de raſſembler tout ce que les Mythologues ont écrit ſur les Heſpérides. Leur nom ſignifie les nymphes de l'occident; les pommes d'or, ſelon le ſentiment ordinaire, ſont les oranges & les citrons. Les Grecs, dit-on, ont raconté des fables ſur ces fruits, qui parurent une merveille à ceux qui en virent pour la premiere fois, ſur les jardins où ils croiſſoient, & les anciens ne ſe ſont point accordés ſur le

lieu où ils étoient placés. Héſiode, *v.* 334, nous dira que ces pommes d'or étoient gardées par un dragon terrible; les autres Poëtes ont publié qu'Hercule les avoit enlevées, après avoir tué le dragon; c'eſt un de ſes plus fameux travaux.

Selon M. de la Barre, les Heſpérides ſont les Canaries; le dragon qui les gardoit, eſt le détroit de Gibraltar. Mais Héſiode ne connoiſſoit point l'Eſpagne; comment auroit-il connu le détroit & les Canaries? Vainement on cherche hors de la Gréce le fond des fables anciennes; ceux qui les ont inventées n'avoient vu que leur pays; encore le connoiſſoient-ils aſſez mal.

Nous avons montré, *v.* 187, que les *nymphes* ne ſignifient point des ames, comme le Clerc le prétend. Il ſuppoſe ſans fondement que l'on a cru les Heſpérides occupées à garder des jardins, parce que, ſelon l'ancienne opinion, les ames des morts étoient errantes ſur la terre, ſe tenoient ſous les arbres & dans les jardins qu'elles avoient fréquentés pendant leur vie. On verra bientôt que les Heſpérides ne ſont, ni des femmes, ni des jardinieres.

C'eſt encore plus mal-à-propos qu'il fait venir, Ἕσπερος, l'étoile de Venus, la

belle étoile, de l'hébreu *Aſchpiri*, *pulcher*; Ἑσπερα, l'occident ou le ſoir, n'en eſt point dérivé ; c'eſt au contraire l'étoile qui a tiré ſon nom du précédent, c'eſt l'étoile du ſoir : on a nommé le ſoir & le coucher du ſoleil, avant que de remarquer la planete de Venus. Une preuve de cette alluſion, c'eſt que Venus n'étoit ainſi nommée que quand on la voyoit le ſoir ; on l'appelloit φωσφόρος, *Lucifer*, quand elle paroiſſoit le matin. Ἑσπερίδαι déſigne donc ſans aucun détour les nymphes du ſoir ou de l'occident.

Mais il y avoit des oranges & des citrons en Aſie ; ſi les Grecs en manquoient, il leur étoit plus aiſé d'en faire venir de l'orient que de l'occident : la Gréce a dû être peuplée & cultivée avant l'Eſpagne & l'Italie. Les ſçavantes conjectures que l'on a faites ſur ce ſujet péchent toutes par le méme endroit ; aucune ne s'accorde avec l'état contemporain de la Gréce & du reſte de l'univers.

Dans le ſtyle ordinaire d'Héſiode, les nymphes ſont des eaux ou des fontaines ; *Heſperie*, dans Ovide, Métam. liv. II, fab. II, eſt une nymphe des eaux : les noms propres des Heſpérides ne nous déſignent pas autre choſe. Αἴγλη, c'eſt dans Virgile une Naïade ou Nymphe aquati-

que. Ἀρεθοῦσα est le nom de quatre fontaines connues. Ἐρυθία vient de Ῥυτος, participe de Ῥυω, *fluo* ; Ἐρυθεῖν, dans Hésiode même, est une isle, un terrein environné d'eau. Voyez ci-après, ℣. 290 : d'autres l'appellent Ὑπερεθοῦσα ; c'est le même sens qu'Aréthusa ci-devant.

Les pommes d'or ont été imaginées sur l'équivoque de Χρυσόμηλον. Il peut désigner une pomme d'or ; mais il a aussi un autre sens fort différent. Μέλας, Μελής, est le nom de sept rivieres ; par conséquent, Χρυσόμηλον peut très-bien être synonime à Χρυσορρόας & Χρυσορρόης, qui est celui de plusieurs autres fleuves. L'allusion apparente de ces termes à Χρυσός, de l'or, a fait croire que ces derniers étoient ainsi nommés, parce qu'ils charioient de l'or dans leurs sables ; c'est une erreur. Χρύσας est une riviere de Sicile ; Χρύση est un golfe de Scythie & une riviere des Indes, selon Pline : Χρυσίον, selon Hésychius, est le canal de l'urêtre dans les enfans. Χρυσοδίνης, ne signifie certainement pas *qui a des gouffres d'or*, mais *qui a des gouffres profonds* : Χρυσόμηλον peut donc signifier eau profonde ou canal profond. Ce n'est pas un prodige que les Hespérides, qui sont des fontaines, ayent eu des eaux profondes ; mais, comme on vou-

loit abſolument du merveilleux dans les fables, on n'avoit garde de s'attacher à une idée ſi ſimple.

Le prétendu dragon qui gardoit les pommes des Heſpérides, eſt, ſelon Pline, une riviere qui ſerpentoit; nous retrouverons ſouvent la même équivoque : elle vient, non-ſeulement de ce que les ruiſſeaux & les rivieres vont ordinairement en ſerpentant, mais encore de ce que ὄφις, un ſerpent, eſt le nom d'une riviere d'Arcadie : mais ici Δράκων, un dragon, eſt mis pour τράχων, un lieu eſcarpé : il eſt tout ſimple que des rochers eſcarpés forcent les eaux des fontaines de couler dans un canal étroit & profond.

Nous prouverons fort au long dans l'explication du bouclier d'Hercule, que le nom de ce héros prétendu, déſigne une digue pour arrêter les eaux. Il ne s'agit plus que de ſçavoir où l'on doit placer les Heſpérides & le dragon qui les gardoit.

Selon la carte de l'ancienne Gréce, par M. d'Anville, Chyſorrhoës, le même que Chryſomeles, eſt une riviere de Troëzene dans l'Argolide, qui couloit de l'occident à l'orient; cette circonſtance acheve d'expliquer la fable.

Les Heſpérides étoient probablement

trois fontaines à l'occident de Troëzene, qui formoient le ruiſſeau Chryſomeles, dont le cours étoit extrêmement tortueux : on fit une digue & un canal qui conduiſoit directement ces eaux ; voilà comme Hercule enleva les pommes, ou plutôt les eaux des Heſpérides, & tua le dragon : c'eſt ſans doute ce canal qui fut dans la ſuite appellé fontaine d'Hercule à Troëzene, c'eſt-à-dire, fontaine arrêtée ou fermée par une digue. Voyez Pauſanias, liv. 2, ch. 32.

Mais, dira-t-on, les Heſpérides, ſelon Héſiode, étoient au-delà de l'Océan. Si cela eſt vrai à la lettre, elles étoient donc en Amérique. Nous verrons que dans le ſtyle de notre Poëte, toutes les fontaines coulent *au-delà de l'Océan* ; on traduiroit mieux : *au travers d'un baſſin profond* ; Ὠκεάνος ne ſignifie rien autre choſe.

On a ſuppoſé les Heſpérides, filles de la Nuit, à cauſe de leur nom, ou parce qu'elles ſortent de cavités profondes & obſcures, ou enfin parce qu'elles étoient ſituées à l'occident de Troëzene, l'un des principaux ſéjours d'Hercule.

Voilà tout le merveilleux de la fable des Heſpérides réduit à fort peu de choſe ; l'on a bâti celle de la toiſon d'or ſur le même fondement.

Les Parques. ℣. 217. *Les Déeſſes fatales, les Parques ſont enfans de la Nuit.* Μόρος, le Deſtin; Μοῖραι, les Parques, peuvent être dérivés, comme dit le Clerc, de Μείρω, *divido*, parce qu'elles ſont la part ou le ſort de tous les hommes. La racine *mar*, *mor*, exprime dans toutes les langues, diviſion, part, portion. Κῆραι, autre nom des Parques, a le même ſens, puiſque Κήρ ſignifie perte; Κείρω, couper; il n'a aucun rapport à l'hébreu *Kor*, *frigus*. *Parca*, chez les Latins, peut venir en effet du chaldéen *parac*, rompre, diviſer; mais ce n'eſt pas un terme étranger à la Langue Romaine; *porcus* & *porca* ſignifient un ſillon, une rupture de la terre. *Fatum*, le Deſtin, vient de *fari*, comme l'ont remarqué les Grammairiens Latins; c'eſt l'arrêt prononcé par une cauſe inconnue qui entraîne toutes les autres cauſes par une néceſſité inévitable. Voyez dans le Bouclier d'Hercule, ℣. 251, l'affreux portrait qu'Héſiode fait des Parques.

Leurs noms propres ne forment aucune difficulté : Κλωθώ eſt la fileuſe, celle qui tient la quenouille; Λάχεσις, celle qui met le fil ſur le fuſeau, de l'hébreu *Lachaſſ*, lien, & au figuré faſcination. Ἄτροπος, celle qui coupe le fil de la vie, de *Tarap*, couper. Les anciens repréſentoient la du-

fée de la vie humaine comme un fil continu que la mort venoit couper. On ſera peut-être ſurpris de voir partager entre deux perſonnes l'opération de filer, qui peut être exécutée par une ſeule; mais il faut faire attention que pour apprendre à filer aux jeunes filles, on les fait commencer d'abord par tourner le fuſeau, tandis qu'un autre tient la quenouille & dirige la filaſſe. C'eſt ainſi que cela s'eſt fait, lorſque l'art de filer étoit encore imparfait.

℣. 219. *Qui diſtribuent le bonheur & le malheur aux hommes à leur naiſſance.* Ainſi les peuples du Nord imaginerent des Nornes ou Fées qui aſſiſtoient à la naiſſance des enfans, & régloient leur deſtinée par les dons heureux ou malheureux qu'elles leur faiſoient. Voyez l'Edda des Iſlandois. C'eſt ce qui a fait le ſujet de la plupart des Romans des ſiécles paſſés. On ſuppoſa que c'étoit des divinités féminines & des vieilles, parce que ce ſont ordinairement des femmes âgées qui aſſiſtent aux accouchemens.

L'idée d'un génie bon ou mauvais, d'un pouvoir inviſible qui nous conduit dès la naiſſance, ſubſiſte toujours parmi le peuple groſſier; ſoit qu'il attribue ce pouvoir aux aſtres, ſous l'aſpect deſquels

nous ſommes nés, ſoit qu'il n'en ait qu'une idée confuſe : de même il attribue au diable tout le mal qui lui arrive. Si la Religion ne ſervoit de frein à l'aveuglement & à la ſuperſtition, les folies des Grecs ne tarderoient pas long-temps à renaître. Quoiqu'elle n'ait pas entiérement déraciné l'erreur, elle en empêche du moins les effets : c'eſt une obligation que nous avons à l'Evangile, & que le genre humain ne peut aſſez reconnoître.

℣. 220. *Ce ſont elles qui puniſſent les crimes des Mortels & des Dieux.* Le Clerc conclud de ces paroles, que ceux qui ſont ici appellés *Dieux*, ne ſont autre choſe que les premiers habitans de la Gréce déifiés ; ſans cela, dit-il, comment pourroit-on comprendre que la Mort & le Deſtin euſſent du pouvoir ſur les Dieux mêmes ? On pourroit lui répondre d'abord qu'il y a bien d'autres choſes dans la Théogonie que l'on ne comprend point, & où le Poëte ne paroît pas raiſonner conſéquemment. Quand on ſuppoſeroit encore que les anciens Dieux avoient été des hommes, du moins depuis qu'ils étoient devenus Dieux, c'eſt-à-dire, depuis leur mort, ils n'étoient plus ſoumis aux Parques ni à la mort ; on ne meurt pas deux fois. La ſuppoſition de le Clerc

ne rend donc point ce paſſage d'Héſiode plus intelligible, ni ce qu'il dit, ℣. 766, que la mort eſt l'ennemie même des Dieux immortels. Tout ce qu'on en peut conclure, c'eſt qu'il reſtoit toujours au milieu des fables du Paganiſme une notion confuſe d'un pouvoir ſuprême & d'une loi ſouveraine à laquelle tout étoit ſoumis; & que jamais ces idées n'ont pu être entiérement effacées. C'eſt ce qu'Homere, Virgile & tous les Poëtes ont reconnu, lorſqu'ils nous peignent Jupiter même ſoumis aux loix immuables du Deſtin. Voyez ſur ce ſujet les judicieuſes réflexions du P. Brumoy : Théâtre des Grecs, tome I, p. 379.

Les Grecs s'étant forgés des Dieux vicieux qui faiſoient beaucoup plus de mal que de bien, il fallut néceſſairement borner leur pouvoir : le monde n'auroit pas été habitable, ſi des Dieux ſi enclins à mal faire, n'avoient pas été retenus par les loix inviolables du Deſtin.

Punir les crimes des Dieux : quelle affreuſe idée les Payens avoient-ils donc de leurs Dieux ? Des Génies capables de commettre des crimes, & ſouvent dignes d'être punis, méritoient-ils l'encens qu'on leur offroit ? Tel eſt l'égarement de la raiſon humaine, que jamais la philoſophie

ne ſeroit venue à bout de détruire.

Néméſis. ℣. 223. *L'odieuſe Nuit mit au monde Néméſis.* Νέμεσις, ne paroît point dérivé de Νέμω, *Divido* ; il a plus de rapport à Μισὸς, haine, indignation, vengeance. C'eſt-la vengeance divine qui pourſuit les criminels, qui leur fait ſentir des remords, & qui quelquefois les corrige : Héſiode, dans les Travaux, ℣. 199, entend par Néméſis, la Correction : *enfin*, dit-il, *la Pudeur & la Correction habillées de blanc ont quitté la terre pour retourner au ciel*, c'eſt-à-dire, que les hommes ſont devenus incapables de rougir & de ſe corriger. Le P. Brumoy l'appelle la Déeſſe des imprécations, tome 1, page 432.

℣. 224. *La Fraude, les Amours criminels, la Vieilleſſe, la Diſcorde.* On comprend aſſez que la Fraude & les Amours criminels ſont appellés les enfans de la Nuit, parce qu'ils cherchent les ténèbres ; mais il n'y a d'autre raiſon de lui attribuer la Vieilleſſe & la Diſcorde, que la triſteſſe qu'elle inſpire. Voyez ci-devant, ℣. 211.

℣. 226. *La Diſcorde à ſon tour enfanta le Travail, les Soucis, les Combats*, &c. Ἔρις, la Diſcorde, ne ſignifie ſouvent que la rivalité, ſentiment très-différent de l'envie ou de la baſſe jalouſie ; Héſiode les diſtingue

distingue dans les Travaux, ℣. 11 ; mais il paroît qu'il prend ici ce terme dans le sens le plus odieux.

Tant de personnages imaginaires mêlés confusément avec la postérité des Dieux, doivent nous convaincre que ceux-ci ne furent jamais des personnages réels, & que toute leur histoire est pure allégorie : on ne conçoit pas comment les Mythologues ont pu l'envisager autrement.

℣. 233. *La Mer eut pour fils aîné le bon Nérée.* Νηρεὺς signifie riviere & les eaux en général. Sans qu'il soit besoin de recourir à l'hébreu *Nahar*, Νηρὸς, Ναρὸν en grec, signifie humide. Ἄναυρος est une riviere de Thessalie ; *Naro*, riviere de Dalmatie ; Nar, riviere des Sabins ; Nerre, riviere de Berry ; Nurre, riviere d'Irlande, &c. Les louanges que notre Poëte donne à Nérée ne peuvent venir de l'équivoque de son nom, confondu avec *Ner*, *Nir*, lumiere en hébreu, comme le Clerc l'a conjecturé ; quelle relation y a-t-il entre la lumiere & la probité ? Elles sont plutôt fondées sur ce que l'on regarde ordinairement les vieillards comme de bonnes gens. Nérée.

Une autre raison peut y avoir donné lieu. Comme les anciens Grecs ne connoissoient pas la navigation, la mer ap-

pellée pour lors Nérée, n'étoit pas encore devenue redoutable par les naufrages.

℣. 234. *On l'appelle le vieux Nérée*, parce que c'eſt un des plus anciens noms de la mer chez les Grecs : peut-être auſſi le Poëte n'a-t-il fait de Nérée un portrait ſi avantageux que pour l'oppoſer à ce qu'il venoit de dire des enfans de la Nuit.

℣. 237. *De l'union de la Mer avec la Terre ſont nés Thaumas, le vaillant Phorcys, la belle Céto & l'impitoyable Eurybie.*

Thaumas. Θαύμας, pere de l'Iris, fils de la Mer & de la Terre, eſt ſans doute le Dieu des nuées & des vapeurs, le Dieu de la pluie. Son nom ne vient point de Θαῦμα, *Mirum*, parce que l'on admire ce météore, comme le Clerc l'explique, mais plutôt de l'hébreu *Damah*, pleurer, répandre des gouttes d'eau ; *Demah*, goutte, larme, liqueur. Tame eſt une riviere d'Angleterre ; Tom, riviere de Sybérie ; Tamine, riviere de Suiſſe. *Thaumas* ſignifie donc pluvieux : on le verra par ſa poſtérité.

Phorcys. Φόρκυς, dit le Clerc, eſt ſans doute quelqu'habile navigateur, & ſon nom eſt tiré du ſyriaque *pherag*, s'éloigner, voyager. Cela n'eſt pas vraiſemblable ; il n'y auroit pas de raiſon de mêler un homme avec des météores : celui-ci vient plutôt de

l'hébreu *pharag*, ſuc ou humidité : πρωξ, πρωκος, dans Heſychius, goutte, diſtillation ; φορκες, des foſſés ; βροχη, la pluie ; c'eſt le même que Thaumas ſon frere.

Κητὸς ſignifie une baleine, & généralement tous les grands poiſſons ; mais ici c'eſt probablement un nom de la mer ou des eaux en général. Κητως eſt une riviere de la Troade ; Keth, riviere d'Ecoſſe ; Kat, ruiſſeau de Siléſie. Il eſt donc inutile de le dériver comme fait le Clerc, de *Kout* en hébreu, dégoût, averſion, Κητωδες, humide, profond, ſelon Heſychius. Céto.

Εὐρυβίη eſt un autre nom de la mer, formé de εὐρυ, grand, large ; βίη, lac ou canal, comme *bié* en françois. βλας eſt une riviere de Meſſénie ; Bé, riviere d'Afrique ; Biette, riviere d'Artois. Εὐρυβιας, dans Pindare & d'autres Poëtes, eſt un ſurnom de Neptune. Eurybie.

Le Clerc n'explique point quels perſonnages ou quels objets Héſiode a voulu déſigner par Céto & Eurybie : celle-ci eſt nommée impitoyable, à cauſe des naufrages qu'elle cauſe & des monſtres qu'elle nourrit dans ſon ſein. Il eſt viſible que le Poëte range de ſuite tous les noms ſynonimes, & les fait deſcendre les uns des autres.

V. 240. *Nérée & Doris ſon épouſe*,

fille de l'Océan ont produit la nombreuſe famille des Nymphes marines, Proto, Eucraté, &c.

Doris. Δωρὶς, fille de l'Océan, épouſe de Nérée, eſt encore un nom de la mer ou des eaux ; c'eſt le même que Δώρα, fontaine d'Arabie, ſelon Pline ; Δύρας, riviere de Theſſalie ; βυθώρος, riviere d'Eubée ; Dorius, riviere de Portugal ; Durias, trois rivieres d'Eſpagne ; Duria, deux rivieres d'Italie ; Adour, trois rivieres de Gaſcogne ; Dor, riviere d'Angleterre, Dur, riviere d'Irlande, &c. On appelloit Doriens, les peuples de l'Achaïe & ceux de l'Ionie ; ainſi Achéens, Doriens, Ioniens, ſignifient peuples maritimes.

Les nymphes marines, ſelon le Clerc, ſont les ames de ceux qui ont péri dans la mer, ou de ceux qui ont habité les premiers les iſles de la Méditerranée, auxquelles les Poëtes ont donné des noms à leur fantaiſie : mais ces noms ſignifient quelque choſe ; & en les examinant, peut-être trouverons-nous qu'il n'eſt point ici queſtion d'ames ni de perſonnages réels.

Les nymphes marines. Toute la longue ſuite de ces nymphes marines ne renferme preſqu'autre choſe que des ſynonimes. Homere, Iliad. liv. 18, ℣. 39, & Apollodore, l. 1, les ont nommées à peu près de même qu'Hé-

siode ; le premier les a rassemblées pour en faire le cortége de Téthys. Virgile les suppose logées dans la fontaine Cyrène, source du fleuve Pénée. Georg. liv. 4, ℣. 336. Ce sont, 1°. différens noms de la mer ou de l'eau en général ; 2°. des épithétes de la mer qui expriment quelques-unes de ses propriétés, ou quelques-unes de ses parties ; 3°. des noms d'isles ; 4°. des épithétes de ces isles ou des côtes de la mer ; 5°. quelques-uns paroissent être des noms de vaisseaux : aussi dans Virgile, Æneid. l. 9, ℣. 120, les vaisseaux d'Enée se trouvent tout-à-coup changés en nymphes marines.

Quelqu'ennuyeuse que puisse être l'explication de tous ces noms, l'on ne peut se dispenser de la donner ; 1°. pour montrer de plus en plus quelle est la méthode d'Hésiode & le foible du système de le Clerc, qui voit des hommes & des ames où il n'y en eut jamais ; 2°. parce qu'il est nécessaire d'en prendre le vrai sens pour l'intelligence des fables.

℣. 243. Πρωτω, signifie les flots ou le bruit des flots, comme Ῥοθος. C'est le même nom que *Proteus*, autre divinité marine ; Ῥωτος, Ῥυτος sont dérivés de Ῥεω, Ῥυω, *fluo*.

Εὐρυδτη, fort profonde, de ευ augmen-

tatif ; & Κρατὴρ, vaſe, vaiſſeau, profondeur ; Κραθὶς eſt une riviere d'Achaïe, & une autre d'Italie chez les Brutiens.

Σαὼ a le même ſens ; *ſeah*, en hébreu eſt un vaſe profond, comme *ſeau* en françois. Σαὸς dans Ptolomée ; *Saus* dans Pline, ou *Savus*, la Save, riviere d'Hongrie ; *Savo*, riviere de Campanie ; Save ; riviere de Suiſſe ; Saw, riviere d'Angleterre ; Saux, riviere de Champagne, &c.

Ἀμφιτρίτη pour Ἀμφιῤῥύτη, *Circumfluens*. Τριτὼν eſt le nom de quatre rivieres ou fontaines, une en Crète, une en Arcadie, une en Béotie, & une en Afrique. Il ſera parlé de Triton, ℣ 930.

℣. 244. Εὐδώρη eſt le même nom que Δώρις ci-deſſus, avec εὖ augmentatif ; il ſignifie beaucoup d'eau.

Θέτις eſt la même que τηθὺς, ℣. 136. Τηθέας eſt une riviere d'Achaïe, & τηθὸν, une riviere d'Arcadie.

Γαλήνη eſt le temps ſerein ou la tranquillité de la mer ; on l'attribuoit à une nymphe ou à un génie.

Γλαύκη, la couleur de la mer, le vert bleuâtre : c'eſt le nom d'une fontaine de Corinthe dans Pauſanias, & il y avoit pluſieurs rivieres nommées Γλαῦκος. On a fait de Glaucus un Dieu marin.

℣. 245. Κυμοδόη, de Κῦμα, flot ou va-

gue, & Θάν, profond ; c'eſt une fontaine d'Achaïe ſelon Pline. Θόας eſt l'ancien nom du fleuve Acheloüs ; Theu eſt une riviere des Pays-Bas, & Tuë, riviere de Normandie ; Thau, étang de Languedoc.

Σπιάν, même nom que Σπέος, caverne ou abîme ; Speï eſt une riviere d'Écoſſe.

Θάν, profonde, vient d'être expliqué.

Θαλίη, même nom que τηλία, un ſeau, une cuve, un vaiſſeau profond ; Καθαλίη eſt le nom de deux fontaines ; l'une de Delphes, l'autre d'Antioche.

℣. 246. Μελίτη, peut être l'iſle de Malte ou l'iſle Meleda dans le golfe Adriatique. On peut encore le rapporter à l'hébreu *Me et*, grotte ou caverne profonde ; Μαλαίτας eſt une riviere d'Arcadie ; Μέλας, Μέλης eſt le nom de ſept rivieres ; Μελίτη eſt un lac d'Acarnanie dans Strabon.

Εὐλιμένη, eſt formé de Λίμνη, un port, ou de Λίμνη, lac, étang, réſervoir d'eau ; Lime, riviere d'Angleterre ; Lima, riviere de Portugal ; *Limæa* dans Pline ; Limia, riviere d'Eſpagne.

Ἄγαυή, eſt le même nom que le françois *Gave* donné à trois rivieres qui ſortent des Pyrenées. *Gaïa* en latin, eſt une poule d'eau, un oiſeau aquatique. *Gav*, *Gev*, en hébreu, vallée ou profondeur ; *Gué*, dans notre langue, lieu où l'on baigne les chevaux.

℣. 247. Πασιθέη, de πᾶσι, tota, & θέη, profunda : Tai, riviere d'Ecosse ; Thées, riviere d'Angleterre ; Teya, riviere d'Autriche ; Ta, riviere de la Chine.

Ἐρατώ, de ῥέω, couler, inonder ; ῥῆται, dans Pausanias, des courans d'eau. Arathis, riviere d'Italie, dans Pline ; Rat, riviere de France dans l'Armagnac ; Grate, riviere d'Italie.

Εὐνείκη, formé de εὖ augmentatif, & du syriaque *neka*, couler, inonder, se répandre ; Nekre, riviere d'Allemagne ; Νείκησαι, dans Hésychius, avoir humecté.

℣. 248. Δωτώ, est le même que l'hébreu *doudah*, vase creux, chaudiere, marmite : *Dis*, *Ditis*, en latin, les Enfers. Cette Néréide Doto avoit un temple à Gabala près de Corinthe. Pausanias, l. 2, ch. 1. *Dotii campi* dans Strabon, l. 9, est une plaine sur le lac Bœbéis.

Πρωτώ est expliqué ci-devant, ℣. 243. Comme la plûpart de ces nymphes sont des rivieres ou des fontaines, il n'est pas surprenant qu'il y en ait eu plusieurs de même nom.

Φέρουσα, de ῥύσις, flux, écoulement : Ἴκαρυσα est une riviere de Scythie ; Russ, riviere de Suisse ; Ross, riviere d'Ukraine ; Ἄμφρυσος, riviere de Thessalie.

Δυναμένη est un pléonasme : Δύν, creux ou

ou profond, comme Δίνη, gouffre ; Duna, riviere de Ruſſie ; *Aduna*, riviere de la Suſiane ; Μέν, Μάν a le même ſens ; Μανὶς, un vaſe ; *Mænus*, le Mein, riviere d'Allemagne ; Σμίνος, riviere de Laconie ; Min, riviere de la Chine ; Minius, Minio, riviere de Portugal ; Α᾽μινιος, riviere d'Arcadie, &c.

℣. 249. Νησαίη, de Νῆσος, une iſle, ou de Νῆσσα, ce qui nage, le lieu où l'on nage, dérivé de Νάω ; Neſſe, riviere d'Allemagne ; Neiſſe, riviere de Siléſie ; Neſſe, riviere d'Ecoſſe ; Νέσος, riviere de Thrace.

Α᾽κταίη, vient de Α᾽κτὴ, bord, rivage. C'eſt l'ancien nom de l'Attique, contrée environnée de la mer ; ainſi Α᾽ττικη a été dit dans la ſuite pour Α᾽κτικη & Α᾽κταίη. Voyez Pauſanias, l. I, c. 2.

Πρωτομήδεια, eſt formé de πρωτὼ, *fluctus*, comme au ℣. 243, & de Μήδω, *impero*, il ſignifie celle qui commande aux flots ; Μήδεια peut ſignifier ſimplement les eaux, & ce ſeroit un pléonaſme : *Medus* eſt une riviere de Perſe ; Ἐυρυμεδὼν, riviere de Piſidie ; dans ce ſens il eſt dérivé de Μαδάω.

℣. 250. Δωρὶς. On l'a déja vu ci-devant, ℣. 240.

Παντόπη, de πὰ, creux ou profondeur ; d'où eſt venu Σπάω, avaler, & de Νόπη,

eau ; *Napap*, en hébreu, couler & arroſer ; Ἰνώπος, riviere de l'iſle de Délos ; Ἄναπος, riviere d'Acarnanie *Anapis*, riviere de Sicile & de Scythie dans Hérodote ; *Panopée*, ville ſur le Cephiſſas dans la Phocide.

Γαλάθεια eſt compoſé de Γάλ, l'eau ou les flots ; *Gal*, fontaine en hébreu, & *Gallim*, les flots ; Γαλλός, riviere de Bithynie, & de θεία, profond, comme au ℣. 247.

℣. 251. Ἱππόθοη vient de Ἵππος, eau ou boiſſon ; Ἵππος eſt une riviere de Colchide. Voyez ℣. 5 ci-devant ; θόη ſignifie profonde, comme au ℣. 245.

Ἱπποναὸη, ſource d'eau ; Νόα, fontaine chez les Laconiens, ſelon Héſychius ; *Noüe* eſt la même choſe dans quelques provinces de France ; Ὄινον, fontaine d'Arcadie dans Pauſanias ; Νέης, riviere de Thrace ; Ἀρσινόη, fontaine ou acqueduc de Meſſénie ; Noya, riviere de Catalogne ; Nay, riviere d'Angoumois..

℣. 252. Κυμοδόκη eſt formé de Κῦμα, flot, & δόκη, bas, abaiſſé, comme *Dac* en hébreu ; il exprime celle qui fait baiſſer les flots.

℣. 253. Κυματολήγη, de Κῦμα, & Λήγω, *ceſſo, deſino* ; celle qui appaiſe les flots irrités ; c'eſt l'explication qu'Héſiode lui-

même donne de ces deux derniers noms.

Dans le précédent, Δόκη peut ſignifier l'eau ou les flots, auſſi-bien que Κῦμα, par un pléonaſme ordinaire : Pauſanias, l. 3, c. 20, parle d'une fontaine πολυδόκης, & *Docaïm* en hébreu ſont le flots, Pſ. 93, ℣. 3.

℣. 254. Ἀμφιτρίτη, & ℣. 255, Κυμώ ſont déja expliqués.

Ἠιόνη vient de Ἠϊών, rivage ; c'eſt la même ſignification qu'Ἀκταίη, ci-deſſus, ℣. 249.

Ἁλιμήδη, de Ἅλς, ἅλο, la mer ou le ſel, & de Μαδάω, *Madeo*. Il peut ſignifier eau ſalée ou eau de la mer. Voyez ℣. 249, πρωτομήδεια.

℣. 256. Γλαυκονόμη, de Γλαυκός, la mer ou le vert de mer, & Νομή, poſſeſſion, habitation ; il déſigne celle qui habite dans la mer.

Ποντοπόρεια, de ποντὸς, la mer, & de πορεύω, faire aller, tranſporter. Il ſignifie donc celle qui fait aller ſur la mer ; ce paroît être le nom d'un vaiſſeau.

℣. 257. Λειαγόρη eſt compoſé de Λεῖος, *lævis*, uni, poli, & de Γόρ, couler ; Γοργύρα, canal ou acqueduc : il exprime ce qui coule doucement ſans faire des ondes.

Εὐαγόρη fait le même ſens, ce qui coule bien.

Λαομέδεια vient de Λαός, eau en général ; c'eſt le nom d'une riviere de Macédoine & d'une autre en Italie ; Μεδέια vient de Μαδάω, comme nous l'avons déja vu.

℣. 258. Πελυνόμη, de πύελος, lavoir, lieu plein d'eau, & Νομὴ, habitation ; il ſignifie ce qui habite dans les eaux. Il pourroit encore être formé de πολὺ, *multùm*, & Νομὴ dérivé de Νάω, comme Νᾶμα, liqueur ; il ſignifieroit beaucoup d'eau ; Νεμέα eſt une riviere du Péloponnèſe.

Αὐτονόη vient de Νάω, couler ; il déſigne ce qui coule de lui-même ; c'eſt le nom d'une fontaine.

Λυσιάνασσα peut être dérivé de Λύω, rompre, briſer, & Νάσσα, ce qui nage, un vaiſſeau, comme *naſſe* & *naſſelle* en françois ; il exprime ce qui briſe les vaiſſeaux, c'eſt une épithéte de la mer.

℣. 259. Εὐάρνη, de εὖ augmentatif, & Ἄορνος, gouffre profond ; c'eſt le nom d'une caverne de Theſprotie & du lac Averne en Italie. La fauſſe étymologie que l'on a donnée de celui-ci a fait naître une fable : on a cru qu'il faiſoit alluſion à Ὄρνις, un oiſeau, & l'on a publié qu'il ſortoit du lac Aornos une exhalaiſon qui faiſoit périr les oiſeaux. Voyez Pline, l. 4, *Præm. Arnus* eſt une riviere de Toſca-

ne ; Arnon, riviere de Suiſſe, & une autre du Berry ; Orne, riviere de Normandie ; Ὄρνεαι, riviere du Péloponnèſe, &c.

℣. 260. Ψαμαθὴ vient de ψαμμὸς, ſable ou rivage ſablonneux. Il y avoit une fontaine de ce nom dans l'Argolide, & une autre dans la Béotie, ſelon Pline.

Μενίππη, de Μέ, eau, d'où eſt venu *Meïo*, & de Νίπτω, *lavo* ; Ἐνιπεύς, deux rivieres de Theſſalie, & une dans le Péloponnèſe.

℣. 261. Νησω eſt une iſle.

Ἐυπομπη eſt fait de ἐυ augmentatif & de πόμπη, miſſion ou voyage : ce peut être le nom d'un vaiſſeau. Il paroît que notre ſubſtantif *pompe*, inſtrument à jetter de l'eau, a la même origine.

Θεμισ-ω reſſemble beaucoup à *Temes* en hébreu, liquide ou aquatique ; Tamiſe eſt une riviere d'Angleterre.

Προνοη vient de προ augmentatif, comme en latin, & Νοὴ de l'eau. Voyez ℣. 251.

℣. 262. Νημερτης, de Νᾶμα, eau ou liqueur, dérivé de Νάω ; Νάματα, des eaux ou des fontaines dans Héſychius ; ἐρτὴς, baſſe ou profonde, puiſqu'ἔνερθε ſignifie en bas ; *Hertha* chez les Germains déſignoit le bas ou la terre.

Il paroît prouvé par toutes ces éty-

mologies que tous les noms primitifs qui ont désigné les objets les plus communs, comme l'eau & les autres élémens, ont été les mêmes chez toutes les nations de l'univers, & presque tous monosyllabes : les noms des fleuves & des Naïades dont Hésiode parlera dans la suite confirmeront encore cette vérité : c'est très-mal-à-propos que certains Sçavans modernes affectent de la révoquer en doute, veulent nous persuader que les langages des différens peuples n'ont aucun rapport & n'opposent que de froides railleries aux preuves que l'on apporte du contraire. Il est plus aisé sans doute de tourner en ridicule ce genre d'érudition que de nous donner quelque chose de meilleur.

℣. 263. *Telle est la postérité du bon Nérée, cinquante jeunes nymphes d'une conduite irréprochable.* On a vu que toutes ces nymphes prétendues ne sont que divers noms de la mer ou de ce qui y a rapport. Quelques-uns peuvent convenir à des vaisseaux ; or dans le style des Orientaux, ceux-ci sont nommés les filles ou les nymphes de la mer ; c'est l'origine de la fable des vaisseaux d'Enée changés en autant de nymphes, comme nous l'avons remarqué.

℣. 265. *Thaumas eut pour épouse Elec-*

ira, autre fille du profond Océan. Ἠλέκτρη est une Naïade ou nymphe des eaux, ℣. 349 ; c'eſt le nom d'une riviere de Meſſénie dans Pauſanias, l. 4, c. 33 ; il n'eſt donc pas ſurprenant qu'on lui faſſe épouſer le Dieu de la pluie.

℣. 266. *Celle-ci enfanta Iris.* Ἶρις, l'Arc-en-ciel, a pour racine ἴρ, ce qui fait un cercle ou un arc ; c'eſt le même que l'ancien terme *vire*, anneau en blaſon : auſſi ἶρις déſigne encore le cercle qui environne la prunelle de l'œil ; ἴρω, dans Héſychius, faire un nœud ou un anneau. On ſuppoſe Iris fille de Thaumas & d'Electra, c'eſt-à-dire, de l'eau & de la pluie. Iris.

Iris, dans un autre ſens, eſt la Renommée ; il vient de ἰρῶ, ἰρέω, parler ; ἴρα, diſcours : de-là on a feint qu'Iris étoit la meſſagere des Dieux : enſuite la confuſion d'Iris meſſagere, avec Iris l'arc-en-ciel, a fait dire que celui-ci étoit une eſpéce d'échelle par laquelle la meſſagere des Dieux deſcendoit ſur la terre ; & Héſiode lui donne l'épithéte de *celer*, tout comme on peignoit Mercure avec des aîles aux pieds. C'eſt ainſi que ſur une fauſſe alluſion l'on a mêlé la fable avec la phyſique.

Chez les Poëtes, Iris eſt ordinairement envoyée par Junon, parce que celle-ci

eſt ſouvent priſe pour l'aïr agité & pluvieux : l'on ſçait aſſez que l'arc-en-ciel ne paroît que quand l'air eſt pluvieux.

Les Harpyes. ℣. 267. *Les Harpyes.* Le Clerc a prouvé que ce ſont les ſauterelles. On dit qu'elles ſont filles de Thaumas & d'Electra, de l'eau & de la pluie, parce que les pluies chaudes font éclorre les œufs des ſauterelles, & qu'elles paroiſſent alors en grande quantité. Leur nom Ἁρπυία eſt dérivé de Ἁρπάζω, *rapio ; Harpa*, en latin eſt un oiſeau de proie ; *harper* en françois, c'eſt prendre au collet. Ce nom convient aux ſauterelles qui dévorent les fruits de la campagne & dévaſtent ſouvent les pays orientaux. Ἄελλω paroît être le même que Ἄελλα, vent impétueux, parce que c'eſt ordinairement le vent qui amene les nuées de ſauterelles, & qu'elles ſuivent la direction du vent. Ὠκυπέτη vient de Ὠκυ, *celeriter*, & πέτη, de πέτομαι, *volans.*

℣. 269. *Elles s'élevent au plus haut des airs.* Il y a dans le grec, *elles volent au-deſſus du temps* : Μεταχρόνιαι ; preuve que l'air, le ciel, le temps ont été confondus en grec comme en françois.

Les Grées. ℣. 270. *Céto eut de Phorcys les Grées, blanches dès leur naiſſance.* Il n'eſt pas aiſé de deviner ce que les anciens Grecs ont

entendu par les Grées, ni quelle eſt l'origine de cette fable ; le Clerc n'en a point donné d'explication, & les ſçavantes diſſertations que l'on a faites ſur ce ſujet ne nous ont pas beaucoup inſtruits. Il y a bien de l'apparence qu'il s'agit de deux rochers fameux de la mer Egée : ce ſont vraiſemblablement les mêmes dont parle Homere, Odyſſ. l. 4, ℣. 507, & qu'il appelle Γυραὶη πέτρη, où il prétend que Neptune fit périr Ajax. Ils ſont nommés Γηραὶαι dans Timée, hiſt. l. 2. Voyez *Natalis Comes*, page 28 : par conſéquent, ce ſont les rochers du promontoire Γήραιος, à la pointe méridionale de l'iſle d'Eubée. On confondit aiſément Γυραὶη & Γηραὶαι avec Γραῖα, une vieille ; on imagina enſuite qu'ils étoient ainſi nommés, parce qu'ils étoient tout blancs, *à paritu canas*.

Grées eſt donc le même terme que *Grès* ou *Grais* en françois, pierre dure ; on dit qu'elles ſont filles de Phorcys & de Céto, c'eſt-à-dire, de l'eau & de la mer, parce que ces roches étoient baignées par les flots, & ſembloient ſortir de la mer. Leurs noms propres confirment cette conjecture.

℣. 272. Πεφραδὼ ſignifie lieu éminent ; que l'on apperçoit de loin, un ſignal : πέφραδα eſt le prétérit de φράζω, mon-

trer, faire voir, indiquer. Ἐνύω vient de Νεύω, *nato*, & ſignifie *enatans*, ce qui paroît au-deſſus des eaux. Le Poëte ajoute qu'elles ſont toujours couvertes d'un ſuperbe voile, c'eſt-à-dire, d'un nuage ou des brouillards de la mer. Selon Apollodore, elles avoient le caſque de Pluton ou de l'enfer, *Orci galeam*, Ἀΐδος Κυνῆν; Homere ſe ſert de ce terme pour exprimer une nuée fort obſcure, un brouillard épais.

Le Clerc obſerve qu'Héſiode, en diſant que les Grées ſont ainſi nommées par les Dieux & par les hommes, nous fait entendre que ce nom eſt fort ancien & dans le vieux langage de la Gréce; cela eſt vrai. Voilà pourquoi l'on n'en comprenoit plus le ſens, comme nous n'entendons plus aujourd'hui les noms propres impoſés depuis deux ou trois ſiécles.

Quelques Mythologues ont admis trois Grées, au lieu de deux, & nomment la troiſiéme *Dino*. Ce nom eſt une nouvelle preuve de ce que l'on vient de dire. Θίν, Δίν, en grec eſt le même que *Dune*; en françois, montagne de ſable ou de rochers ſur le bord de la mer. On a dit encore que les Grées n'avoient qu'une dent & qu'un œil pour elles trois; c'eſt-

à-dire, qu'un de ces trois rochers étoit plus pointu que les autres, & qu'il y avoit un trou rond en forme d'œil.

Les Gorgones.

℣. 274. *Céto fut encore mere des Gorgones qui habitent au-delà de l'Océan.* L'explication la plus satisfaisante que l'on ait donnée des Gorgones, est celle de M. Fourmont, tome 7 des Mém. de l'Acad. des Belles Lettres, page 220. Il prétend que ce sont trois vaisseaux, & probablement les premiers vaisseaux à voiles que virent les Grecs, & dont ils firent une description singuliere. Selon Hésiode, les Gorgones habitoient au-delà de l'Océan, du côté de la Nuit; c'est-à-dire, que ces vaisseaux, qui étoient une flotte de Marchands Phéniciens, étoient venus de Carthage, d'Espagne ou des isles Cassiterides, & avoient passé de l'Océan dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar.

La description que d'autres font des Gorgones caractérise encore mieux des vaisseaux; elles étoient coëffées de couleuvres, à cause des banderolles flottantes & des cordages attachés aux mats, qui de loin ressembloient à des serpens: elles avoient de grandes aîles, ce sont les voiles: elles n'avoient qu'une dent semblable à une défense de sanglier; c'est le bec

de la proue garni de fer ou d'airain, ſelon l'ancien uſage. Elles n'avoient qu'un œil, c'eſt-à-dire, une eſpéce de fenêtre à l'avant du vaiſſeau pour ſervir à la manœuvre; elles avoient des griffes de lion aux pieds & aux mains; ce ſont les ancres attachés devant & derriere le navire : elles tranſformoient en pierres ceux qui les regardoient, à cauſe de l'étonnement que leur vûe cauſa aux Grecs, c'eſt une exagération. On ſçait ce que les Navigateurs ont raconté de la ſurpriſe que cauſa aux habitans de l'Amérique la vûe des premiers vaiſſeaux Européens.

Quelque vraiſemblable que paroiſſe cette explication, il eſt difficile de l'admettre, dès qu'il faut avoir recours à des Phéniciens; d'ailleurs elle ne s'accorde pas avec la ſuite des fables. Sans ſortir de la Gréce, il paroît que toute l'hiſtoire de Perſée & des Gorgones n'eſt qu'une deſcription plate & groſſiere de quelques fontaines, de leurs propriétés, de leur cours. Il ſuffira pour nous en convaincre, d'examiner la ſignification des termes, & de rapprocher du texte d'Héſiode quelques circonſtances ajoutées par Apollodore, l. 2.

1°. Selon Apollodore, les Gorgones ſont des nymphes. Or ſous ce nom les

Poëtes entendent ordinairement les Eaux ou les Génies qui demeurent dans les eaux. Γοργὼ signifie une fontaine, un courant d'eau ; Γοργὰς est le nom d'une riviere de l'ancienne Province Adiabène dans Ptolomée ; Γοργαὶς, dans Héſychius, ſignifie marin, & Γοργόδες ſont les filles de l'Océan. Pauſanias, l. 10, c. 38, parle d'une certaine Γοργὴ, fille d'Oeneus, & celui-ci eſt une riviere ; Γοργύρα eſt un canal, un aqueduc ; Γόργυλος, riviere de Laconie ; Γοργὼ eſt donc évidemment le même terme que le françois *gorge* & le latin *gurges*. *Goûrgo*, en Languedocien, eſt un conduit de fontaine.

2°. En rapprochant les trois noms de Gorgones, nous trouverons la même choſe. Σθεινὼ eſt une gorge, un paſſage ou un canal étroit : Μέδουσα, peut ſignifier coulante, comme Μήδεια, *v.* 249. Ἠυρυάλη, eſt la grande mer, de εὐρυς, grand, large, & Ἅλς, ἅλος, la mer. En rapprochant ces trois noms, ils expriment à la lettre *ce qui coule dans la mer par un canal étroit*. Pauſanias, l. 2, c. 21, place les Gorgones près du lac Tritonide ; c'eſt ſur une équivoque du nom τρίτων, qui ſignifie la mer ou les eaux en général ; & Diodore a fait de ce Triton un prétendu Roi d'Afrique, tome 2, page 124.

3°. Les Gorgones ſont des monſtres qui ont le corps & la tête de ſerpens ; on ſçait la coutume des Poëtes de peindre ainſi le cours tortueux des fontaines & des rivieres : elles habitent du côté de la nuit, parce qu'elles ſortent des cavités obſcures de la terre : elles ſont au-delà de l'océan ; c'eſt ainſi qu'Héſiode parle de toutes les fontaines, & nous avons développé cette équivoque : enfin elles ſont voiſines des Heſpérides ; on a vu que celles-ci ſont des fontaines auſſi-bien que les Gorgones, ℣. 215. On ajoute que Méduſe a eu commerce avec Neptune, ℣. 278 ; cela ſe conçoit, dès que c'eſt une fontaine qui coule dans la mer.

Perſée. 4°. L'hiſtoire de Perſée eſt inſéparable de celle des Gorgones. Περσεὺς eſt le bouillonnement des eaux, lorſqu'elles coulent avec impétuoſité. Selon Pauſanias, l. 2, c. 16, il y avoit une fontaine Perſea dans la ville de Mycènes. Aigue-Perſe en Auvergne eſt une fontaine qui bouillonne. πέρσης, dans Héſiode même, ℣. 356, eſt une nymphe des eaux, une Naïade, par conſéquent une fontaine : περσηΐς, dans Héſychius, eſt Venus que l'on ſuppoſoit née de la Mer ; περσικὸν eſt une pêche ; ce fruit n'a pas été ainſi nommé, parce qu'il eſt venu de Perſe, mais parce qu'il

répand beaucoup d'eau dans la bouche.

Perſée, dit-on, eſt fils de Danaë & petit-fils d'Acriſius, prétendu Roi d'Argos. Acriſius eſt un ruiſſeau de l'Argolide, puiſque Κρισίη, ℣. 359, eſt une nymphe des eaux. Danaë ſa fille eſt une fontaine qui s'y jette; en ſtyle poëtique, toutes les fontaines ſont filles des rivieres, parce qu'elles ſont moins conſidérables : le nom de celle-ci eſt dérivé de Νάω, couler. Perſée eſt enfant de Danaë & de Jupiter changé en pluie : on n'ignore pas que quand il pleut, les fontaines augmentent & coulent à gros bouillons. Selon d'autres, Prœtus avoit corrompu Danaë; c'eſt à peu près le même ſens; Προῖτος eſt le même que πρωτώ, nymphe marine, ℣. 243. Il peut ſignifier un torrent; il n'eſt pas étonnant qu'en ſe mêlant à une fontaine, il la trouble & en précipite le cours. Nous verrons d'autres exemples de ces prétendus commerces : dans le langage des Poëtes, un torrent qui trouble une fontaine eſt un Dieu qui corrompt une nymphe.

Perſée avoit pour fille Τοργόφονη, bruit de fontaine, murmure des eaux : qu'une fontaine qui bouillonne faſſe du bruit en coulant, c'eſt ſans doute un profond myſtere de phyſique.

5°. Perſée, ſelon Apollodore, va trou-

ver les Grées pour ſçavoir le chemin qui conduit aux nymphes. On ſe ſouvient que les Grées ſont des rochers. Cela ſignifie donc que les fontaines enflées par les pluies trouvent dans les rochers un chemin pour s'écouler & ſe réunir aux rivieres. Les Grées, en ce ſens, ſont les ſœurs des Gorgones, parce que les fontaines coulent ordinairement au travers des rochers, & qu'il eſt peu de rochers où l'on ne trouve des fontaines.

6°. Perſée coupe la tête à Méduſe, v. 280, tandis que les Gorgones ſont endormies; c'eſt-à-dire, qu'une eau impétueuſe mêlée avec une eau dormante rompt les digues de cette derniere, force ſouvent une fontaine à changer de canal, & à s'ouvrir un chemin par un autre endroit. Il fait cette expédition avec le ſecours de Ἄϊδος Κύνη, l'obſcurité de l'enfer, par des conduits ſouterreins. Avec la tête de Méduſe, il change en rochers les habitans de l'iſle de Sériphe. Il y avoit apparemment dans cette iſle une fontaine Danaë & une fontaine Perſéa, comme dans l'Argolide; voilà pourquoi Apollodore y fait demeurer Perſée avec ſa mere. L'une des deux charioit peut-être du tuf, & formoit des pierres ſur ſes bords; de-là les Grecs ont publié qu'elle avoit

avoit produit tous les rochers dont l'isle est environnée.

7°. ℣. 281. Il naît du corps de Méduse Chrysaor & Pégase, enfans de Neptune. Les Mythologues sont bien embarrassés d'expliquer ce que c'est que ces deux nouveaux monstres. On ne s'arrêtera pas à copier toutes leurs conjectures ; elles sont sans fondement, & n'ont aucune liaison avec la fable que nous expliquons. Chrysaor.

Chrysaor est évidemment le même nom que Chrysaoras, riviere de Lybie, selon Etienne de Byzance ; il est formé de χρύσα, creusé ou profond : Chrysas, riviere de Sicile ; χρύση, golfe de Scythie & riviere des Indes selon Pline : Creuse, riviere de Touraine & de Poitou. Aussi, selon les fables, Chrysès étoit fils de Neptune. Pausan. l. 9, c. 36. *Or*, *our* signifie l'eau en hébreu, en grec, & dans les autres langues : Aure, Oure, riviere de Normandie ; Ourt, riviere des Pays-Bas ; Oron, riviere de Dauphiné ; Or, riviere d'Angleterre ; Orr, riviere d'Ecosse ; Oria, Oro, deux rivieres d'Espagne, &c.

Chrysaor est donc synonime à Chrysorrhoas, qui a été dit de plusieurs rivieres, de celle qui coule à Damas en Syrie, du Phase dans la Colchide, du Pactocle en Lydie, de celle qui passe à

Troezéne dans l'Argolide ; & c'eſt de celle-ci ſans doute qu'il eſt queſtion dans la fable. Comme les Grecs rapportoient ce nom à χρύσος, de l'or, ils ont cru bonnement que toutes ces rivieres charioient de l'or, fait qui n'a jamais été vérifié.

Chryſaor, né de Méduſe, eſt un ruiſſeau né d'une fontaine à laquelle on a coupé la tête, c'eſt-a-dire, que l'on a fait changer de baſſin : voilà où ſe réduit le monſtre, & nous allons voir que Pégaſe ſon frere n'eſt pas autre choſe.

Pégaſe. Πήγασος ἵππος eſt à la lettre une eau froide, une eau glacée, ou une eau qui ſort d'un rocher. πηγὰς, πηγὴ, πάγη, πάγος, ſignifient un lieu élevé, un rocher, une fontaine, de la glace & du ſel. Pline, l. 5, c. 29, parle d'un étang Pégaſien dans l'Ionie : *Pegaſeum ſtagnum*, & l. 31, c. 27, de certaines ſources d'eaux chaudes appellées *Pagaſæi fontes*, parce que l'on en tiroit du ſel. ἵππος eſt de l'eau ; on n'en a fait un cheval que par une groſſiere équivoque. Voyez ci-devant, ℣. 6.

Strabon, l. 8, dans la deſcription de Corinthe, nous indique l'origine de la fable & le lieu de la ſcène. Il parle de la fontaine Piréne ſituée preſqu'au ſom-

met de la montagne, & dont les eaux deſcendoient dans la ville par des conduits ſouterreins. On diſoit que Pégaſe bûvant dans cette fontaine avoit été ſurpris par Bellérophon, & que Piréne étoit une nymphe ſœur de Pégaſe. Bellérophon, comme on le verra ci-après, eſt un trou dans lequel l'eau s'engloutit : ainſi l'hiſtoire de Pégaſe, de Pyréne, de Bellérophon, des Gorgones, eſt une deſcription mal-entendue des fontaines de Corinthe & de l'Argolide.

Le Clerc qui a pris Pégaſe pour un cheval, comme tous les autres Mythologues, a cru qu'Héſiode vouloit dire par-là que les chevaux avoient été apportés en Gréce par des vaiſſeaux qui venoient d'Afrique. Cette ſuppoſition paroît une erreur. Selon l'ordre des migrations du genre humain, la Gréce, & ſur-tout la Theſſalie, a dû être peuplée beaucoup plutôt que les parties occidentales de l'Afrique ; & le climat étant plus tempéré, eſt plus favorable à la propagation des animaux. La cavalerie Theſſalienne a été eſtimée dès les temps les plus anciens : d'ailleurs, ſelon la tradition des Grecs, l'art de monter à cheval eſt né dans ce pays-là, & on en étoit redevable aux Cen-

taures & aux Lapithes. Voyez le bouclier d'Hercule, *v.* 178.

L'on a dit à la vérité que le cheval étoit une production de Neptune ; mais on vient de voir la ſource de cette fauſſe tradition. Neptune étoit ſurnommé Ἵππιος, c'eſt-à-dire, aquatique ; en le rapportant à *Hippos*, cheval, on a cru qu'il ſignifioit cavalier ; on a conclu que Neptune étoit le pere des chevaux & le maître de l'équitation par excellence. Voyez le Diſcours préliminaire, chap. 10, §. 14. Pauſanias, l. 6, ch. 21, parle de deux rivieres, Eripha & Parthenias, changées en cavales. De même, quelques-uns ont pris les Gorgones, qui étoient des fontaines, pour des jumens de Numidie, &c. L'erreur a paſſé chez les Latins ; ils traduiſirent *Hippios* par *Conſus* ; d'où ſont venus les Jeux *Conſualia*, à l'honneur de Neptune cavalier ; de-là enfin on lui a conſacré l'Hippopotame ou le cheval marin.

Une autre équivoque a contribué à cette confuſion. L'on dit : monter un vaiſſeau, monter un cheval, monter un char ; comme l'art de monter les vaiſſeaux venoit de Neptune, en qualité de Dieu de la mer, on lui a attribué de même le talent de monter les chevaux & de

conduire les chars ; en un mot, toute eſpéce de monture.

Il eſt bon de ſe ſouvenir encore que chez certains peuples, les vaiſſeaux légers étoient nommés *chevaux* ou courſiers ; d'où pluſieurs Mythologues ont conclu que Pégaſe cheval aîlé n'étoit autre choſe qu'un vaiſſeau à voiles. Voyez M. l'Abbé Banier, tome 2, l. 2, c. 4, page 297.

℣. 282. *Pégaſe fut ainſi nommé, parce qu'il étoit né près des ſources de l'Océan ; & Chryſaor, parce qu'il portoit à la main une épée d'or.* C'eſt ainſi qu'Héſiode bâtit les fables ſur de fauſſes étymologies ; & ces deux exemples ajoutés à tant d'autres, doivent nous convaincre que toutes ſont nées de la même ſource.

℣. 285. *Il s'eſt envolé de deſſus la terre au ſéjour des Immortels, où il porte le tonnerre & la foudre.* On ne voit pas d'abord ſi c'eſt de Pégaſe ou de Chryſaor qu'Héſiode veut parler : il paroît vraiſemblable que c'eſt du ſecond, & qu'il imagine cette nouvelle circonſtance, en prenant Χρυσάωρ dans le même ſens qu'Homere, lorſqu'il donne cette épithéte au ſoleil ; alors il ſignifie lumiere dorée, ou lumiere brillante, comme celle de l'éclair. Les Cariens qui adoroient Jupiter-Chryſaor, entendoient ſans doute la même choſe. Voyez Strabon, l. 14.

Géryon. v. 287. *Chryſaor époux de Callirhoë, fille de l'Océan, fut pere de Géryon, monſtre à trois têtes.* *Callirhoë* ſignifie belle eau, belle fontaine ; il y en avoit une de ce nom à Athènes, une près du fleuve Acheloüs, une en Achaïe, & pluſieurs autres. Celle-ci eſt fille de l'Océan, comme toutes les nymphes des eaux. Son mariage avec Chryſaor acheve de démontrer que celui-ci étoit un ruiſſeau : mais qu'eſt-ce que Géryon leur fils ?

Rien de conſtant, rien d'uniforme dans les anciens ſur ce Géryon. Selon Héſiode, il régnoit dans l'iſle Erythie, que l'on ſuppoſe voiſine des colonnes d'Hercule, & pluſieurs diſent que c'étoit un Roi d'Eſpagne. Selon d'autres cités par Bochart, il étoit à Ambracie en Epire. Pauſanias, l. 1, ch. 35, raconte que les Lydiens montroient chez eux les veſtiges de ſa demeure. Quelques-uns prétendent que c'étoit un Roi des trois iſles Baleares ; & c'eſt pour cela qu'on lui ſuppoſe trois têtes. Juſtin. liv. 44, dit qu'on a voulu déſigner par-là trois freres étroitement unis. Le Clerc pretend que ce ſont trois troupes des ſoldats de Géryon. Cette diverſité d'opinions vient de ce qu'on exagéroit la beauté des bœufs de ce Roi prétendu ; il falloit par conſéquent le placer

dans un pays d'excellens pâturages. Or on en connoiſſoit de tels en Epire, & on vantoit ceux d'Eſpagne. La fertilité de ce pays étoit ſi célèbre parmi les Grecs, qu'Homere y a placé les Champs Elyſés.

On raconte qu'Hercule enleva ces bœufs. Si c'eſt en Eſpagne, cela ne peut convenir à l'Hercule Thébain qui n'y a jamais été ; & comme on ſuppoſe qu'il a fait encore une expédition ſemblable en Italie contre Cacus, il eſt clair que toute cette hiſtoire n'eſt qu'un conte forgé à plaiſir ſur de pures équivoques.

Le lecteur ſera ſans doute bien ſurpris de l'explication que l'on va donner de ce monſtre prétendu. Géryon eſt un marais ; ſon nom eſt formé de Γή Ῥυων, terre abreuvée ou arroſée, de Ῥυω, couler ou arroſer : Ῥυάς, dans Ariſtote, *perfluens* : dès-lors on comprend ſans peine comment il eſt fils de Chryſaor & de Callirhoë, d'un ruiſſeau & d'une fontaine. Selon Pauſanias, l. 8, ch. 3, le Poëte Sthéſicore avoit fait un poëme ſur Jupiter Géryon ; c'eſt Jupiter qui arroſe la terre. Géryon avoit trois têtes, & ſelon Apollodore, trois corps qui ſe réuniſſoient en un ſeul ventre ; c'eſt-à-dire, qu'il étoit formé par trois ſources qui y dépoſoient leurs eaux. Il eſt bon d'ob-

ſerver qu'au lieu de τρικάρηνον, *tricipitem*; comme l'appelle Héſiode, en ôtant une ſeule lettre, on aura τρικρῆνον, trois ſources. Au-deſſous du ventre, il avoit l'extrémité de trois corps, parce qu'il en ſortoit trois canaux ou trois ruiſſeaux.

On comprend encore comment il demeuroit dans une iſle, puiſque c'étoit un terrein environné d'eau : c'eſt ce que ſignifie Ἐρυθεία, à quoi le Poëte ajoute encore l'épithéte *circumflua*, pour le mieux déſigner. Εὐρυτίων, celui qui gardoit les bœufs de Géryon eſt le ruiſſeau même qui l'environnoit; Ῥυτὸν, dans Héſychius, ſignifie un ruiſſeau. Ὄρθος, Ὄρθρος ſignifie enceinte ou enclos; d'où eſt venu *hortus* des Latins; il eſt ici métamorphoſé en chien, parce que Κύων, qui ſignifie ordinairement un chien, déſigne auſſi quelque choſe de creux, ſelon Héſychius. Ὄρθος κύων τοῦ Γηρυόνου, exprime à la lettre *l'enceinte creuſe du marais*; Κυνία eſt un lac d'Acarnanie dans Strabon.

Les bœufs gardés dans cet endroit ſont les eaux, par l'équivoque de βοῦς avec βόας, eau ou riviere; c'eſt le nom du Phaſe dans la Colchide : βόσφορος ou βόσπορος ſignifie trajet d'eau, & non pas trajet de bœufs, comme on l'entend ordinairement. Ces bœufs, ou plutôt ces eaux

étoient

étoient rouges, ſelon Apollodore, c'eſt-à-dire, rouſſâtres, comme ſont ſouvent les eaux croupiſſantes. Géryon les nourriſſoit de chair humaine, parce que ces eaux cauſoient des maladies par leur infection, ou parce que pluſieurs perſonnes avoient péri dans ce marais.

Hercule les conduiſit à Tirynthe, *v.* 291. Au lieu d'Hercule, il y a Βίη Ἡρακληείη, qui ſemble ſignifier *vis Herculea*, & c'eſt ici la premiere fois que le Poëte en a parlé : mais il faut ſe rappeller que Βίη ſignifie un canal dans Εὐρυβίη, *v.* 239, & que βίας eſt une riviere de Meſſénie. Ἡρακληείη eſt compoſé de Ἥρα pour Ἀρά, particule augmentative, & de Κλείω, fermer. En dialecte ionique, on diſoit Κληίς pour Κλεῖς. Ces deux termes ſignifient donc un canal fermé, une écluſe ; d'où nous devons conclure que les eaux du marais Géryon étant arrêtées plus haut par une digue, on les conduiſit par un canal dans la riviere de Tirynthe. Si l'on veut jetter un coup d'œil ſur la carte de l'ancienne Gréce, par M. d'Anville, on verra que cette riviere de Tirynthe eſt formée par pluſieurs ruiſſeaux qui s'y déchargent ; qu'après avoir paſſé près de la ville, elle ſe précipite dans un gouffre appellé *clauſtra Tirynthis* ; qu'à peu de

distance de ce gouffre, il y en a un autre où tombe la riviere Asterion & les eaux de Mycènes.

Les fables que nous venons de voir, ne sont donc qu'une description mal entendue des rivieres, des fontaines, des marais, des rochers de Corinthe & de l'Argolide, où l'on a placé la postérité de Persée ; la suite nous en convaincra de plus en plus.

On sera sans doute indigné de voir Hercule changé en digue ou en écluse ; mais on doit se souvenir que la Mythologie est le pays des métamorphoses : celles d'Ovide n'ont pris racine que parce que le sol étoit fait pour les nourrir. Avant que de se révolter contre celle-ci, il faut que le lecteur ait la patience d'attendre l'explication de la fable d'Hercule, qui est à la tête des remarques sur le poëme du Bouclier : quand il l'aura vûe, il sera en état de décider si toutes celles que l'on a données jusqu'ici des travaux & des actions de ce héros sont plus vraisemblables, & donnent mieux raison de toutes les circonstances.

Echidna. ℣. 295. *Callirhoë enfanta encore la redoutable Echidna.* Ἔχιδνα, une vipere femelle, le mâle se nomme Ἔχις, & ce terme peut signifier toutes sortes de serpens ;

mais *Echidna* peut auſſi déſigner une eau qui ſerpente, de Ἄχ, Ἔχ, l'eau, & ἴδνα, torſe : ἰδνόω, tordre, courber, rendre tortu. Ἄχαιος, riviere de Scythie ; Ἀχαλη, fontaine de Meſſénie ; Ἐχεδωρός, riviere de Macédoine ; Aiche, riviere de Suabe ; Aiche, riviere de Lorraine ; Yche, riviere des Pays-Bas ; Ouche, riviere de Bourgogne, &c. La confuſion des deux ſens d'Echidna fait tout le fond de la fable. 1°. C'eſt un monſtre compoſé de deux natures, puiſqu'il déſigne une nymphe, c'eſt-à-dire, de l'eau & un animal ; il a le viſage de nymphe, parce que ce terme eſt du féminin. 2°. Il eſt fils de Callirhoë, ce qui coule ; cela s'entend de l'eau : mais le ſerpent peut auſſi être appellé enfant des eaux, parce qu'il nage très-bien & ſe plonge même dans les rivieres pour prendre les petits poiſſons dont il ſe nourrit. 3°. Il eſt taché de diverſes couleurs & vit de carnage : point d'animal plus carnaſſier que le ſerpent ; on en a vu d'aſſez petits avaler des grenouilles & des crapauds tout entiers. 4°. Il ſe tient ſous terre, ſous les rochers : cela eſt vrai des ſerpens & des fontaines. 5°. Il eſt immortel & ne vieillit point : on peut l'entendre, & des ſources d'eau qui ne tariſſent point, & des ſerpens qui ſemblent ſe rajeunir en changeant de

peau. 6°. Il eſt placé ἐν Ἀρίμοις : ce nom peut ſignifier la Syrie, ou en général les montagnes. On verra bientôt la raiſon de cette topographie.

Typhon. ℣. 306. *On dit que Typhon a eu commerce avec elle.* Qu'eſt-ce que Typhon mari d'Echidna ? C'eſt tout ce qu'il plaît aux Poëtes, parce que ce nom peut ſignifier divers objets. 1°. Selon Héſiode, c'eſt un vent orageux, un tourbillon qui ſubmerge les vaiſſeaux : voilà pourquoi quelques-uns ont dit que Junon ou l'Air l'avoit conçu, en recevant les vapeurs de la terre dans ſon ſein. Il a eu commerce avec Echidna, avec l'eau qui tourne & qui ſerpente ; parce que τύφαον peut également ſignifier un tourbillon d'eau & un tourbillon de vent. 2°. Il déſigne une riviere ou un gouffre ; τῖφος en grec eſt un marais ou un lac ; *Tipho* en ſyriaque, un ruiſſeau ou un fleuve ; Τίφων, ſelon pluſieurs Auteurs, étoit le nom de l'Oronte, riviere de Syrie, parce qu'elle ſe jette dans un gouffre & tourbillonne en pluſieurs endroits : voilà l'alliance de Typhon avec Echidna dans la Syrie. Selon Plutarque, *in Anton.* Les Egyptiens appelloient les exhalaiſons du lac Serbonide, *Typhonis exhalationes* ; c'étoit auſſi le nom de la mer chez les Egyptiens ; conſéquemment

on a placé un autre Typhon en Egypte. 3°. D'autres ont pris Typhon pour un géant, parce que ce nom peut signifier élévation au propre & au figuré : τύφος, faste, fierté, arrogance ; τυμφαῖοι étoient les habitans du mont Pindus ; τιπολος, montagne d'Elide dans Pausanias ; 4°. enfin le plus grand nombre l'ont pris pour un volcan, pour ces tourbillons de fumée & de flammes qui sortent des volcans, parce que τύφος signifie de la fumée, & τύφω, brûler, enflammer. Ces deux derniers sens n'ont aucun rapport à la fable d'Echidna ; mais nous les retrouverons dans la description du mont Etna, ℣. 820. Tous les lieux sulphureux & remarquables par des volcans ou des feux souterreins ont été nommés le domaine de Typhon & le pays des Géans.

Comme Homere avoit oui parler d'un Typhon en Syrie, qui est une riviere, & d'un Typhon en Sicile, qui est un volcan, il a confondu l'un avec l'autre. Iliad. l. 2. Cathal. ℣. 190. Il a dépeint Typhon comme un volcan, & il le place ἐν Ἀραμοις, chez les Araméens, c'est-à-dire, chez les Syriens. Hésiode l'a répété après lui, & il n'étoit pas mieux instruit, puisqu'il le prend pour un vent violent ; il est bon de remarquer qu'ils n'en parlent l'un &

l'autre que par oui dire : *Ubi dicunt Typhœi eſſe cubilia*, Homer. ibid. *Huic Typhaonem aïunt miſtum eſſe concubitu*. Héſiode, ℣. 306. Comme les Poëtes Latins ne comprenoient pas ce que c'étoit que ἔιν Ἀρίμοις dans Homere, ils ont cru qu'il avoit voulu parler de l'iſle *Inarimé* ou *Pithecuſa* près de Naples, & Virgile l'a ainſi répété. Enéid. l. 9, ℣. 716, & Lucrèce, l. 4.

Ceux qui ont regardé Typhon comme un Roi ou un Tyran qui a régné en Egypte, ne ſe ſont pas donné la peine de concilier les différens récits des Poëtes, ni d'expliquer tout ce qu'ils ont dit : comment auroient-ils pu en venir à bout dans leur ſyſtême ? Voyez les Mém. de l'Acad. tome 3, page 116. Mythologie de Banier, tome 1, liv. 6, chap. 1, page 478 & ſuiv.

L'explication que l'on vient de donner, doit paroître plus ſupportable que celle de le Clerc, qui prétend que la fable d'Echidna & de Typhon déſigne en termes ambigus l'embrâſement de Sodome & de Gomorrhe. Il ſuppoſe ſans aucun fondement que les Grecs ont eu connoiſſance de cet événement. Ce n'eſt pas la peine de réfuter cette opinion, non plus que celle de Dickinſon, qui veut que Typhon ſoit

Og, Roi de Baſan. *Delphi phœnicizantes, cap. 2.*

℣. 309. *De Typhon & d'Echidna eſt venu Orthos, chien de Géryon.* Nous avons vu que Orthos ou Orthros ſignifie une enceinte, & même l'enceinte d'un marais, ℣. 287. Il n'eſt pas fort difficile de comprendre que de l'eau qui ſerpente & qui tourbillonne, puiſſe environner un marais. On donne à Orthos deux têtes, parce que cette eau venoit probablement de deux ſources.

℣. 311. *Cerbere, chien de Pluton.* Quand on ſçait ce que c'eſt que les monſtres précédens, il n'eſt pas difficile de comprendre la nature de celui-ci; il n'y a qu'à expliquer les termes. Κερβεροκίνδυνος, dans Héſychius, ſignifie le Tartare; Κῆρ en grec eſt le cœur, l'intérieur; βὲρ doit ſignifier profond; il exprime un puits en hébreu; βέρις & Γ'βηρος eſt le nom de deux rivieres; Κύων, un chien, déſigne auſſi un trou, une ouverture, ſelon Euſtbate; Ἄϊδης, Pluton eſt l'enfer; Κέρβερος Κύων τῦ Ἄϊδεος, eſt donc à la lettre *la profonde ouverture de l'enfer.* On ſçait que les Grecs regardoient les cavernes & les gouffres comme les bouches ou les ſoupiraux de l'enfer: dès-lors nous comprenons comment Typhon & Echidna, c'eſt-à-dire, les eaux tournantes Cerbere.

qui tourbillonnent ont enfanté ce monſtre; ont produit les gouffres où elles s'engloutiſſent.

Héſiode donne cinquante têtes à Cerbere, ℣. 312. Il n'en avoit originairement que trois, ou plutôt trois gueules, & on les avoit imaginées à l'occaſion de quelque caverne où il y avoit trois ouvertures; mais il n'en coûtoit rien de les multiplier, le monſtre en devenoit plus terrible. On l'a placé à la porte de l'enfer, non-ſeulement parce qu'il ſignifie gueule de l'enfer, mais encore pour s'accommoder à l'uſage ancien d'avoir des chiens pour garder les maiſons, & Homere n'a pas manqué d'en mettre un à la porte du palais d'Ulyſſe. Comme le chien des enfers ne pouvoit pas être un chien ordinaire, il a fallu en faire un monſtre.

Selon la remarque de Pauſanias, l. 3; c. 25, Homere parlant du chien qu'Hercule tira des enfers, Odyſſ. l. 11, ℣. 622, ne le nomme point, & n'en fait aucune deſcription; ce ſont les Poëtes qui ſont venus après lui, qui en ont fait un tableau d'imagination.

L'Hydre de Lerne. ℣. 313. *Il en eſt venu encore l'Hydre de Lerne.* Υδρα eſt un ſerpent qui vit dans les lieux marécageux & aquatiques; il tire ſon nom de Υδρω, l'eau. On prétend que

l'Hydre du marais de Lerne avoit un grand nombre de têtes ; qu'à meſure qu'Hercule en coupoit une, il en renaiſſoit une autre ; qu'enfin il fut obligé de ſe ſervir du feu pour les empêcher de renaître : cela ſignifie, dit-on, qu'il y avoit beaucoup de ſerpens dans ce marais ; & que, pour parler populairement, plus on en tuoit, plus il en revenoit : qu'Hercule ayant imaginé de mettre le feu aux joncs & aux herbes, lorſqu'ils furent deſſéchés pendant l'été, cela fit périr les ſerpens & leurs œufs, & il n'en revint plus. Hercule fit cette expédition par le conſeil de Minerve, c'eſt-à-dire, par un trait de prudence & d'induſtrie dont perſonne ne s'étoit aviſé avant lui. Jolaüs, dont il emprunta le ſecours, peut ſignifier du bois, comme l'hébreu *Elah* & le grec ὑλη.

Tout cela eſt très-bien ; mais à quel propos faire deſcendre ces ſerpens de Typhon & d'Echidna ? En quel ſens a-t-on pu dire que Junon les avoit nourris ? Pauſanias prétend que cette Hydre n'avoit qu'une tête, que c'eſt le Poëte Piſandre qui lui en a donné pluſieurs, l. 2, c. 37. Il parle auſſi d'une fontaine Lerna dans la ville de Corinthe, *ibid.* c. 4.

Cette remarque nous indique le vrai ſens de la fable. On ne diſconviendra pas

que ὕδρα dans ſa premiere ſignification ne ſoit de l'eau; elle a été changée en ſerpent par les Poëtes; mais Héſiode ne lui donne point ce nom. *Junon l'avoit nourrie par haine contre Hercule*, ℣. 315. Jupiter & Junon, Dieux de l'air, ſont ſouvent pris pour la pluie; nous en verrons pluſieurs exemples : ce n'eſt pas une merveille que les lacs & les marais ſoient augmentés par les eaux de la pluie. Junon, toujours ennemie d'Hercule, c'eſt la pluie qui fait enfler les eaux, rompt les digues & les écluſes qui les arrêtent; nous avons vu que βίη Ἡρακληείη ne ſignifie rien autre choſe; Ἰόλαος pour Ἰόλος, déſigne ſelon Numénius cité par Athénée, une cavité dans la terre, par conſéquent un canal; ainſi le myſtere ſe développe.

Hercule, par le moyen d'Iolaüs, tue l'Hydre de Lerne, c'eſt-à-dire, qu'une digue & un canal arrêtant & détournant les eaux, font ſécher ce marais. En effet, ſelon la carte de l'ancienne Gréce par M. Danville, ce marais n'eſt plus conſidérable, parce qu'il a une iſſue; il ſe décharge par deux canaux dans la mer.

Servius donne la même explication à la défaite de l'Hydre de Lerne; mais elle étoit trop ſimple pour être du goût des Mythologues hiſtoriens. Apollodore la

confirme, en disant qu'Hercule trouva l'Hydre près des sources de l'Amymone. Cela signifie donc qu'avant que l'on eût fait une digue & un canal pour conduire directement dans la mer les eaux de l'Amymone, elles se jettoient dans le marais de Lerne & inondoient les environs. Il ajoute qu'un cancre donnoit du secours à l'Hydre, & mordit Hercule au pied. Καρκίνος signifie un cancre marin & un chancre, maladie qui ronge les chairs & fait un ulcere; celui-ci désigne donc une veine d'eau qui mina le terrein sous la digue, & y fit une ouverture.

Remarquons encore qu'Euripide dans son Hercule furieux, appelle Κύνα cette prétendue Hydre de Lerne; or Κύνα ne désigne certainement pas un chien dans cet endroit, mais une cavité, un lieu profond où se rassemblent les eaux, comme Κυνία, lac d'Acarnanie dans Strabon.

La Chimere.

℣. 319. *Echidna enfanta encore la Chimere, animal monstrueux.... Bellérophon avec Pégase s'en rendit maître.*

Selon les Historiens, la Chimere est une montagne de Lycie, de laquelle il sortoit souvent des flammes, comme il en sort de plusieurs autres volcans. Homere, Iliad. l. 6, ℣. 180, en a fait la même description qu'Hésiode; la difficulté est de

ſçavoir ce que c'eſt que ce compoſé de trois animaux. Bochart prétend que ce ſont trois chefs de brigands Piſidiens, appellés *Solymi*; dont l'un s'appelloit la chevre, l'autre le lion, l'autre le ſerpent, ou qui avoient ces animaux pour ſymboles ſur leurs drapeaux. Le Clerc réfute cette explication, & ſoutient que les trois têtes & les trois corps de la Chimere ſont trois ſommets de la montagne, dont l'un repréſentoit une tête de lion, l'autre la tête d'une chevre, le troiſiéme la tête d'un ſerpent; cela n'eſt pas aiſé à comprendre. Χίμαιρα vient, ſelon lui, de l'hébreu *Camar*, brûler, parce que cette montagne jettoit du feu.

Il y a un dénouement beaucoup plus ſimple à ce myſtere. La Chimere paroît avoir eu en effet trois ſommets : le premier étoit nommé Λέων ou Λεῖων, qui en dialecte ionique ſignifie également un lion & un lieu plein & uni; c'étoit le lieu le moins élevé de la montagne, ſur lequel il y avoit une eſpéce de plate-forme, un terrein applani : le ſecond ſommet s'appelloit Χίμαιρα, qui déſigne une chevre ſauvage & *le lieu le plus haut*. Χίμαιρα étoit une eſpéce de château ſitué à la cime des monts Acrocérauniens; Χειμέριον, une montagne de Theſſalie & un promontoire de

Theſprotie. Nous avons déja remarqué, ℣. 10, l'équivoque de *chevre*, animal & montagne : le troiſiéme ſommet portoit le nom de τραχὼν, ſcabreux, ſcarpé, & les Lyciens prononçoient Δράκων, qui exprime un ſerpent ; *Draco*, montagne d'Ionie dans Pline. Voilà le monſtre compoſé de trois natures, de trois têtes & de trois corps ; & nous n'avons pas beſoin des autres langues pour développer l'énigme.

Bellérophon.

Mais croirons-nous que Bellérophon, l'un des deſcendans de Perſée, que l'on ſuppoſe né dans l'Argolide, ait paſſé la mer monté ſur Pégaſe pour aller vaincre ce monſtre prétendu ? Dès que nous ſçaurons ce que c'eſt que Bellérophon, nous ſerons bientôt détrompés. Ῥοφῶ, Ῥοφέω, ſignifie avaler, engloutir : βέλ doit exprimer de l'eau, puiſque βέλος eſt une riviere de Syrie dont on fait deſcendre les Bélides ou Danaïdes, qui empliſſent, dit-on, dans les enfers un tonneau percé. Βελλεροφόντης, eſt donc à la lettre *glutiens aquam*, un gouffre où l'eau s'engloutit. On le dit fils de Glaucus, Dieu marin & frere de Piréne, fontaine de Corinthe ; cette généalogie nous le fait encore mieux connoître. Voyez ℣. 281.

Où trouverons-nous dans l'Argolide la Chimere qu'il vainquit ? Pauſanias nous y

indique une riviere Χείμαρος, ou plutôt Χειμάρρους, c'eſt-à-dire, qui coule pendant l'hiver, par conſéquent un torrent, & un autre torrent Χίμειριον dans la Theſprotie, l. 8, c. 7. L'on ſçait déja que πηγασὸς ἵππος eſt de l'eau glacée, de l'eau de neige. En rapprochant les trois perſonnages, Bellérophon qui dompte la Chimere par le moyen de Pégaſe, eſt un gouffre, qui formé par la violence des eaux de neige, engloutit le torrent Χείμαρος ou Χιμαίρα; voilà le premier canevas de la fable. Comme les Grecs confondoient les objets les plus diſparates ſur le moindre rapport de noms, ils prirent le Χείμαρος de l'Argolide pour le Χιμαίρα de Lycie, dont ils avoient oui parler confuſément, & firent ainſi voyager leur Bellérophon au-delà de la mer.

Le Sphinx. V. 326. *La Chimere unie au chien Orthos mit au monde le Sphinx.* On ſçait que le Sphinx étoit originairement une figure Egyptienne, une eſpéce de monſtre qui avoit le viſage d'une femme, le corps d'un lion & les aîles d'un oiſeau; il n'eſt pas aiſé de deviner ce que les Egyptiens vouloient exprimer par cette bizarre figure: mais on peut conjecturer par quel moyen ce monſtre ſe trouva tout-à-coup tranſplanté dans la Béotie. Il y avoit dans

le voiſinage de Thèbes une chaîne de montagnes qui forme une enceinte ou un demi-cercle : elle eſt nommée Κύθερων au midi, & Σφίγξ, φίξ ou φίκιον vers le nord : ces deux noms ſignifient l'un & l'autre lien ou ceinture, ce qui ſerre & qui environne. Les Béotiens ayant oui parler ou ayant vu des Sphinx d'Egypte, imaginerent ſur la ſeule reſſemblance du nom, qu'il y avoit eu chez eux un monſtre ſemblable qui avoit donné le nom à leur montagne Sphinx.

Ils racontoient que ce monſtre propoſoit des énigmes aux paſſans, & dévoroit ceux qui ne pouvoient pas les deviner ; qu'Œdipe venu de Corinthe ayant heureuſement expliqué l'énigme, le Sphinx alla ſe précipiter dans la mer.

Cette narration ridicule avec toutes ſes ſuites, ſemble faire alluſion à l'hiſtoire naturelle de ce pays-là. Il devoit être bien connu à Héſiode, puiſqu'il en étoit. En comparant les circonſtances de la fable avec la carte géographique, & en expliquant tous les termes, on trouvera peut-être le dénouement. Il faut remarquer que dans cette plaine entourée de montagnes, il y a un lac & pluſieurs rivieres. Selon Héſiode, la Chimere unie au chien Orthos, a produit le Sphinx. La Chimere,

Χειμάρρους ſont les eaux de l'hiver, comme dans la fable précédente : le chien Orthos eſt un creux ou lieu bas environné ; on l'a vu, ℣. 287 ; Σφίγξ, ce qui reſſerre, par alluſion à Σφίγγω. Cela ſignifie donc que les eaux groſſies pendant l'hiver & reſſerrées de toutes parts, mettoient les habitans de la plaine fort à l'étroit ; voilà les énigmes du Sphinx, ou plutôt les embarras qu'il cauſoit : peut-être quelques perſonnes périrent dans ces eaux raſſemblées, & furent ainſi dévorées par le Sphinx. Οἰδίπους, que l'on traduit par *pieds enflés*, ſignifie auſſi *eau enflée*, de Οἴδος, enflure, & Ὕπος, de l'eau : il y avoit une fontaine de ce nom à Thèbes, ſelon Pauſanias, l. 9, c. 18. Κορύνθος eſt le terme générique de montagne, qui a donné le nom à la ville de Corinthe ; Κορυνός, élevé, dans Héſychius. On conçoit que les eaux enflées & deſcendues des montagnes ſe firent une ouverture du côté de la mer, & allerent ſe jetter dans le golfe Hilyca, où elles tombent encore aujourd'hui : ainſi Œdipe diſſipa l'énigme ou l'embarras, & força le Sphinx de ſe précipiter dans la mer.

On peut voir dans Strabon, l. 9, où il décrit la Béotie, les divers changemens que les eaux avoient faits dans cette contrée, p. 391.

Sous

Sous le régne de cet Œdipe, il y eut une contagion à Thèbes ; il n'eſt pas ſurprenant, qu'après les eaux écoulées, le deſſéchement des terres l'ait cauſée. L'Oracle déclara qu'elle étoit arrivée, parce qu'Œdipe avoit tué ſon pere Laïus, & épouſé ſa mere Jocaſte. Λάος eſt une riviere de Macédoine ; Ἴλαιος, riviere de Bithynie ; Ἰυλαῖος, riviere de Médie ; Laye, riviere des Pays-Bas ; Layon, riviere d'Anjou, &c. Apparemment, l'une de celles qui couloient dans la plaine dont nous parlons, portoit le même nom, mais les eaux enflées en effacerent le lit ou le détournerent ; voilà comme Œdipe tua Laïus, après avoir défait le Sphinx, qui étoit enfant de Laïus ſelon quelques-uns. Voyez Pauſanias, l. 9, c. 26. Ces mêmes eaux s'éleverent juſqu'à une fontaine nommée *Jocaſte* & s'y mêlerent ; ainſi Œdipe épouſa ſa mere. L'on verra, ℣. 356, qu'Ἀνάξη eſt une nymphe des eaux, par conſéquent une fontaine.

De ce commerce naquirent Eteoclès & Polynice, deux autres ſources d'eau. Ἐτεοκλέις ſignifie fermé chaque année, & Πολυνείκη, qui coule abondamment, ℣. 247. La premiere étoit à ſec pendant l'été, l'autre couloit pendant ce temps-là : tel eſt le ſens du régne alternatif d'Etéocle & de

Polynice, Rois de Thèbes auſſi réels que leurs ayeux. En voilà ſuffiſamment pour développer le canevas ſur lequel les Poëtes ont fait de ſi belles tragédies, & que les Mythologues hiſtoriens ont pris pour une narration authentique.

Le lion de Némée.

v. 327. *Le lion de Némée.* S'il étoit ici queſtion d'un animal, à quel propos le feroit-on naître de la Chimere & du chien Orthos, qui ſont des eaux ? D'ailleurs eſt-il bien prouvé que l'on ait jamais vu dans la Gréce des lions, qui ſont des animaux propres aux pays Méridionaux ? Mais il y avoit dans la forêt de Némée un Λεῖον, un lieu plein & uni dont les eaux croupiſſantes infectoient les environs : ſelon quelques-uns, il étoit né de Typhon ou d'un ruiſſeau ; cette généalogie n'eſt point contraire à la premiere. Il avoit été nourri par Junon ou par la pluie : il fut tué par Hercule, par une digue & un canal bien fermé qui détourna les eaux ailleurs. Tout cela n'eſt pas difficile à comprendre ; Λεωπέτρα, dans Héſychius, déſigne une pierre liſſe & unie.

Au reſte, ce n'eſt pas ſans fondement que l'on ſuppoſe de fréquentes inondations dans la Gréce ; la tradition s'en étoit conſervée : rien de ſi connu que les déluges d'Ogygès & de Deucalion. Ils ſont la

clef de la plûpart des fables héroïques.

℣. 333. *Enfin Céto & Phorcys engendrerent le dragon des Hespérides.* Après ce qui a été dit, ℣. 215 sur les Hespérides, l'on n'est plus en peine de sçavoir ce que c'est que les pommes d'or & le dragon qui les gardoit, ni pourquoi il est né de Céto & de Phorcys, des eaux & de la pluie. Le dragon des Hespérides.

Un Ecrivain célébre qui se fait gloire de contredire toutes les opinions anciennes & modernes, & dont le nom seul tient lieu de raison à la plûpart des lecteurs, a prétendu mieux indiquer la source des fables que l'on a composées sur les serpens. » Parmi les animaux, dit-il, le » serpent dût paroître aux hommes doué » d'une intelligence supérieure, parce que » voyant muer quelquefois sa peau, ils » dûrent croire qu'il rajeunissoit. Il pou» voit donc, en changeant de peau, se » maintenir toujours dans sa jeunesse; il » étoit donc immortel : aussi fut-il en » Egypte, en Gréce, le symbole de l'im» mortalité. Les gros serpens qui se trou» voient auprès des fontaines empêchoient » les hommes timides d'en approcher : on » pensa bientôt qu'ils gardoient les trésors. » Ainsi un serpent gardoit les pommes » d'or des Hespérides; un autre veilloit » autour de la toison d'or; & dans les

» myſteres de Bacchus, on portoit l'image » d'un ſerpent qui ſembloit garder une » grappe d'or «. Philoſophie de l'hiſtoire, chapitre 6.

Aucune de ces obſervations n'eſt vraie ni réfléchie : 1°. Il eſt faux que le ſerpent fut en Egypte & en Gréce le ſymbole de l'immortalité ; il étoit le ſymbole de la vie, parce qu'il eſt le plus vivace de tous les animaux, & parce que ſon nom dans les langues orientales déſigne auſſi la vie : nous ne connoiſſons qu'une ſeule fable qui faſſe alluſion à ſon changement de peau. On repréſentoit l'éternité par un cercle ou par un ſerpent qui ſe mord la queue, parce que l'éternité eſt une révolution perpétuelle, qui ſemblable à la ligne circulaire, n'a ni commencement ni fin ; mais cette figure n'a rien de commun avec la jeuneſſe du ſerpent. 2°. Il eſt faux que les gros ſerpens ſe tiennent près des fontaines ; ils cherchent plutôt les ruiſſeaux & les rivieres où ils peuvent pêcher. Les ſerpens aiment la chaleur, & ordinairement l'eau des fontaines eſt d'un froid inſupportable pour eux. 3°. Quand ils auroient habité près des fontaines, quelle relation cela peut-il avoir avec le ſoin de garder des tréſors ? Y a-t-il la moindre apparence de liaiſon entre ces deux idées ? 4°. Les

prétendus ſerpens qui gardoient les pommes des Heſpérides & la toiſon d'or, ſont des eaux qui ſerpentent, & rien davantage; l'équivoque eſt ſenſible en grec, & cent fois répétée dans les Poëtes. 5°. Le ſerpent accompagné d'une grappe d'or dans les myſteres de Bacchus étoit évidemment la figure du ſep de vigne, bois tortueux auquel les grappes de raiſin ſont attachées; jamais les Mythologues n'ont ſuppoſé le moindre rapport entre Bacchus & les ſerpens. 6°. L'on voit aiſément le but de notre Philoſophe: il veut inſinuer que l'hiſtoire du ſerpent qui tenta Eve, n'eſt qu'une fable ou une allégorie, comme tant d'autres que l'on racontoit chez toutes les nations; mais cette conſéquence eſt auſſi fauſſe & auſſi déplacée que les obſervations par leſquelles il a eſſayé de nous y préparer. Ce n'eſt pas ici le lieu d'en dire davantage.

℣. 336. *Telle eſt en détail leur poſtérité.* Il eſt bon de rappeller en peu de mots toute la poſtérité de Céto & de Phorcys, c'eſt-à-dire, des eaux & de la mer, pour faire ſentir la ſuite & la liaiſon des fables; 1°. les Grées qui ſont des rochers; 2°. les Gorgones qui ſont des fontaines; 3°. Géryon, marais de l'Argolide; 4°. Echidna, les eaux qui tournent, & Typhon, les ri-

vieres & les gouffres ; 5°. Orthos, enceinte aquatique ; 6°. Cerbere, gouffre ou caverne ; 7°. l'Hydre de Lerne, lac ou marais ; 8°. la Chimere ou le torrent qui coule en hiver ; 9°. le Sphinx, embarras cauſé par les eaux ; 10°. le lion de Némée, autre marais ; 11°. le ruiſſeau formé par les Heſpérides. Tous ces objets ont une relation évidente avec les eaux ou avec les divinités marines ; ſi on les entend autrement, cette relation ne ſubſiſtera plus. C'eſt par-là que péchent principalement les explications données juſqu'ici par les Mythologues : celles que l'on vient de voir ſont peut-être moins ſçavantes, mais elles paroiſſent mieux liées au principe que nous avons établi dans le diſcours préliminaire, que les fables des Dieux ſont le tableau de la nature en général, celles des héros & des monſtres, la topographie des différentes contrées de la Gréce.

Les Fleuves. ℣. 337. *De Téthys & de l'Océan ſont ſortis les Fleuves les plus fameux.* On ſe ſouvient que Téthys eſt un des noms de la mer : elle eſt épouſe de l'Océan, parce que celui-ci eſt maſculin, & l'autre du féminin. Il n'y a pas d'apparence qu'Héſiode ait été aſſez bon Phyſicien, pour ſçavoir que ce ſont les eaux de la mer ré-

duites en vapeur qui ſont la pluie, & qui ſont la ſource des fleuves. Malgré l'opinion de le Clerc, il eſt probable que le Poëte fait ceux-ci enfans de la Mer, à cauſe de la reſſemblance de nature, & parce qu'ils ſont moins conſidérables, tout comme il ſuppoſe les fontaines filles des rivieres.

Par l'énumération qu'il fait des fleuves, on voit que ſes connoiſſances géographiques ne s'étendent pas bien loin ; à la réſerve du Nil, du Pô & du Danube ; il ne parle que de ceux de la Gréce & de l'Aſie mineure. Hérodote qui a vécu 400 ans après lui, n'en ſçavoit guères davantage ; il n'avoit que des notions très-confuſes de la ſource & du cours du Danube. Voyez l. 4, n. 150.

Cette ignorance de la géographie avoit fait naître chez les Grecs une infinité de fables ſur les fleuves. Les Sicyoniens diſoient que le Méandre, riviere d'Ionie, reparoiſſoit chez eux ſous le nom d'Aſope : ceux de Délos prétendoient que leur fontaine Inope venoit du Nil. Quelques-uns racontoient que l'Euphrate, après s'être perdu dans les ſables, renaiſſoit en Ethiopie, & prenoit le nom de Nil. Pauſan. l. 2, c. 5.

℣. 338. *Le Nil.* Le Clerc remarque

très-bien que Νεῖλος n'eſt point un nom propre, mais le nom appellatif de riviere en général, & le même que l'hébreu *nahal*, fleuve ou ruiſſeau : Νεῖλος, dans pluſieurs Auteurs, ſignifie un canal ou un abîme. Il ajoute que les peuples qui habitent ſur les bords d'une riviere l'appellent ſimplement l'eau ou le fleuve, ſans lui chercher un diſtinctif. Cette obſervation qui eſt fort juſte, ſera confirmée par l'étymologie de tous les noms des fleuves dont Héſiode va parler. L'on peut déja conclure que *Sihor*, nom hébreu du Nil, ne ſignifie point noir, comme on le dit communément, puiſqu'il eſt donné à un ſimple ruiſſeau, Joſ. 13, 3. C'eſt donc le même que *Siris*, qui, ſelon Pline, eſt le nom du Nil en Ethiopie, & celui d'une riviere d'Italie près de Tarente : *Sier*, riviere de Savoye; Σύρος, riviere d'Arcadie, &c. Ce n'eſt point par alluſion à ce fleuve que la Canicule a été nommée Σείριος, puiſqu'il ſe dit auſſi du ſoleil & de tous les aſtres. Selon Diodore, tome 1, page 133, le Nil étoit appellé dans les premiers temps *Ægyptus*, c'eſt-à-dire, le fleuve d'Egypte; l'Ecriture le déſigne de même, parce qu'il eſt la ſeule riviere de ce pays-là.

L'Alphée. Ἀλφειός, riviere d'Elide dans le

le Péloponnèſe. C'eſt auſſi un lac dans Pline, & un ruiſſeau de l'iſle de Ténédos. Il y avoit encore un Alphée dans l'Ionie, & un autre en Acarnanie, ſelon Pauſanias, l. 8, c. 38. On fait mention d'un ruiſſeau ἴλαφος en Arcadie : c'eſt par conſéquent le nom général d'eau ou de riviere : il eſt inutile d'en puiſer l'étymologie, comme Bochart, dans le phénicien *halaph*, *ſecare*. Alp eſt une riviere de Suiſſe, & Chinalaph une riviere d'Afrique (*a*).

Le Pô. Ἠριδανός. On appelloit de même une petite riviere qui couloit près d'Athènes : Pauſan. l. 1, c. 19. Ce nom eſt formé de Ρί ou ἔρι, eau ou riviere ; Δάν, profonde, même terme que *Rhodanus*, le Rhône. Les ſyllabes *ra*, *re*, &c. ſignifient de l'eau dans toutes les langues ; Ρᾶ, le Volga, grande riviere de Tartarie ; Rô, riviere des Pays-Bas, Rey, Rie, Rüe, trois rivieres d'Angleterre ; Ἤρη, lac d'Arcadie, &c. Pô, nom moderne, ne ſignifie

(*a*) On ſçait la fable que l'on racontoit ſur le fleuve Alphée & la fontaine Aréthuſe en Sicile. On prétendoit que celle-ci conduiſoit ſes eaux au travers de la mer pour aller ſe mêler avec l'Alphée. Selon Pline, l. 2, c. 103, ce que l'on jettoit dans l'Alphée ſe retrouvoit dans la fontaine Aréthuſe en Sicile. C'auroit dû être tout le contraire. Il eſt peu de pays où l'on ne raconte de pareilles fables. Comme il y avoit pluſieurs fontaines de ce nom, on a confondu l'Aréthuſe qui ſe jettoit dans l'Alphée, avec celle de Sicile.

rien que profond ; c'eſt le nom d'un puits dans quelques Provinces ; Pô eſt une riviere de la Chine ; *Padus*, en latin avoit le même ſens, comme *Pader*, riviere de Weſtphalie.

℣. 339. Le Strymon, riviere de Thrace ou de Macédoine ; Στρυμόν eſt le même que *Struma* en latin, écrouelle, humeur froide qui coule de quelque partie du corps. La racine eſt *Rum* ; Ῥεῦμα, fluxion, qui a paſſé dans notre langue ; Rhume & Prume ſont des rivieres d'Allemagne ; Ῥῦμος, dans Strabon, eſt une riviere du Pont.

Μαιάνδρος, le Méandre, riviere de l'Aſie mineure. Son ancien nom étoit Μαίον, de Μαί, eau ou riviere, comme *Mei* en hébreu ; d'où eſt venu *Meio* ; Mayenne, riviere d'Anjou ; Mahon, riviere de Berry ; Mai, riviere d'Irlande & de Picardie. On y ajouta l'épithéte Ἄνδρος, qui tourne, qui ſerpente, comme *hadar* en chaldéen : le Méandre étoit remarquable par ſes replis tortueux.

Ἴστρος ou Ἴστηρ, le Danube, même nom que Ὕστρος, le ventre, les inteſtins, le dedans, la profondeur ; Ὄιστρος, riviere de Pamphilie, dans Pomponius Mela ; Κάϊστρος, riviere d'Ionie ; Heſtrun, riviere des Pays-Bas. *Danube*, nom plus moder-

ne, eſt formé de *Dan*, profond, & *ub*, eau ou riviere; Ubaye, riviere d'Italie. Les Allemands prononcent durement Thonaw, de Ton, profond, aw, de l'eau.

℣. 340. Φασίς, le Phaſe, riviere de la Colchide, & une autre de l'Arménie; Hyphaſis, riviere des Indes.

Ῥῆσος, riviere de la Troade, vient de Ῥέω, *fluo*; Ῥοῖζος, dans Héſychius, flux impétueux; Ῥίζιος, riviere du Pont; Rize, riviere du Comté de Foix.

Ἀχελῶος, riviere de la Gréce proprement dite, qui ſort du mont Pindus. Ce nom, ſelon Héſychius, ſignifie en général toute ſorte d'eau : auſſi y avoit-il encore deux autres rivieres appellées de même, une en Theſſalie & une en Arcadie. L'ancien nom d'Acheloüs étoit *Thoas*, qui ſignifie profond. Voyez ℣. 245. On a débité ſur ce fleuve une fable que l'on verra dans l'explication des travaux d'Hercule.

℣. 331. Νέσσος ou Νεστίος Il y a deux rivieres de ce nom, l'une dans la Thrace, l'autre dans l'Illyrie; & c'eſt auſſi le nom d'un Centaure fameux; Neſſ, lac d'Ecoſſe; Neiſſe, riviere de Siléſie; Nieſter, riviere de Tartarie.

Ῥόδιος, riviere de la Troade, eſt le même que Ῥοδία, nymphe des eaux, ℣. 351 ci-après; Rhodé, riviere de Scythie;

Rhœdias, riviere de Macédoine ; tous ces termes ſont dérivés de Ῥέω, *fluo*, Rodden, riviere d'Angleterre.

Ἀλιάκμον, riviere de Macédoine, eſt formé de Ἄλι, riviere, comme Ἅλυς dans l'Aſie mineure ; *Allia* en Italie ; Allier en France ; Halle en Franche-Comté ; Ἄκμον, profond ; *Agmon* en hébreu eſt un étang ou un lac.

Ἑπτάπορος eſt une épithéte du fleuve Rhœſus ci-deſſus, parce qu'on peut le paſſer à gué ſept fois en faiſant la même route. Voyez Strabon, l. 13 ; cependant Homere, Iliad. l. 12, ℣. 20, le diſtingue du Rhœſus auſſi-bien qu'Héſiode.

℣. 342. Γρήνικος, le Granique, riviere de Myſie, fameuſe par la victoire d'Alexandre ſur l'armée des Perſes, a pour racine Ῥήν ou Γρήν, riviere ; *Rhenus*, le Rhin en Allemagne ; Rheno en Italie ; Renne en Franche-Comté ; Ῥεῦνος, torrent d'Arcadie ; *Granius*, riviere de Perſe dans Pline ; Graan, riviere d'Hongrie.

Ἀσωπός, riviere voiſine de la précédente, eſt formé de Α ou Ἀ augmentatif, & Σήπος, eau ou riviere ; Ἀσωπός eſt le nom de quatre rivieres de Gréce ; Ζάλη, la mer en vieux grec ; *Sapis*, riviere d'Italie ; *Sapa*, la ſeve, l'humeur qui circule dans les plantes.

Σιμοείς, le Simoïs, riviere de la Troade ; il y en a encore un de ce nom en Sicile ; Semoï, dans les Pays-Bas ; *Suemus*, dans la Thrace ſelon Pline.

℣. 343. Πηνειός, riviere de Theſſalie ; & une autre dans le Péloponnèſe, eſt analogue à πανεύς, riviere de Colchide & fontaine du Liban ; φενεός, lac d'Arcadie ; Penne, riviere des Pays-Bas.

Ἔρμος, riviere de Phrygie qui ſe jette dans le Pactole ; Armène & Armine en Italie ; *Hirminum* en Sicile ; *Armua* en Afrique, ſelon Pline ; Armançon en Bourgogne, ont la même racine.

Καΐκος, riviere de Myſie, vient de χαίω, être ouvert ou profond, ou χαίνω ; Caïa, riviere d'Eſpagne ; Coïc, ruiſſeau d'Alep en Syrie, &c.

℣. 344. Σαγγάριος, riviere de Bithynie : nous retrouvons *Sanga* chez les Baſques, *Sangona* pour la Saône ; *Sagra* & *Sagrus* en Italie.

Λάδων, riviere d'Arcadie ; c'eſt auſſi le nom du Pactole en Lydie, Laud en Afrique, Aled en Angleterre, *Ledum* dans les Gaules, ſelon Méla, Lydd en Angleterre, Λυδίας en Macédoine, Lida en Suéde ; ainſi les voyelles ſe changent chez les différentes nations.

Παρθένιος, riviere de Paphlagonie, &

autre d'Arménie ; παρθενίας, riviere d'Elide, ſont formés de πάρ ou παρά augmentatif, & θέν, profond ; Teyn, riviere d'Angleterre ; Tenu, riviere de Bretagne, &c.

℣. 345. Εὐηνὸς, riviere d'Etolie ; il y en a une de même nom en Ionie ; Οἶνος en Laconie ; *Oenus*, l'Inn en Allemagne, Aîne en Champagne, Venne en Languedoc, Aven en Bretagne & en Angleterre, ſont le même terme.

Ἄρδησκος, riviere de Scythie, appellée *Ordeſſus* dans quelques Auteurs, vient de Ἄρδω, couler, arroſer ; Ardeſche eſt une riviere de Languedoc ; Wardach, riviere de Soüiabe.

Σκάμανδρος, riviere de la Troade, eſt dérivé de Σκάμ, creux ou canal ; Σκάμμα, un foſſé, & Ἄνδρος, tortueux, comme dans Μαίανδρος ci-devant.

Il eſt prouvé par ce détail que tous ces noms de rivieres n'expriment autre choſe que l'idée générique d'eau, de profondeur, de canal, qu'il ſeroit inutile de leur chercher d'autre étymologie dans les langues orientales ou ailleurs. Ce fait deviendra plus évident encore par les noms de Naïades ou Nymphes des eaux, c'eſt-à-dire, des fontaines dont Héſiode va faire une longue énumération. Il ſuppoſe que ce

ſont des génies féminins, parce que leur nom eſt de ce genre : quelques-unes de ces nymphes ont eu de célébres aventures.

Voilà donc les fleuves mis par Héſiode au nombre des Dieux ; on ſçait en effet qu'il eſt peu de rivieres qui n'ayent reçu un culte de ceux qui en habitoient les bords. L'utilité qu'on en retiroit, les ravages qu'elles cauſoient quelquefois en ſe débordant, firent croire qu'elles étoient habitées & conduites par un Génie, tantôt débonnaire & tantôt irrité : l'intérêt & la crainte ſont les deux grands reſſorts de la religion des peuples : mais ſi on avoit commencé par déifier les hommes, quelle relation auroient-ils avec les fleuves ?

Les Naïades.

℣. 346. *Téthys eſt encore la mere des Nymphes qui habitent les fontaines, auxquelles les jeunes gens conſacrent leur chevelure auſſi-bien qu'au grand Apollon & aux Fleuves.* D'où a pu venir l'uſage de conſacrer la chevelure des jeunes gens aux fleuves & aux fontaines ? De tout temps, le plaiſir de prendre le bain & de nager a été du goût des jeunes gens, & il devoit être plus familier aux Grecs qu'à nous, parce que leur climat eſt plus chaud que le nôtre. Après les exercices du corps qui leur étoient journaliers, la lutte, le diſ-

que, le ſaut, la courſe, on ne manquoit pas d'aller ſe jetter dans la riviere. Sans doute il arrivoit ſouvent dans ce temps-là comme aujourd'hui aux nageurs & aux plongeurs de ſe noyer, & quelquefois il y en eut qui furent accrochés par les cheveux aux branches ou aux racines des arbres qui croiſſent ſur le bord des eaux. La perſuaſion où l'on étoit que tous les fleuves étoient habités par un Génie, fit dire que c'étoit le fleuve qui avoit ſaiſi le noyé par les cheveux. Ceux qui en échapperent, ſe crurent obligés de conſacrer leur chevelure au Dieu ou Génie du fleuve qui les avoit épargnés, & bientôt la coutume s'établit de couper ainſi ſes cheveux & de les offrir aux fleuves, pour ne pas être arrêté par-là en ſe baignant. On fit la même cérémonie à l'honneur d'Apollon, parce qu'il préſidoit aux exercices des jeunes gens. De longs cheveux pouvoient incommoder beaucoup les lutteurs; on jugea qu'il valoit mieux s'en défaire & les vouer au Dieu, que de les conſerver : c'eſt peut-être la raiſon qui introduiſit chez les Grecs & chez les Romains l'uſage de ſe raſer la tête ou de porter les cheveux fort courts.

Il eſt aiſé de comprendre que la même raiſon qui avoit fait déifier les rivieres, fit

auſſi décerner un culte aux fontaines. Il n'étoit pas aiſé aux Grecs de deviner d'où pouvoit venir une ſource d'eau qui ne tariſſoit point ; ils conclurent qu'un Génie obligeant ſe chargeoit de la faire couler.

℣. 348. *Tel eſt le ſort qu'ont reçu de Jupiter, Pitho, Admète*, &c. Nous verrons dans la ſuite comment Jupiter a réglé le ſort de tous les Dieux, & leur a diſtribué leurs emplois. On paſſera le plus rapidement qu'il ſera poſſible ſur toutes ces étymologies de noms propres, dont pluſieurs ont déja été expliqués parmi les précédens.

℣. 349. Πείθω ou πυθω' étoit un nom de fontaine, puiſque, ſelon Pline, il y en avoit une nommée *Pythia* ou *Phinthia* en Sicile ; il ſignifie creux ou profond, comme πίθος, tonneau, & *puteus* en latin ; voilà pourquoi il avoit auſſi déſigné la caverne de Delphes, où ſe rendoient les Oracles d'Apollon. Voyez ℣. 499.

Α'δμήτη, ſource d'eau ; Α'δά, ſelon Héſychius, eſt une fontaine ; Μήτη, eau ou liqueur ; Μέθη ſignifie le vin & l'ivreſſe ; *matus*, humide en latin, *moite* en françois.

Ἄνθη exprime de l'eau ; Anté, riviere de Normandie ; Anthie, riviere de Poitou ; Went, riviere d'Angleterre ; *Avantus*, riviere d'Italie.

Ἠλέκτρη, coulante, comme *helec* en syriaque : c'est le nom d'une riviere de Messénie dans Pausanias, & il le rapporte à une nymphe, fille d'Atlas, l. 4, c. 33. Voyez ℣. 265.

℣. 350. Δωρὶς est déja mis ci-devant au nombre des nymphes de la mer ; ℣. 241.

Πρυμνώ, de Ῥύμη, écoulement, comme au ℣. 339.

Οὐρανίη, de Οὖρον, *urina*, de l'eau ; *urinator*, nageur ; Οὐρία, lac d'Acarnanie dans Strabon.

℣. 351. Ἵππω, c'est une riviere de Colchide : ce nom a pu être donné à plusieurs fontaines ; Ἵππος, liqueur ou boisson. Voyez ℣. 251.

Κλυμένη est analogue à Εὐλιμένη, ℣. 246 ; Κλυμενός étoit un trou profond près d'Hermione dans l'Argolide, Pausan. liv. 2, ch. 35. Il peut être dérivé de Κλύω pour Κλύζω, laver.

Καλλιρόη, *pulchrè fluens*, belle eau : il y a eu plusieurs fontaines de ce nom. Pline en cite une en Palestine & une en Arménie. Il a été parlé de cette nymphe, ℣. 287.

℣. 352. Ζευξώ. Il seroit difficile de montrer ce nom ailleurs ; il a quelque ressemblance avec Ζεύχις, lac d'Afrique dans Strabon, l. 17.

Κλυτὴ, profonde, comme *glutio* en latin, avaler, engloutir; il peut encore venir de Κλυζω.

Ἰδυῖα, de Δεύω, verſer, répandre; *Addua*, riviere d'Italie.

Πασιθόη, même nom que Πασιθέη ci-devant, ℣. 247.

℣. 253. Πληξαυρη eſt formé de πλήξ, eau, comme *Pleyſſe*, riviere d'Allemagne; Αὔρη, coulante; Αὔρας, riviere de Mœſie; Aure en Normandie, &c.

Γαλαξαύρη, de Γαλάξ, eau, comme Γέλας, riviere de Sicile, & Αὔρη dans le nom précédent.

Διώνη, de Διαίνω, humecter, arroſer; c'eſt celle-ci que pluſieurs donnoient pour mere à Venus; de-là eſt encore venu Διώνυσος, Bacchus.

℣. 354. Μηλοβοσὶς. Μῆλο, *aqua*; Mello, riviere d'Italie; Μέλας, nom de cinq rivieres; βόσις, profonde; *Boſa*, riviere de Sardaigne; βῆσα, fontaine de Theſſalie.

Θόη, profonde, a déja été remarqué pluſieurs fois.

Πολυδώρη, de πολὺ, *multùm*; Δώρη, voyez Δώρις ci-devant.

℣. 355. Κερκηὶς eſt le même que Κερκίος, *Cercius*, riviere d'Etrurie.

Πλουτὼ, profonde; de-là eſt venu *Pluto* des Latins, le Dieu des enfers. On ſup-

poſoit celle-ci mere de Tantale, marais de Phrygie. Pauſanias, l. 2, c. 22.

℣. 356. Περσηΐς eſt le même que *Perſea*, fontaine de Mycènes, dans Pauſanias, l. 2, c. 16; Aigue-Perſe en Auvergne eſt une fontaine d'eau bouillante.

Ἰάνειρα eſt formé de ἰᾶ augmentatif, & Νείρ, de l'eau, comme dans Νηρὸς, humide, & Νηρεύς, la mer. Cette nymphe eſt la même que Δειάνειρα, Déjanire, épouſe d'Hercule dont nous verrons l'hiſtoire.

Ἀνάϛη, de Α augmentatif & Κάϛη, profonde; Χάσκω, être creux, être ouvert; Καϛόρ, animal aquatique Κέϛρος, riviere de Piſidie.

Ξάνθη, nymphe du fleuve ξάνθος en Lycie, & du Scamandre dans la Troade; il y avoit encore un Xanthus en Epire.

℣. 357. Πετραίη peut ſignifier pierreuſe ou qui coule entre les rochers, de πέτρη, *petra*.

Μηνεσθώ, de Μή, eau, d'où vient Meïo; Νέσθω, *fluo*; Νεϛὸς, riviere de Thrace; Nieſter, riviere de Tartarie.

Εὐρώπη. On pourroit croire que c'eſt l'Europe, une des quatre parties du monde; mais il eſt ici queſtion d'une nymphe aquatique, d'une fontaine ſemblable aux précédentes. Son nom vient de ἐυ augmentatif, & Ῥοφῶ, Ῥοφάω, avaler,

engloutir ; Ῥοφλον, *fluctus*, dans Héſychius : c'eſt la nymphe qui fut enlevée par Jupiter changé en taureau ; cette fable ſera expliquée ailleurs.

℣. 258. Μῆτις, eau ou liqueur, comme dans Ἀδμήτη ci-devant ; Μαθις, riviere d'Illyrie ; Ἄμαθος, riviere d'Arcadie : celle-ci fut encore épouſe de Jupiter.

Εὐρυνόμη, de εὖρυ, ce qui coule ; Heure ; riviere des Pays-Bas ; Νόμη, habitation ; il ſignifie ce qui habite dans les eaux.

Τελεθὼ, même nom que *Telis*, riviere du Rouſſillon dans Méla ; Thiéle, riviere de Suiſſe ; Teols, riviere du Berry ; Thelley, riviere d'Angleterre.

℣. 259. Κρισίη, analogue à Ῥίζιος, riviere du Pont ; Ὄριζιος, riviere de Myſie.

Ἀσίη peut venir de Ἄσις, boue, limon ; Ἀσίος, boueux. Il paroît que le Poëte n'entend point ſous ce nom l'Aſie.

Καλυψὼ reſſemble aſſez à Κάλπης, riviere de Bithynie, à *Colapis*, la Kulp, riviere d'Hongrie. Cette Calypſo eſt fameuſe par ſes aventures avec Ulyſſe. V. ℣. 1016.

℣. 360. Εὐδώρη, de εὖ augmentatif, & δώρ, couler ; ὑδωρ, de l'eau.

Τύχη. Il n'y a pas d'apparence qu'Héſiode entende ici la fortune ; ou bien il en fait une divinité des eaux, à cauſe

des divers accidens auxquels on eſt expoſé dans la navigation. Pauſanias, l. 4, c. 30, remarque de même qu'Homere n'a parlé de τύχη, que comme d'une nymphe marine, & non point comme d'une divinité qui préſide à tous les événemens. Cette idée eſt des ſiécles poſtérieurs. Le nom de la premiere eſt le même que τεῦχος, *vas*, *alveus*; *Tichis*, riviere d'Eſpagne, ſelon Pline.

Ἀμφιρώ pour Ἀμφιρόη, *Circumfluens.*

Ὠκυρόη, *Celeriter fluens.*

℣. 361. Στύξ, Στύγος, fontaine d'Arcadie, dont l'eau qui diſtille d'un rocher eſt d'un froid mortel; voilà pourquoi on l'a regardée comme un fleuve d'enfer, ou parce qu'elle tombe dans une caverne. Il y en avoit une de même nom en Egypte, & une autre dans l'Arabie heureuſe, ſelon Ptolomée. C'eſt le même nom que Σταγὼν & Στάγμα, *gutta*, ce qui diſtille. Comme le froid reſſerre & engourdit, & que *ſerment* dans toutes les langues eſt analogue à *ſerrer*, on a feint que jurer par le Styx étoit un ſerment irrévocable parmi les Dieux.

℣. 361. Héſiode ajoute que c'eſt la plus reſpectable de toutes les eaux, à cauſe de cette circonſtance; il en parlera encore, ℣. 383 & ℣. 775.

Quand on fait attention à cette multitude de fontaines célébres chez les Poëtes, l'on n'eſt plus ſurpris de la bizarrerie des fables qu'ils ont forgées ſur les nymphes ; ce ſont des deſcriptions groteſques de ces fontaines, de leur cours, des effets qu'elles produiſoient, des propriétés vraies ou fauſſes que l'on y remarquoit. Si ces nymphes avoient été des femmes, comment auroit-on pu ſe ſouvenir de tant d'aventures que l'on mettoit ſur leur compte, & qui ne valoient pas la peine d'être rapportées : auſſi la plûpart de ces contes ſont inintelligibles dans le ſyſtême des Mythologues hiſtoriens.

℣. 362. *Telle eſt la poſtérité de l'Océan & de Téthys*, &c. L'on a vu, ℣. 129, que la peur a contribué beaucoup à faire peupler de nymphes les montagnes & les foréts : l'admiration ſtupide des phénoménes de la nature en a fait placer dans les fontaines & les rivieres. D'où peut venir cette eau dont la ſource ne tarit point, & dont on n'apperçoit pas le réſervoir ? C'eſt ſans doute une Intelligence qui ſe plaît à la faire couler ainſi par un pouvoir ſupérieur. A plus forte raiſon faut-il un pouvoir divin pour gouverner un élément auſſi admirable que la mer : il en eſt de même de toutes les autres parties de la

nature. Au lieu que parmi nous, le peuple éclairé par la religion ſoulage ſon ignorance, en penſant qu'un ſeul Dieu ſouverainement ſage & puiſſant conduit toutes choſes : les Payens ne trouvoient de reſſource à la leur qu'en multipliant les divinités autant qu'ils les jugeoient néceſſaires.

Le Soleil. ℣. 371. *Thia, épouſe d'Hypérion, enfanta le Soleil*, &c. Le Clerc a raiſon de remarquer que Θεία dans ſon origine eſt le même que *tholu*, qui en hébreu ſignifie le vuide & la profondeur ; mais ce n'eſt point le chaos, comme il le ſoutient. Héſiode a dit, ℣. 135, que Thia étoit fille du Ciel & de la Terre ; c'eſt donc la mer, & nous avons vu ce nom pluſieurs fois parmi les divinités des eaux. Hypérion eſt le Ciel : ils ont enfanté le Soleil, la Lune & l'Aurore, parce que le ſoleil en ſe levant paroiſſoit aux Grecs ſortir de la mer Egée, tout comme il ſe couchoit dans la mer Ionienne.

Ἥλιος, le Soleil ne vient point de *helio*, *altus* ; mais il eſt analogue à *hel*, le feu, la lumiere ; ἔλη, ἴλη, ἔλα, ἐλέια, en grec, chaleur & lumiere ; *Sol*, chez les Latins, a le même ſens, comme Σέλας, clarté ; de-là eſt venu Σελήνη, la Lune, & non pas de *Lanah*, *pernoctavit*.

Aurora

Aurora eſt l'hébreu *or*, *our*, lumiere, de même que Ἠως en grec, vient de Αὔω, luire. L'Aurore.

La fonction de l'Aurore dans Homere eſt d'ouvrir les portes du ciel : les Latins lui avoient ſubſtitué *Janus*, qui ſignifie la lumiere ou le ſoleil ; voilà pourquoi Horace, ſat. 6, l. 2, ℣. 20, l'appelle *matutinus pater* ; & en rapportant ſon nom à *Janua*, ils lui mirent une clef à la main. On le peignoit avec deux, & quelquefois avec quatre viſages, pour rendre l'idée d'Homere, qui dit que *le ſoleil voit & entend toutes choſes*, ou qu'il répand la lumiere de tous côtés : Odyſſ. liv. 12, ℣. 323 : auſſi le diſoit-on fils d'Apollon. Il eſt aiſé de voir par-là que Janus, non plus que l'Aurore, n'a jamais été un être vivant.

℣. 375. *Eurybia, femme de Crius, fut mere d'Aſtræus, de Pallas, de Perſès.* Crius & Eurybie, dit le Clerc, auſſi-bien que leurs enfans, ne paroiſſent être nés d'aucune des parties de la nature, ni de l'ancienne hiſtoire mal entendue, mais du cerveau des Poëtes qui mentoient de propos délibéré. Malgré ſon avis, nous avons vu, ℣. 134 & 237, que Crius eſt le ciel, & Eurybie la mer, ou les eaux en général : Ἀστραῖος leur fils eſt dérivé d'Ἄστρον, Les Aſtres.

un aſtre, une étoile, tout ce qui luit dans le ciel. Les Grecs voyoient les aſtres ſortir de la mer au commencement de la nuit, tout comme le ſoleil à ſon lever; Πάλλας eſt le même que φαλός, clair, & Ἀπόλλων, le ſoleil; Πέρσης eſt analogue à πρήσσω, brûler; il ſignifie la chaleur. Dès qu'on ſuppoſe que le Ciel & la Mer ont enfanté les Aſtres, il eſt tout ſimple de dire qu'ils ont produit en même temps la clarté & la chaleur: mais comme tous ces termes ſont tirés du vieux langage de la Gréce, qui n'étoit plus en uſage au temps des Poëtes, ils en ont fait des perſonnages. Le peuple ſçait-il parmi nous que *Aigue-perſe* ſignifie eau bouillante?

Les Vents. ℣. 377. *Aſtræus marié avec l'Aurore, a fait naître les Vents impétueux, Argeſtès & Zéphyre, le rapide Borée, l'humide Notus.* Aſtrée eſt ici l'époux de l'Aurore, parce que la clarté de l'aurore ſuccéde immédiatement aux aſtres de la nuit; ou, ſi l'on veut, parce qu'elle eſt la premiere lueur du plus brillant de tous les aſtres; mais on donnoit à l'Aurore pluſieurs autres maris. Elle eſt la mere des vents, parce que les vents ont coutume de ſe lever avec l'aurore, particuliérement ſur mer.

Ἀργέστης, selon le Clerc, est une épithéte de Zéphyre, vent du couchant; & c'est un des noms de ce vent, selon Pline & selon Strabon.

Ζέφυρος, vent d'oueſt ou du couchant, a tiré son nom de ζέφ, le soir ou l'obscurité, comme ζόφος, & οὖρος, le vent, & non pas de ζόηφορος, qui porte la vie, comme disent les Grammairiens. L'on appelle de même le vent frais qui souffle après le coucher du soleil, de quelque part qu'il vienne, pour la même raison, parce que c'est le vent du soir.

Βορέας, selon l'explication qu'en donne Héſychius, signifie gauche ou de travers, parce qu'en regardant à l'orient, on a le nord à la gauche. *Aquilo* en latin, & *haquil* en hébreu, paroiſſent avoir le même sens. *Nord* en françois est le même que *noir*, *biſe*, de même; pain bis, couleur biſe. Lorſque la biſe souffle en hiver, le septentrion paroît extrémement noir. Dans les Travaux, ℣. 553, il est dit que Borée amene de Thrace de sombres nuages.

Selon la fable, Borée enleva Orithye, qui traverſoit la riviere d'Iliſſus; Ὠρείθυια est formé de Ὥρα, beauté, & Αἰθυία, un plongeon, ce qui va au fond: c'est une épithéte des eaux de l'Iliſſus dont on a

fait une nymphe. On ſçait que le vent du nord fait ſouvent enfler les eaux, qu'il les enleve même, les diſſipe & les réduit en vapeurs. Il naquit de ce rapt Ζήτης, le bouillonnement des eaux; Κλεοπάτρα, ce qui fait du bruit; χίων, de la neige, & χάλαϊς, de la grêle. V. Apollodore, l. 3, p. 200. L'on conçoit aiſément cette poſtérité.

Νότος eſt le vent de la pluie, de Νότις, humidité (*a*).

℣. 381. *L'Aurore accoucha encore de l'Etoile du matin & des Aſtres.* On pourroit conclure de-là que les Aſtres ſont donc différens d'Æſtræus, dont le Poëte a parlé ci-devant; mais ce n'eſt pas ici le premier exemple du même objet préſenté ſous différens noms, ni du même nom répété pluſieurs fois.

℣. 383. *Pallas & Styx produiſirent l'Ardeur bouillante & la Victoire, la Force & la Valeur.* Tous ces perſonnages étant purement allégoriques, il n'eſt pas convenable d'en chercher l'origine dans l'ancienne hiſtoire de la Gréce, comme le Clerc s'obſtine à le faire. Rien n'eſt plus

(*a*) C'eſt aux Navigateurs que nous ſommes redevables de la diſtinction exacte des vents; mais au ſiécle d'Héſiode, la navigation étoit encore bien imparfaite chez les Grecs. Voyez les Travaux & les Jours, ℣. 678.

mal entendu à la vérité que de faire naître du Styx, fontaine d'un froid mortel, Ζῆλος, l'ardeur bouillante; Νίκη, la Victoire; Κράτος, la Valeur; βίη, la Force. La seule relation que l'on peut imaginer entre ces divers objets, c'est qu'en joignant Pallas, la lumiere ou le feu à Styx, l'eau froide, on la fait bouillir.

Mais l'équivoque des noms peut avoir contribué à cette généalogie; πάλλας peut venir de πάλλω, lancer, pousser avec force; Ζῆλος vient de Ζέω, bouillir ou bouillonner; que Styx, épouse de Pallas, c'est-à-dire, une eau chassée avec force ait bouillonné, ce n'est pas une merveille. Nous avons vu, ℣. 247, que Νίκη ou Νείκη peut signifier coulante; Κράτος se confond aisément avec Κράθις, nom de trois ou quatre rivieres; βίη, signifie un canal, ℣. 239. Ainsi la famille de Styx ne désigne rien autre chose que l'impétuosité du cours de cette fontaine ou de ce ruisseau d'Arcadie qui tombe dans la riviere Crathis. Voyez la carte. Mais ces êtres physiques pris dans la suite pour des êtres moraux de même nom, sont devenus la matiere d'une généalogie fausse & ridicule.

℣. 392. *Ceux qui combattroient avec lui contre les Titans.* Nous montrerons dans

la ſuite que le combat de Jupiter & des Dieux contre les Titans n'eſt qu'une allégorie ſous laquelle Héſiode a déſigné le changement qui arriva dans la religion grecque, quand, au lieu du Dieu unique & ſouverain, adoré d'abord ſous le nom d'Ouranos & enſuite de Chronos, on commença d'adorer Jupiter avec une foule d'autres divinités. Suppoſer que dans les temps dont nous parlons, & avant qu'il n'y eût aucune ville bâtie dans la Gréce, un Roi de Theſſalie a été aſſez puiſſant pour raſſembler ſous ſes drapeaux, les habitans du fond de l'Arcadie & des bords du Styx, c'eſt imaginer un Monarque fameux chez les Hurons ou chez les Eſquimaux. Les Royaumes & les Empires ne ſe ſont formés que chez les peuples déja civiliſés; or, avant la fondation des premieres villes grecques, ce pays étoit très-peu peuplé, ſes habitans étoient errans & nomades, étoient réduits à quelques familles diſperſées çà & là.

℣. 397. *L'immorte le Styx arriva la premiere.* Le Clerc n'eſt pas peu embarraſſé d'ajuſter toute cette narration à ſon ſyſtême. Cela ſignifie, dit-il, que les habitans de l'Arcadie qui demeuroient près de la fontaine Styx, furent des premiers à ſe ranger du parti de Jupiter, & con-

tribuerent beaucoup à ſa victoire : mais on a vu ci-devant ce que c'eſt que la famille de Styx, le Zèle, la Victoire, la Valeur, la Force, tous perſonnages auſſi réels que Jupiter, & très-dignes d'être ſes ſoldats. Cette hiſtoire n'eſt forgée que pour rendre raiſon bien ou mal du prétendu ſerment des Dieux par l'eau de Styx.

℣. 404. *Cœus rendit Phœbé mere de Latone.* L'on a dit, ℣. 134, que Cœus eſt un nom du ciel, & que Phœbé eſt la lune : ſelon la méthode de notre Poëte, autant elle a eu de noms divers, autant nous allons voir de différens perſonnages.

Λητὼ, Latone, ſelon le Clerc, vient de l'hébreu *lout*, faſcination, enchantement, parce qu'Apollon & Diane, enfans de Latone, ont préſidé à la magie. Selon l'hiſtoire du ciel, il eſt le même que *Lethoa*, un lezard ; c'étoit un ſymbole du débordement du Nil. Ces étymologies ſont arbitraires, tirées de trop loin, ne rendent raiſon de rien, ne montrent point la liaiſon des fables ; Λητὼ eſt plutôt l'hébreu *lath*, enfanter ou enfantement, 1 Sam. 4 19. Nous verrons bientôt le pouvoir que les anciens ont attribué à la lune ſur la naiſſance des enfans. C'eſt pour cela que Latone, l'enfantement ou la fécondité eſt regardée comme fille Latone.

du Ciel & de la Lune ; dès-lors on comprend pourquoi on l'a nommée la mere des Dieux, & pourquoi Héſiode dit qu'elle fait la joie des Dieux & des hommes : Λητὼ a donc la même racine & le même ſens qu'Εἰλειθυῖα, *Lucina*, l'accoucheuſe, ſurnom de Diane, qui eſt la lune ; mais ce terme n'eſt point étranger à la langue grecque ; Λήθεδον, dans Héſychius, ſignifie élargiſſement ou délivrance ; Λήθω, oublier, laiſſer ſortir ou échapper de ſa mémoire ; Λήθη, l'oubli, ce qui nous échappe. Le Clerc en a pris le contre-ſens ; ſelon lui, Latone eſt celle qui lie, qui faſcine ; au contraire, c'eſt celle qui délivre. Cette étymologie ſera confirmée dans la ſuite.

V. 409. *Phœbé mit encore au monde la brillante Aſteria, dont Perſès fit ſon épouſe, & qui fut mere d'Hécaté.* Φοίβη, Ἀστερίη, Ἑκάτη ſignifient brillante ; ce ſont trois épithétes de la lune que l'on fait naître l'une de l'autre. Ainſi le Poëte continue à reproduire le même objet ſous différens noms, & en fait autant de perſonnages. Il n'eſt donc pas néceſſaire de recourir comme le Clerc à l'hébreu *ſathar*, ſe cacher. Aſteria, ſelon lui, ſignifie la Déeſſe qui ſe cache, parce qu'elle eſt fille d'une magicienne. Cette étymo-

logie

logie bizarre & fauſſe ne nous apprend point qui étoit Aſteria.

Perſés, que le Clerc prend pour un être imaginaire, eſt la chaleur, comme on l'a obſervé, ℣. 375. Il n'eſt pas ſurprenant qu'on lui donne pour épouſe, la lumiere des aſtres; ce ſont eux qui produiſent la chaleur & la lumiere. Feu, chaleur, lumiere, ſont exprimés par les mêmes racines dans toutes les langues.

Hécaté eſt encore la lune, le Clerc le reconnoît; mais il dérive aſſez mal ſon nom de l'hébreu *Achadah*, *unica*. Ἑκάτη eſt le féminin de Ἑκατος, nom donné par Homere à Phœbus ou Apollon, & on ſçait que celui-ci eſt ſouvent confondu avec le ſoleil. La racine de ces deux termes eſt *Kat*, le feu ou la lumiere qui ſe retrouve dans le chaldéen *Kaït*, l'été, le temps des chaleurs, dans Καύτας, Καύτης, Καύτηρ, *combuſtor*, de Καίω, *uro*. Quoique la lune ne donne point de chaleur, elle donne de la lumiere, c'en eſt aſſez pour la nommer Hecaté. *Luna*, chez les Latins, a le même ſens; Λευνὸν, dans Héſychius, *fulgens*. Toute l'érudition employée par le Clerc & dans l'Hiſtoire du ciel, pour prouver qu'Hécaté ſignifie *unica*, porte à faux & ſuppoſe des changemens de prononciation qui ne ſui- Hécaté.

vent point la méchanique ordinaire du langage.

v: 412. *Jupiter lui a donné les plus grands priviléges.* Le Poëte nous atteſte ici l'antiquité de l'opinion populaire ſur les influences de la lune : mais quelle en eſt l'origine ? Il n'eſt pas ſurprenant que les peuples qui habitoient les bords de l'océan, & les Navigateurs qui en avoient vu le flux & le reflux ſe ſoient apperçus que les marées ſont plus hautes ou plus baſſes ſelon les différentes phaſes de la lune, qu'ainſi ils ayent imaginé qu'elle avoit part à ce phénoméne, ſans concevoir le méchaniſme de cette influence : de-là ils ont conclu qu'elle pouvoit influer auſſi ſur les divers changemens de l'air, ſur la pluie & le beau temps. Ils ont été d'autant plus enclins à le croire, que ſouvent elle les indique d'avance par ſes différentes couleurs, ou par le cercle dont elle paroît environnée. Comme toutes les productions de la terre dépendent beaucoup de la température de l'air, par une progreſſion de conſéquences, on a cru que la lune influoit ſur tout ce qui ſort de la terre. Quelques obſervations vérifiées par haſard ont affermi l'opinion générale, & il n'y a pas d'apparence que l'on parvienne ſi-tôt à la détruire. Dès

que l'on a imaginé une fois dans la nature un agent dont on ne connoiſſoit le pouvoir que confuſément, l'on n'a pas manqué de lui attribuer tous les effets dont on n'appercevoit pas la cauſe immédiate. C'eſt le propre de l'humanité de ſoulager ſon ignorance à moins de frais qu'il eſt poſſible.

Ce n'eſt pas ſeulement ſous le régne de Jupiter, & après la naiſſance de l'idolâtrie, que l'on a commencé à croire les influences de la lune, c'eſt dès les temps les plus anciens, & *déja ſous le régne du lumineux Cœlus*, comme parle Héſiode, ℣. 414. Voilà le ſeul ſens raiſonnable que l'on puiſſe donner à ſes paroles, qui ne ſont pas intelligibles dans le ſyſtême des Mythologues hiſtoriens. Si Cœlus a été un Roi de Theſſalie, quelle part a-t-il pu avoir à l'opinion que l'on a conçue des influences de la lune?

℣. 417. *De même aujourd'hui; ſi quelqu'un offre des ſacrifices*, &c. Le Clerc a obſervé avec raiſon que la coutume d'offrir des ſacrifices à la nouvelle lune étoit très-ancienne. Elle a pris ſon origine ſans doute, dans l'uſage qu'ont ſuivi les premiers hommes de s'aſſembler dans ce temps-là, pour rendre en commun leurs hommages à la Divinité, lui offrir les

fruits de la terre, & prendre enſuite un repas commun en ſigne de fraternité. La nouvelle lune ramenoit la joie parmi les hommes. En hiver ſur-tout, lorſque les nuits ſont ſi longues, elles ſont beaucoup plus triſtes, lorſqu'on ne voit point de lune ; les anciens peuples devoient être encore plus affectés que nous de ſon abſence, parce qu'ils ne ſçavoient pas tirer du feu & des lumieres artificielles tout le parti que nous en tirons. Qu'y a-t-il de plus triſte qu'une pauvre chaumiere, où l'on eſt réduit à la ſeule clarté d'un petit feu pendant la nuit ? La révolution réguliere des mois marquée par les apparences de la lune, & qui eſt beaucoup plus aiſée à remarquer que le cours du ſoleil, a donc commencé de mettre un ordre dans la ſociété : c'eſt à quoi Dieu a deſtiné cet aſtre : *fecit lunam in tempora*. Pſeaume 103. Quand la lune n'auroit jamais influé dans les productions de la nature, elle a toujours eu beaucoup de part à l'ordre politique ; c'en étoit aſſez pour lui rendre des honneurs & pour affermir l'opinion très-ancienne que l'on a eue de ſon pouvoir.

℣. 420. *Elle répand les richeſſes & l'abondance.* Dès que l'on a été perſuadé que la Lune influoit ſur la fécondité de la

terre & des animaux, il eſt tout ſimple qu'on l'ait enviſagée comme la dépoſitaire des richeſſes, & qu'on lui ait fait des vœux pour en obtenir : nous verrons la ſource de cette opinion.

¥. 423. Jupiter ne lui a retranché aucune de ſes prérogatives. On expliquera dans la ſuite en quel ſens les Dieux de nouvelle inſtitution ont reçu de Jupiter les priviléges dont ils ont joui. La Lune en a eu de plus conſidérables que tous les autres Dieux ; tandis que l'on a ſuppoſé qu'ils ne préſidoient qu'à certaines parties de la nature, la Lune étendoit ſes influences dans le ciel & ſur la terre dans l'ordre civil & religieux. L'on conçoit que dans le ſyſtême hiſtorique des fables, ce que dit Héſiode ne forme aucun ſens. Jupiter, Roi de Theſſalie, en récompenſe de ce que la Lune lui a aidé à détrôner ſon pere, a réglé qu'elle continueroit à être honorée comme auparavant : qu'eſt-ce que le Poëte a pu entendre par-là ?

¥. 424. Sous le régne des Titans ou anciens Dieux. Cette diſtinction ſi marquée entre les Dieux anciens & les Dieux nouveaux nous fait parfaitement comprendre quel a été le deſſein d'Héſiode dans la Théogonie. Il a voulu nous mar-

quer les différens états de la religion grecque & les changemens qui y ſont ſurvenus : c'eſt en vain que l'on voudroit l'entendre autrement ; jamais on ne réuſſiroit à donner un ſens raiſonnable à la plûpart de ſes expreſſions.

Ces mêmes paroles d'Héſiode nous apprennent encore que *Titanes* & *priores Dii*, ſont ſynonimes. On a remarqué, ℣. 207, que *Titan* ſignifie grand & ſupérieur : il peut donc auſſi exprimer *ancien*, qui a précédé, tout comme *majores* déſigne l'un & l'autre en latin. *Superiores* ſe dit non-ſeulement de ceux qui ſont au-deſſus de nous, mais encore de ceux qui ont été avant nous. Les Titans ſont donc les premiers Dieux que les Grecs ont adoré ; ce ſont les différentes parties de la nature, comme nous l'avons vu juſqu'ici : les Dieux nouveaux ſont ceux qui ont préſidé aux arts & aux ſciences, & dont le culte a été beaucoup plus pompeux ; Héſiode le racontera dans la ſuite.

Le Poëte nous apprend enfin que le culte de la Lune, loin d'avoir diminué par la ſucceſſion des temps, a beaucoup augmenté au contraire, & cela eſt exactement vrai. D'abord elle ne fut connue & honorée que ſous un ſeul nom, comme un des aſtres dont les mouvemens étoient

les plus intéreſſans pour la ſociété : dans la ſuite, elle fut adorée ſous les noms de Ἥρη ou Junon, de Ἄρτεμις ou Diane : de Εἰλειθυία ou Lucine, de Λητὼ ou Latone, de Ἑκάτη, φοίβη, Σέλαννα, Μήνη. Dans les premiers temps, on s'étoit contenté de croire qu'elle influoit ſur les principaux phénoménes de la nature, mais ſous le régne de Jupiter, c'eſt-à-dire, lorſqu'il fut regardé comme le Dieu ſouverain, on ſe figura que, ſous différens noms, la Lune exerçoit ſon empire, même ſur les eſprits & ſur tous les événemens de la vie ; que les hommes étoient riches ou pauvres, ſçavans ou ignorans, victorieux ou vaincus, heureux ou infortunés, comme il plaiſoit à la Lune. Héſiode va nous l'apprendre. De-là on a dit que Jupiter lui avoit donné tous ces priviléges.

℣. 429. *La Déeſſe protége & fait proſpérer qui elle juge à propos*, &c. juſqu'au ℣. 453.

Il eſt évident par ce détail que c'étoit à la Lune que s'adreſſoient les vœux que l'on faiſoit aux différentes Divinités dont nous avons parlé ; à Junon, pour être victorieux & honoré dans le monde ; à Diane, pour être heureux à la chaſſe ; à Lucina, pour la fécondité des femmes & des troupeaux ; à Latone, pour la

proſpérité des familles ; à Hécaté, pour le beau temps dans les voyages. Dès que l'on ſuppoſoit que la Lune pouvoit influer ſur le gain ou ſur la perte des batailles, il n'eſt plus ſurprenant qu'une éclypſe de lune ait ſuffi autrefois pour effrayer des armées entieres.

L'opinion qui a fait préſider la Lune à la naiſſance & à l'éducation des enfans, ℣. 450, eſt fondée en raiſons & en préjugés. 1°. Il eſt certain que c'eſt dans l'intervalle de neuf à dix lunes, ou de neuf à dix mois que l'enfant ſe forme dans le ſein de ſa mere, y prend la croiſſance & vient au monde ; il en eſt de même des animaux à proportion. C'eſt la remarque de Cicéron, *de Nat. Deor.* l. 2, n. 207. 2°. Les femmes du commun ſont encore aujourd'hui perſuadées que leurs couches peuvent être accélérées ou retardées de pluſieurs jours, ſelon que la lune eſt plus ou moins avancée. De-là eſt née chez les anciens la coutume d'invoquer Junon, Diane, Ilythie, Hécaté, pour les femmes en travail. 3°. L'on a pouſſé plus loin la prévention. L'on a cru, & on le croit encore parmi les femmes peu inſtruites, que la lune influe ſur la différence des ſexes ; que ſuivant qu'une mere ou une femelle accouche en vieille ou en

nouvelle lune, on peut prédire ſi dans la groſſeſſe ſuivante, elle portera un garçon ou une fille, un mâle ou une femelle. De cette opinion, il n'y a plus qu'un pas à faire juſqu'à celle d'Héſiode & des anciens, que de la lune dépendent nos deſtinées. Sans les idées plus ſaines que la religion nous donne, nous ſerions pour le moins auſſi ridicules que les Grecs ; & il n'y a encore que trop de gens aſſez ſtupides pour ajouter foi à toutes ces anciennes puérilités. C'eſt de-là que l'on dit en plaiſantant d'un homme qui réuſſit mal dans ſes affaires, qu'il n'eſt pas né en bonne lune.

Le préjugé des Grecs que la Lune préſidoit à l'éducation des enfans, leur fit élever des autels à *Diane la nourrice*. Pauſanias, l. 4, c. 34. On montrera ci-après que Diane eſt la même qu'Hécaté.

℣. 453. *Rhéa, épouſe de Saturne, eut d'illuſtres enfans.* L'on a obſervé, ℣. 135, que Rhéa eſt la terre, & ℣. 137, que Saturne eſt le temps. Leurs enfans ne ſont plus des Dieux Titans, ce ſont des Dieux nouveaux adorés ſous la troiſiéme époque de la religion grecque.

℣. 454. Ἑστία, *Veſta*, eſt le feu : on reconnoît encore ce nom dans *Æſtus*, *Æſtas*, *Æſtuo* ; Ἑστία en grec eſt le foyer. Veſta

En ſuppoſant cette divinité, fille du Temps & de la Terre, Héſiode ſemble inſinuer que les Grecs ne connurent pas d'abord les divers uſages du feu, qu'il leur fallut du temps pour les apprendre ; & il raconte, *v.* 510, que Prométhée déroba le feu aux Dieux. L'Auteur de l'origine des loix, des arts & des ſciences, a prouvé, 1. part. l. 2, tome 1, page 152, que les anciens peuples ont ignoré l'uſage du feu aſſez long-temps. Mais il n'eſt peut-être ici queſtion que du culte de Veſta & des Dieux Lares, qui n'eſt pas de la premiere antiquité : il ne commença chez les Grecs qu'à la formation des ſociétés, & lorſque chaque famille eut ſon foyer particulier. D'ailleurs, c'eſt ſur-tout aux Dieux nouveaux dont nous allons parler, qu'il faut appliquer le principe de M. de la Barre, que l'époque de leur naiſſance eſt celle de leur culte.

Cette même époque nous montre qu'il n'eſt point ici queſtion d'une femme qui ait inventé l'uſage du feu ; cet uſage n'a pas pu être ignoré juſqu'alors chez les Grecs, puiſqu'il y avoit chez eux des volcans, & que le Poëte a parlé ailleurs des Cyclopes,

Cérès. Δήμητηρ, la mere Cérès, n'a point tiré ſon nom du phénicien *Dai*, abondance,

mais de Δάω, nourrir ; c'eſt la Divinité qui préſide à l'agriculture & à l'uſage que l'on fait des fruits de la terre. Les Cnidiens la nommoient Κύρη, nom relatif à l'hébreu *Karah*, au latin *Cerès*, au françois *Chere*, qui tous ſignifient nourriture. Les Siciliens l'appelloient Σίτω, le bled & le pain. L'agriculture n'ayant pas été connue dès les premiers temps de la Gréce, Cérès n'eſt point une des plus anciennes Divinités ; on la ſuppoſe fille de la Terre & du Temps : la raiſon en eſt aſſez claire.

M. l'Abbé Banier, tome 2, liv. 4, ch. 10, a ſenti la difficulté de prendre dans le ſens hiſtorique les aventures de Cérès & l'enlevement de ſa fille Proſerpine ; il a judicieuſement remarqué qu'il eſt impoſſible de les concilier avec les époques les plus certaines de l'hiſtoire grecque.

1°. L'on ne concevra jamais ce que rapporte Diodore de Sicile, tome 2, l. 5, n. 41, page 305, que cette iſle ſoit le premier lieu du monde où l'agriculture ait été connue, & où il ait crû du bled ; ni qu'une Reine de Sicile nommée *Dio* ait paſſé la mer pour venir enſeigner cet art aux Athéniens. Selon l'ordre des migrations du genre humain, la Gréce

a dû être habitée, peuplée & cultivée avant la Sicile ; & nous voyons la naiſſance des arts ſuivre conſtamment la marche des premieres colonies. La Sicile n'a paſſé pour être le berceau & la demeure de Cérès, que parce que c'étoit un des plus fertiles pays du monde : Diodore lui-même obſerve que pluſieurs autres peuples, en particulier les Egyptiens revendiquoient la naiſſance de Cérès. *Ibid.*

2°. L'on comprend encore moins que la navigation ait été en uſage, & le commerce établi entre la Gréce & la Sicile, avant que les Grecs ayent eu aucune connoiſſance de l'agriculture : celle-ci eſt un des premiers arts chez tous les peuples, parce que c'eſt un des plus néceſſaires : les Sauvages ne ſont occupés que de leur ſubſiſtance & des beſoins les plus preſſans de la vie.

3°. Le ſçavant Auteur de l'origine des Loix, &c. a prouvé, tome 1, liv. 2, ſect. 2, que l'agriculture eſt plus ancienne dans la Gréce, que l'époque où l'on place ordinairement l'arrivée de Cérès. Cet art eſt venu, ſelon lui, des princes Titans ; mais comme il fut négligé après eux, les colonies d'Egyptiens & de Phéniciens le remirent en vigueur. On ne relevera point la foibleſſe de cette ſuppoſition ; mais le

fait de l'ancienneté de l'agriculture dans la Gréce n'en eſt pas moins certain.

4°. Soit que l'on place la demeure de Pluton dans le fond de l'Eſpagne, comme le prétendent les uns, ou dans l'Epire, comme veulent les autres, on n'imaginera jamais que dans ces ſiécles barbares un Roi ait été aſſez fou pour paſſer les mers & enlever une fille, ni une mere aſſez ſimple pour aller la chercher par tout le monde. Ces amours ridicules des Dieux ſont des contes forgés dans les ſiécles poſtérieurs par les Grecs devenus galans & aventuriers, & fondés ſur de groſſieres équivoques. L'enlevement de Proſerpine n'eſt qu'un tiſſu de circonſtances fabuleuſes.

5°. Il eſt impoſſible de ſe perſuader que les Grecs ayent érigé des autels à une femme étrangere, de ſon vivant même, qu'ils ayent inſtitué des fêtes & des myſteres à ſon honneur, parce qu'elle leur avoit enſeigné un art utile qu'ils ignoroient. Jamais les Sauvages de l'Amérique n'ont été tentés d'adorer les Européens, parce que ceux-ci ſont plus ſçavans qu'eux.

Eſt-il bien certain d'ailleurs que l'art de cultiver le bled & de s'en ſervir, ait été apporté en Gréce par une étrangere

qui le poſſédoit déja dans une certaine perfection? M. Goguet a montré, 1re part. l. 2, c. 1, que l'art de faire du pain ne s'eſt formé qu'à la longue & par une infinité de tentatives qui ſe ſont ſuccédées. On a mangé d'abord le grain verd ou ſec, enſuite on l'a fait griller: on a commencé à le broyer avec des pierres; on en a fait de la bouillie, enſuite de la pâte plus ferme & des gâteaux, enfin du pain. Comment donc pourroit-on attribuer cet art à une ſeule perſonne?

6°. L'équipage de Cérès dans ſes courſes décele la nouveauté de la fable. Elle étoit, dit-on, montée ſur un char, ſymbole de la charrue; or ce n'eſt point par la charrue que le labourage a commencé: on s'eſt contenté d'abord de fouir la terre avec des pieux de bois, comme font encore les Sauvages. Les prémieres charrues n'avoient pas de roues: c'étoit un arbre traîné par des bœufs; l'une de ſes branches coupée en crochet ſervoit de ſoc pour tracer le ſillon. L'hiſtoire de Cérès eſt une vaine imagination, une pure fable.

Il faut donc néceſſairement recourir au ſens allégorique, comme a fait M. l'Abbé Banier, en cela peu fidéle à ſon ſyſtême. Proſerpine, fille de Cérès, étoit nommée

Perephatta dans les langues orientales, de *peré* ou *pheri*, fruit, production, & *phatah*, creuſer, labourer la terre : *Perephatta* eſt à la lettre le fruit du labourage. Le grec Περσέφονη eſt formé de πέρ ou πέρι, qui ſignifie quelquefois *ex* & Σέφον même terme que Σίφων & Σιφνός, creux; ce nom exprime comme le précédent ce qui provient du creuſage de la terre ou du labourage. *Proſerpina* chez les Latins, en changeant la prononciation du grec, n'en a point altéré le ſens : ſelon Varron, l. 4, n. 10, elle eſt ainſi nommée, *quod ex eâ proſerpant fruges :* ce n'eſt pas la plus mauvaiſe de ſes étymologies.

La généalogie de Proſerpine eſt l'ex- Proſer-
plication de ſon nom. Elle eſt fille de pine.
Jupiter & de Cérès, c'eſt-à-dire, du Ciel & de l'Agriculture ; elle ſe tenoit en Sicile dans la vallée d'Enna, parce que c'eſt un des vallons les plus fertiles & les plus agréables de cette iſle, dont les Hiſtoriens, auſſi-bien que les Poëtes, ont fait une deſcription charmante.

Elle eſt enlevée par Pluton, Dieu des enfers, parce qu'il faut enfouir le grain dans la terre pour le faire germer. Sa mere Cérès la cherche par tout le monde, parce que dans tous les pays du monde, l'agriculture eſt occupée à faire ſortir les

fruits de la terre & à les recueillir. L'équipage qu'on lui donne eſt un nouvel emblême ; ſon char, figure de la charrue, eſt conduit par *Triptolème*, celui qui rompt les ſillons ; c'eſt ce que ſon nom ſignifie. Il eſt attelé de deux ſerpens aîlés, parce que ſouvent les ſillons tracés par la charrue vont un peu en ſerpentant.

Dans l'Argolide, en Sicile près de Syracuſe, en Béotie près du Céphiſe ; & dans l'iſthme près de Corinthe, on montroit des trous profonds par leſquels on prétendoit que Proſerpine avoit été enlevée. Tous ces monumens étoient auſſi authentiques les uns que les autres.

Proſerpine retrouvée dans les enfers ; eſt condamnée à y demeurer ſix mois, & les ſix autres avec ſa mere, parce que, pendant les ſix mois d'hiver, les grains demeurent comme enſevelis dans la terre, & ne reparoiſſent que pendant la belle ſaiſon.

Bientôt Héſiode donnera pour ſecond époux à Cérès un certain Jaſius de l'iſle de Crète, qui la rend mere de Plutus, Dieu des richeſſes. Il eſt évident que cette ſeconde filiation n'eſt pas différente de la précédente. On ſuppoſoit encore que Cérès avoit eu commerce avec Neptune changé en cheval, c'eſt-à-dire, avec l'eau

conduite

conduite par des canaux pour arroſer les terres. Pauſan. l. 8, c. 25.

Les fêtes & les myſteres de Cérès ne ſçauroient être regardés comme autant de monumens de ſes aventures. Ces fêtes ont été célébrées par tout le monde, & le ſont encore aujourd'hui par les laboureurs, lorſqu'ils finiſſent leurs travaux dans les différentes ſaiſons. Les myſteres n'étoient dans leur origine qu'une repréſentation innocente de ces travaux divers & des pratiques du labourage; on les fit paſſer dans la ſuite pour des cérémonies myſtérieuſes, afin de leur concilier plus de reſpect; les différentes circonſtances dont on ne comprenoit plus le ſens, donnerent lieu d'imaginer les aventures de Cérès.

Ἥρη, Junon, ne vient point de *harah*, jalouſe ou ennemie; il a pluſieurs ſignifications différentes, & c'eſt ce qui a donné lieu à la fable de Junon. 1°. Il eſt le même que ἦρ, le feu ou la lumiere; d'où ſont formés Ἄρης dans Héſychius, la chaleur, & Ἦρ, le matin: voilà pourquoi il a déſigné la lune ou le flambeau de la nuit: Junon eſt la lune dans ſon origine: de-là les ſurnoms *Novella* & *Calendaris*, que lui ont donnés les Latins. 2°. Il ſe confond aiſément avec Ἀήρ, l'air, le ciel: conſéquemment, Junon eſt des Junonem.

venue la ſœur & l'épouſe de Jupiter, qui déſigne auſſi l'air & le ciel. De-là eſt encore née la fable qu'Homere raconte, Iliad. l. 15, ℣. 20, que Jupiter avoit ſuſpendu Junon entre le ciel & la terre. Cicéron l'a remarqué. *Aër, ut Stoici diſputant interjectus inter cœlum & mare, Junonis nomine conſecratus. De Nat. Deor.* liv. 2. C'eſt l'origine des noms *fluonia* & *matuta*, l'air qui produit la roſée du matin. Selon Pauſanias, liv. 2, les habitans de l'Argolide ſacrifioient à Jupiter & à Junon pour demander de la pluie dans les temps de ſéchereſſe. 3°. On l'a pris pour Ἥρ, grand, élevé, puiſſant, d'où viennent Ἥρως, héros, grand homme, *herus* & *hera* en latin; de-là on a dit que Junon étoit la Reine des cieux & la Reine des Dieux. 4°. Ἥρα eſt le même que l'hébreu *harah*, femme enceinte, qui accouche, qui enfante; Ἥρατο, dans Héſychius, *concepit*, & Ναρεῖν, *gravidam eſſe*. On a donc ſurnommé Junon *Lucina*, l'accoucheuſe, & on lui a prêté le même pouvoir qu'à la lune ſur les couches. 5°. Il a rapport encore avec Ἄρα, colere, malédiction, comme *ira* en latin; conſéquemment on a ſuppoſé Junon, fiere, colere, jalouſe, & on lui conſacroit le paon, ſymbole de l'orgueil.

La mauvaiſe humeur & la jalouſie de cette Déeſſe viennent encore d'une autre ſource. Junon eſt ſouvent l'air ; toutes les fois que l'air eſt agité & orageux, c'eſt Junon qui eſt en colere. Jupiter étant auſſi le Dieu de l'air & de la pluie, lorſque celle-ci fait enfler les eaux & les fontaines, c'eſt Jupiter qui corrompt des nymphes & qui fait des infidélités à Junon. Si le mauvais temps continue, ſi l'orage fait déborder les ruiſſeaux, rompt les canaux, briſe leurs digues, alors c'eſt Junon jalouſe & irritée qui perſécute les maîtreſſes de ſon mari, & veut perdre leurs enfans.

Rien n'eſt plus commun dans Homere que les querelles de Jupiter & de Junon & le ſcandale de leur mauvais ménage. Quand il pleut d'un côté & que le ſoleil luit de l'autre, la ſérénité de l'air combat en quelque maniere contre le mauvais temps ; on diſoit en ſtyle poëtique que Jupiter ſe battoit avec Junon. Ce langage puéril & badin ſubſiſte encore parmi les enfans de la campagne : quand ils voyent tomber de la pluie & luire le ſoleil en même temps, ils diſent que *le diable bat ſa femme*. On ne ſera pas ſurpris que Jupiter ſoit pris par les enfans pour le diable.

Lorſque les Péruviens vouloient ex-

pliquer la pluie, ils disoient que c'étoit une jeune fille qui jouoit avec son frere dans les airs, & que celui-ci par malice lui cassoit sa cruche pour en faire tomber l'eau. Ainsi la physique des Grecs étoit celle des enfans & des Sauvages, & les idées qui ont fait naître les fables subsistent toujours.

Juno en latin a dû signifier aussi la lune, puisque celle-ci est appellée *Jana*, & le soleil *Janus* : c'est le même que ἠανη en grec, la lumiere : ἑωσφόρος, *Lucifer* ou *Aurora*. Il est donc certain que la Divinité nommée Ἥρα, Ἥρη, étoit la lune dans son origine ; que l'on a composé les fables dans la suite sur l'équivoque des divers sens de son nom que l'on ne comprenoit plus. Sous le nom d'Hécaté, elle étoit au nombre des plus anciennes Divinités ; sous le nom d'Hera ou Junon, elle n'étoit connue que depuis le régne de Jupiter.

M. Fourmont le cadet, dans sa Dissertation sur Venus, tome 7 des Mém. de l'Acad. a rapporté un passage de Varron, qui prétend que Junon étoit la terre chez les Latins. Virgile semble avoir eu la même idée. Georgic. liv. 2, ℣. 325. *Tum pater omnipotens fœcundis imbribus æther : conjugis in gremium lætæ descendit.*

Cela prouve seulement que les anciens ont souvent confondu le nom de leurs divinités, parce qu'ils n'en concevoient plus la signification.

℣. 455. *Pluton.* Ἀϊδης, Ἀΐδης, le tombeau ou l'enfer, c'est-à-dire, l'intérieur de la terre. On a supposé que les entrailles de la terre étoient le séjour des manes ou des ames, à cause de l'usage établi d'enterrer les morts. On a cru qu'un Roi régnoit sur eux, parce qu'on voyoit tous les peuples gouvernés par des Rois, & dans un temps où les Grecs eux-mêmes étoient sous le gouvernement monarchique. Pluton, l'enfer ou le tombeau, est fils de Saturne, parce que Κρονὸς signifie quelquefois un creux ou un gouffre profond : voyez ℣. 181. On comprend assez comment il est enfant de Rhéa, la terre. Selon Diodore de Sicile, tome 1, p. 203, l. 1, c. 36, Orphée a rapporté d'Egypte toute la fable des enfers, & dans Sanchoniathon, Pluton ou Dis est la *mouth* des Phéniciens, la mort. Pluton

On a dit encore que Pluton étoit le Dieu des richesses, parce que l'on fouille dans la terre pour trouver les métaux, & que souvent les avares enfouissent leur or & leur argent.

Ce nouvel attribut nous fait compren-

dre que *Pluto* chez les Latins a le même ſens qu'*Adès* chez les Grecs, qu'il ſignifie l'intérieur de la terre ou le tombeau. Selon les fables, il y avoit une nymphe *Pluto*, fille de l'Océan : voyez ci-deſſus, ℣. 355. Ce nom par conſéquent déſigne un lieu profond. C'eſt le tirer de trop loin, que de le faire venir de *palat*, délivrer, parce que la mort eſt la délivrance des juſtes ; les anciens peuples n'ont point connu ces ſortes d'alluſions.

Orcus, autre nom latin de Pluton, a la même énergie que le premier, puiſqu'*Orca*, ſelon Iſidore, ſignifie un vaſe profond propre à mettre de l'eau.

Pour découvrir l'origine de la fable de Pluton, il n'eſt pas néceſſaire de recourir à un certain Aidonée, qui a régné, dit-on, en Epire, & qui fut appellé Roi des enfers, parce qu'il faiſoit creuſer la terre pour tirer des mines, & que ceux qui ſont occupés à ce travail reſſemblent plus à des morts qu'à des vivans. Le Clerc convient que cet Aidonée vivoit au ſiécle de Théſée, par conſéquent plus de 700 ans après le prétendu régne de Saturne. Comment prouveroit-on que dès les premiers temps de la Gréce, il y a eu un Royaume en Epire, ni un Roi Adès occupé à fouiller des mines ? Cet art eſt

ſûrement poſtérieur à l'agriculture : voilà pourquoi Héſiode place la naiſſance de Cérès avant celle de Pluton. D'où pourroit venir la relation entre ce Roi & Jupiter & leur prétendue fraternité ? Enfin, pourra-t-on faire voir que la fable des enfers eſt poſtérieure à Théſée, que l'on ſuppoſe avoir vécu plus de 600 ans après la formation des premiers états de la Gréce ? Théſée, Orphée, Pluton, ſont également des perſonnages imaginaires. La double fonction que l'on a donnée à ce Dieu de préſider aux richeſſes & aux funérailles, nous fait aſſez comprendre qu'il n'eſt pas ici queſtion d'un homme.

Les Sçavans ont employé bien de l'érudition pour expliquer en quel ſens certains héros étoient deſcendus aux enfers. On pourroit croire d'abord que ces hiſtoires ſont venues de la fourberie de quelqu'un qui, après s'être caché pendant quelques jours dans des cavernes profondes, où perſonne n'oſoit deſcendre, publia qu'il étoit allé aux enfers : mais il y a un dénouement beaucoup plus ſimple. Les noms de la plûpart de ces héros, Orphée, Théſée, Hercule, ont rapport aux eaux qui tombent dans des gouffres ; ces eaux conduites par des digues & des canaux ont été changées en perſonnages

tirés des enfers. On le verra dans la ſuite.

Neptune. ℣. 456. *Neptune qui fait entendre au loin le bruit de ſes flots.* Ἐννοσίγαιον, Ἐνοσίχθων ſont deux épithétes de Neptune, que l'on traduit ordinairement *quatiens* ou *movens terram.* Mais nous ne ſommes pas certains ſi ἐννόω, *movere*, qui n'eſt pas en uſage, ne ſignifie pas auſſi *cingere*, comme ἐνύω, environner, habiller; dans ce cas, les deux termes précédens exprimeroient *cingens* ou *ambiens terram*, comme Γαιάοχος, ſurnom que les Lacédémoniens donnoient à Neptune. Pauſan. l. 3, c. 20.

Le nom grec de Neptune eſt Ποσειδῶν; il n'eſt point dérivé de l'hébreu *poſedôn*, *fractor navium*, comme l'explique le Clerc, ni de *peſchitân*, *expanſus*, comme dit Bochart, ſuivi par M. Fourmont, mais de πός, ſeigneur ou maître, comme en latin, πόσις, mari, & εἰδος, ἴδος, l'eau ou la ſueur; εἰδιον, humide, dans Héſychius. Il ſignifie donc maître ou ſeigneur des eaux. C'eſt le ſynonime de ποντομέδων, ſurnom que les Poëtes donnent ſouvent à Neptune. *Neptunus*, nom latin, a préciſément le même ſens. Il ne vient point de *Neptôni*, *claſſis appulſio*, comme l'entend l'hiſtoire du ciel, mais de *nep*, eau, qui eſt la racine de Νίπτω, laver ou mouiller;

ler ; *Tun*, élévation ou autorité, comme *Dun* dans toutes les langues. *Neptunus* exprime donc ſans détour ce qui domine ſur les eaux. Les Egyptiens, ſelon Plutarque, appelloient Νέφθυν, les promontoires ou les rochers placés au bord de la mer. *Neptunium* étoit une ville d'Italie placée ſur un promontoire. *Poſideum*, même nom que *Poſcidon*, étoit auſſi un promontoire d'Ionie : ces noms déſignent ce qui eſt élevé ſur les eaux, par conſéquent l'autorité ſur les eaux dans le ſens métaphorique. Les Egyptiens nommoient auſſi la Divinité des eaux Μωσηλέ, de Μω, Μοϋ, l'eau en égyptien, & Σήλ, Seigneur : c'eſt toujours la même idée. Ils appelloient encore la mer Typhon, & lui donnoient pour femme Nephté ; on ne peut méconnoître l'analogie de celle-ci avec Νέφθυν.

Selon Hérodote, les Scythes nommoient Neptune Thamimaſades : or *Thamim* dans les langues orientales peut déſigner les eaux, puiſque *Tamah* en chaldéen ſignifie ſubmerger : *Aſades* eſt celui qui fait couler ; *aſad*, *aſchad*, verſer, répandre, faire couler ; *Thamimaſades*, celui qui fait couler les eaux.

Varron donne pour épouſe à Neptune *Salacia* ; on voit bien que celle-ci eſt la mer.

Le trident de Neptune n'eſt point un ſceptre royal, comme M. l'Abbé Banier le prétend ; c'eſt plutôt l'inſtrument dont les pêcheurs ſe ſervent encore aujourd'hui, qu'ils appellent vulgairement *fouine* ou *fougne*, & avec lequel ils percent le poiſſon.

Les Sçavans ont écrit ſur l'autorité d'Hérodote, que Neptune n'étoit pas un Dieu ancien dans la Gréce, qu'il étoit venu de Lybie : ce fait auroit beſoin d'être mieux prouvé. Le culte de Neptune n'eſt pas à la vérité depuis le régne de Saturne, mais ſeulement depuis que les Grecs ont connu la navigation ; Nérée eſt l'ancien nom de la mer. Quoique celui de Νέφθυν ſoit Lybien, il ne s'enſuit pas que ce perſonnage ne ſoit auſſi ancien que Jupiter & Pluton. Hérodote n'appuye ce qu'il dit que ſur l'autorité des prêtres d'Egypte, & ce témoignage n'eſt pas infaillible : celui d'Héſiode, qui eſt plus ancien de 400 ans, mérite un peu plus d'attention. Cette vieille tradition, que Neptune étoit venu de Lybie, peut ſignifier ſeulement que les Grecs avoient appris la navigation des Phéniciens de Carthage.

D'autres ont penſé que Neptune, frere de Jupiter, Roi de Theſſalie, avoit été regardé comme Dieu de la mer, parce

qu'il avoit eu des iſles pour ſon partage ; mais quelles iſles ? Dans le ſtyle ancien, la Gréce & les pays voiſins ſont nommés les iſles : Neptune auroit donc régné dans la Gréce ; c'eſt ce qu'on n'a pas encore imaginé.

On a dit enfin que Nepune étoit chef des armées navales de Jupiter. En effet, il devoit y avoir des flottes brillantes dans un état où il n'y avoit pas encore de villes, où Cérès, l'agriculture, ne faiſoit que de naître, où l'on n'entend parler de navigation que plus de 600 ans après. C'eſt ainſi que le ſyſtême des Mythologues hiſtoriens eſt perpétuellement en contradiction avec l'état contemporain de la ſociété.

L'art de la navigation a commencé par de foibles tentatives ; telles que nous les voyons chez les Sauvages : il eſt très-vraiſemblable que le hazard y a donné lieu : ce n'eſt donc point l'inventeur de cet art que l'on a honoré ſous le nom de Neptune. Voyez M. Goguet, premiere partie, l. 4, c. 2.

℣. 457. *Jupiter.* Nous voici enfin à la naiſſance du plus grand des Dieux. Ζῆν ou Ζῆνα, ancien nom de Jupiter, n'eſt point l'hébreu *ʒanni ſcortator*, comme le Clerc l'a imaginé. Ce n'eſt point ſous cette Jupiter.

idée odieuſe que les Grecs ont déſigné d'abord leur Dieu principal : les débauches qui lui ont été attribuées dans la ſuite ne ſont fondées que ſur de groſſieres équivoques, nous le verrons en détail.

Ζῆν & Ζεύς ne viennent point non plus de Ζάω, vivre, mais ils ſignifient haut, élevé, ſupérieur, au propre & au figuré; Ζανίδες, *Duces*, dans Héſychius; Ἄζαν eſt une montagne d'Arcadie; Ἄζον, haut, élevé; Ζῆν, Ζεύς, Δίος chez les Grecs; *Jou* chez les Latins; παπαῖος chez les Scythes, ſelon Hérodote; *Bel* chez les Babyloniens; ἐλιεύς chez les Thébains; Καραῖος chez les Béotiens, &c. ont tous le même ſens. Ils déſignent en général ce qui eſt au-deſſus de nous, par conſéquent le ciel & le Dieu du ciel ou la divinité, tout comme Ouranos & Chronos. Hérodote nous apprend, l. 1, p. 55, que les Perſes nommoient Jupiter toute l'étendue du ciel.

M. Fourmont le cadet a très-bien prouvé dans ſes Diſſertations ſur Mercure & ſur Venus, tome 7 des Mém. de l'Acad, page 1 des Mém. que Jupiter eſt la même choſe que Cœlus, que ces deux noms expriment le même objet. Jupiter n'eſt donc pas un perſonnage plus hiſtorique que Cœlus & Saturne. Il eſt appellé fils

de ce dernier, parce que dans le ſtyle populaire, on a pu dire que la pluie eſt fille du Temps ou du Ciel, & parce que le régne de Jupiter dans la religion a ſuccédé à celui de Saturne.

Homere dans l'Iliade, l. 9, ℣. 457; & Euripide dans Electre, acte quatriéme, ont nommé Pluton Jupiter infernal : dans Eſchyle, le Dieu de la mer eſt encore nommé Jupiter; on voit dans Pauſanias des autels dédiés à Jupiter terreſtre : Héſiode fait mention de ce dernier dans les Travaux, ℣. 465. Preuve convaincante que ce nom dans ſon origine n'exprime rien autre choſe que Dieu, Maître, Seigneur, celui qui régne ſur toutes choſes; qu'en diſtinguant les différentes parties de ſon pouvoir ou de ſon domaine, l'on a formé différens perſonnages & multiplié les divinités.

Diodore de Sicile, tome 2, l. 5, n. 43, page 312, nous fait aſſez comprendre que la royauté a été attribuée à Jupiter, à cauſe que ſon culte a toujours été plus pompeux que celui des autres Dieux. C'eſt pour la même raiſon, & par alluſion à ſon nom, qu'il a ſouvent été nommé *Coryphée* ou Très-haut. Voyez Pauſanias, l. 2, c. 2 & 4.

Nous avons déja remarqué que ſur le

même fondement, l'on avoit établi l'uſage de lui dreſſer des temples & des autels dans les lieux les plus élevés, ſur les plus hautes montagnes, qu'il a emprunté de-là les ſurnoms d'Olympien, Hymettien, Séméléen, Capitolin, &c. On peut voir tous ſes titres dans Pauſanias.

Ceux qui enviſagent Jupiter comme un perſonnage hiſtorique, ſont forcés d'en diſtinguer autant qu'il y a eu de nations qui l'ont adoré, ou qui ont prétendu lui avoir donné la naiſſance : » or il ne ſeroit » pas aiſé, dit Pauſanias, quand on le » voudroit, de dire combien il y a de » peuples qui prétendent que Jupiter eſt » né & a été nourri chez eux «. Liv. 4, chap. 33.

℣. 458. *Dont la foudre fait trembler le ciel & la terre.* Il n'eſt pas ſurprenant que l'on ait regardé le Dieu qui réſide au ciel comme le maître du tonnerre, & qu'il ait préſidé à tous les phénoménes de l'air. Voilà pourquoi il étoit auſſi le Dieu de la pluie ; de-là les ſurnoms de tonnant, de foudroyant, de pluvieux que lui ont donné les Grecs & les Romains : ſouvent il eſt pris pour la pluie même ; cette confuſion a donné lieu à pluſieurs fables, & ſert à expliquer la plûpart des ſurnoms de ce Dieu.

Ce n'eſt point par engagement de ſyſteme que l'on fait cette remarque. Varron, *de Linguâ lat.* l. 4, n. 10, nous apprend que Jupiter eſt pris pour l'air, pour le vent, pour les nuées, pour la pluie, pour le jour : il ſuffit d'avoir lû les Poëtes pour en être convaincu. Il n'eſt pas ſurprenant que l'explication de ces divers phénoménes ait fourni la matiere d'une hiſtoire bizarre, ou plutôt du roman le plus ridicule que l'imagination en délire ait pu enfanter. C'eſt le dénouement naturel de tous les mariages, de tous les commerces ſcandaleux, de tous les crimes qui ont été attribués au plus grand des Dieux, qui ont fourni à Lucien le ſujet de pluſieurs ſatyres ſanglantes & des railleries les plus ameres.

Si Jupiter avoit été un homme, comment ſe ſeroit-on aviſé de lui attribuer un ſi grand pouvoir & un caractere ſi malfaiſant, tant de fonctions & tant de forfaits ? Dès qu'on l'a pris pour un Génie aërien, pour une Intelligence occupée à diriger les influences & les phénoménes du ciel, il a fallu néceſſairement le rendre reſponſable de tous les effets bons ou mauvais qu'ils produiſent ſur la terre. Ainſi c'eſt Jupiter qui tonne & qui foudroye, qui rend le ciel orageux ou ſerein, qui

envoye la pluie ou la ſéchereſſe, la ſtérilité ou l'abondance, qui eſt l'auteur des inondations & des tempêtes, qui fait déborder les fleuves & les ruiſſeaux, qui corrompt les nymphes ou qui trouble les eaux, qui forme des torrens & des gouffres; ſa poſtérité eſt immenſe, ſon empire s'étend ſur tout l'univers. Les autres Dieux qui ne préſident qu'à certaines parties de la nature deviennent ou ſes enfans ou ſes vaſſaux, & ſont expoſés tous les jours à ſa colere. Jupiter doit donc être enviſagé comme le plus grand des Dieux, être le plus redouté & le plus honoré. Telle eſt la véritable origine du culte pompeux qui lui a été rendu par-tout, & des fables ridicules que l'on a miſes ſur ſon compte : double objet dont les Mythologues hiſtoriens ne donneront jamais une raiſon ſatisfaiſante.

On a obſervé, ℣. 182, que Bochart a cru ſans fondement que Saturne étoit Noë; il n'a pas mieux rencontré dans ce qu'il a dit des enfans de ce Patriarche. Selon lui, Jupiter eſt Cham, parce qu'il a été adoré ſous le nom de *Hammon* : mais il eſt fort incertain ſi le Dieu adoré dans les ſables de Lybie étoit le même que Jupiter. *Hammon* peut ſignifier idole, figure, repréſentation ; & ce terme ne

décide rien. Les Grecs l'ont pris pour leur Jupiter, parce qu'ils avoient le foible de rapporter tous les Dieux des autres peuples à ceux qu'ils connoiſſoient. L'Egypte eſt appellée dans l'Ecriture *terre de Cham*; mais elle n'a jamais été nommée par les profanes, terre de Hammon, ni terre de Jupiter. Prétendre qu'il a été regardé comme Dieu du ciel, parce qu'il a eu l'Afrique pour ſon partage, c'eſt une explication forcée & qui ne ſatisfait point. Que Japhet ſoit Neptune, parce qu'il a peuplé l'Europe où il y a beaucoup d'iſles; c'eſt une autre conjecture auſſi foible. Enfin il eſt encore moins vraiſemblable que Sem ſoit Pluton. Sem a peuplé l'orient de l'Aſie, & n'a rien de commun avec le Dieu des enfers.

℣. 459. *Saturne les avaloit à meſure que leur mere les mettoit au monde.* En quel ſens Saturne dévoroit-il ſes enfans ? Dans le même ſens que Cœlus enterroit les ſiens, dans un ſens purement allégorique ; tous les Mythologues en conviennent, il n'eſt queſtion que de le déterminer. Or Héſiode nous l'indique aſſez clairement, en diſant de Saturne, *qu'il ne vouloit pas qu'aucun autre des enfans du Ciel lui diſputât l'empire ſur les Immortels.* Prendre cette royauté dans le ſens propre, c'eſt bâtir en l'air.

Mais qu'eſt-ce qui a pu donner lieu à cette maniere de parler, que Saturne dévoroit ou engloutiſſoit ſes enfans ? Il faut néceſſairement en revenir à l'équivoque du nom Κρονός, confondu avec Χρώνος, une foſſe, un gouffre. Voyez ℣. 181. Qu'un antre profond paſſe pour engloutir des enfans, & même pour avaler des pierres, ℣. 484, cela peut ſe ſouffrir en ſtyle poëtique ; mais que l'on ait commencé à le dire d'un homme ou d'un Dieu, on ne l'imaginera jamais. C'eſt donc cette confuſion groſſiere qui a donné lieu aux Poëtes de ſe ſervir d'une ſi étrange métaphore, pour nous apprendre que ſous Saturne aucun autre Dieu que lui n'étoit adoré.

M. de la Barre croit que Saturne a paſſé pour dévorer ſes enfans, parce qu'on lui immoloit des victimes humaines. Cela peut être vrai des Tyriens & des Carthaginois dans les ſiécles poſtérieurs ; mais on ne peut pas le dire des anciens Grecs. Avant le régne de Jupiter, ils ne connoiſſoient point l'uſage des ſacrifices ni des victimes ſanglantes ; on le verra dans la ſuite. D'ailleurs il n'eſt pas abſolument certain que le Dieu des Phéniciens étoit Saturne. La coutume barbare qui s'introduiſit dans la ſuite de lui immoler des

hommes, a pu venir en partie de la fable que nous examinons ; elle en eſt l'effet plutôt que la cauſe.

℣. 464. *Il avoit appris que par l'ordre des Deſtins*, &c. Ceci eſt dit par anticipation ; le Poëte tourne en prophétie ce qui arriva dans la ſuite, lorſque le culte de Jupiter & des autres Dieux prévalut ſur celui de Saturne. Quoique Dieu ſouverain, il eſt ſuppoſé ſoumis aux loix du Deſtin. Voyez ℣. 220.

℣. 467. *Rhéa déſolée en gémiſſoit*, &c. juſqu'au ℣. 184.

S'il falloit entendre hiſtoriquement cette narration, pourquoi Jupiter, dernier enfant de Saturne & de Rhéa, ſeroit-il devenu maître de ſes freres, & leur auroit-il été préféré dans le partage de la ſucceſſion paternelle ? Il faudroit ſuppoſer que ſon nom lui a été donné après coup, puiſqu'il ſignifie le Dieu ſupérieur, le pere ſouverain. Pour que Rhéa ſe ſoit ſauvée en Crète, tandis que Saturne régnoit dans la Gréce, il falloit que la navigation fût déja connue & le commerce établi entre les Grecs & les Crétois, lorſque Cérès ne faiſoit que de naître, & que l'agriculture étoit encore au berceau. L'on a penſé ſans doute à ſe nourrir avant que de courir les mers. Il faut ſup-

poſer enfin Saturne d'une cruauté inouie & d'une imbécillité ſans égale. C'eſt un trait de ſtupidité, de n'avoir pris aucune précaution pour s'aſſurer de Rhéa, & empêcher ſa fuite; c'eſt un excès de cruauté d'exterminer ſes propres enfans, dans la crainte d'en être détrôné. La royauté n'étoit pas alors une dignité aſſez brillante pour l'acheter par des crimes : un Roi étoit le citoyen le plus conſidérable par ſes richeſſes, par ſon crédit, & ordinairement par ſa prudence & ſon équité. Tel eſt le portrait qu'Homere nous fait d'Ulyſſe, de Neſtor, de Ménélas, dans l'Odyſſée.

℣. 477. *Ils l'envoyerent à Lyctus.* Les Critiques obſervent qu'il faut lire Λύττον, *latibulum*, de l'hébreu *lut*, caché; la reſſemblance de ce terme avec Λύκτος, ville de Crète, a fait dire que Rhéa s'étoit allée cacher dans cette iſle. Mais cette tradition n'étoit pas ſuivie par-tout; les Arcadiens prétendoient que Jupiter étoit né chez eux, & ſur le mont Lycæus; que Rhéa, après ſes couches, s'étoit lavée dans la ſource du Néda. Strabon, l. 9, p. 335. Ils étoient auſſi bien fondés que les Crétois.

℣. 480. *La Terre éleva Jupiter dans l'iſle de Crète.* On a dit que Rhéa avoit

confié Jupiter enfant aux Curètes, appellés auſſi Corybantes ou Dactyles Idéens. Selon la tradition des Crétois, rapportée par Diodore, tome 2, page 298, c'étoient les premiers habitans de cette iſle. Que ſignifient ces noms divers ? On n'en trouve point l'explication dans les Mythologues, & Strabon, l. 10, rapporte une infinité de traditions différentes ſur ces Curètes.

Κύρητοι a été prononcé enſuite Κρῆτοι, & il paroît que ce nom déſigne des hauteurs ou des montagnes, puiſque Κρῆθεν dans Héſiode ſignifie *à capite*; Κρᾶς, Κρατὸς, la tête, ſelon Héſychius. Selon Pline, l'Acarnanie, pays montueux, avoit auſſi été nommée *Curetis*, l. 4, c. 1.

Δάκτυλοι a ſignifié les doigts de la main, & en général quelque choſe de pointu; ſelon Héſychius, il déſigne la pointe d'un gouvernail & une eſpéce d'herbe à feuilles pointues. On ſçait qu'*Ida* étoit le nom générique de montagne; il y en avoit une ainſi appellée en Phrygie auſſi-bien qu'en Crète, & ſelon Pauſanias, on nommoit de même tous les lieux couverts de forêts. Dactyles Idéens a donc déſigné des pointes de terre ou des promontoires couverts de forêts; auſſi dit-on qu'un de ces Dactyles avoit nom. Ida. Τάργαρος Dactyles Idéens.

eſt le ſommet du mont Ida ; & comme il dominoit ſur toutes les montagnes voiſines, on a dit que Gargaris ou Gargarus étoit le Roi des Dactyles Idéens. Pline, L. 6, c. 29, parle d'une montagne chez les Troglodites nommée πεντεδάκτυλος, montagne à cinq ſommets.

Le nom de Corybantes Κορύβας a beaucoup de reſſemblance avec Κόρυμβος, le faîte, le ſommet de quelque choſe : ſelon Héſychius & Strabon, on a prononcé auſſi Κύρβας ; or Κυρβασία eſt la crête d'un coq. Il eſt donc vraiſemblable que l'iſle de Crète a été ainſi nommée, à cauſe de la multitude de ſes promontoires qui avancent dans la mer du côté du nord, & qui lui donnent préciſément la forme d'une crête de coq. L'iſle enviſagée de loin de ce côté-là devoit préſenter aux yeux cette figure. On ſçait que *creſt* ou *creſte* dans notre langue ſignifie encore un ſommet de montagne. Dans la ſuite, ces promontoires de Crète, qui reſſemblent aux doigts de la main extrêmement ouverts, ou aux différentes pointes d'une crête de coq, ont été pris pour ſes premiers habitans, parce qu'on ne comprenoit plus le ſens de leurs noms : par-tout on a fait la même confuſion, & l'on eſt tombé dans la même erreur. Il eſt clair

que toutes les étymologies que Strabon a données de ces noms dans ſa géographie ſont toutes fabuleuſes, l. 10, p. 448 & 454; pluſieurs les ont pris pour des Dieux ou des démons, & non pas pour des hommes.

Selon la fable, Rhéa confia Jupiter à ces Dactyles Idéens, à ces promontoires hériſſés de montagnes & de forêts. Jupiter déſigne ici la pluie, comme dans pluſieurs autres fables; celle-ci nous apprend que c'eſt du ſommet des montagnes dont nous parlons que s'élevent les vapeurs & les nuages qui forment la pluie. Jupiter ainſi élevé étoit à l'abri des pourſuites de Kronos, des gouffres profonds qui engloutiſſent les eaux. Cette phyſique n'eſt pas fort ſublime.

On a dit encore que les Dactyles Idéens avoient été les inventeurs du feu; c'eſt ce que rapporte Diodore, tome 2, l. 5, p. 299. Sans doute on vit quelquefois ſur ces montagnes, qui étoient au nord de l'iſle de Crète, une lumiere boréale en forme de flammes ou de larges ſillons de feu. Voyez les Mém. de l'Acad. tome 25, p. 202. Ainſi les Dactyles Idéens furent les auteurs du feu, comme ils ont été les nourriciers de Jupiter ou de la pluie.

Il eſt bon de remarquer que Diodore

de Sicile, dont les Mythologues hiſtoriens réclament ſans ceſſe le témoignage, rapporte la tradition des Crétois ſur la naiſſance des Titans & de Jupiter dans leur iſle, ſans la garantir, & qu'il ne témoigne point y ajouter aucune foi. Voyez l'endroit cité.

℣. 483. *Au pied du mont Egée.* Nouvelle équivoque d'où eſt née la fable. Αἰγαῖος, nom d'une montagne de Crète, ſignifie haut, élevé, comme Γαῖος; Αἴγαιον eſt le nom de Briarée, l'un des Géans. Iliad. l. 1, ℣. 404. Ce même nom a été donné à Jupiter, pour exprimer ſa dignité ſupérieure; & alors il eſt ſynonime de Ζῆν ou Ζεύς, comme Αἰγίοχος, *altè habitans.* Mais en confondant ce titre avec le mont Egée, on a dit que Jupiter avoit été nourri ſur cette montagne. Par un nouveau contre-ſens, on a cru qu'il faiſoit alluſion au ſubſtantif Αἶγες, les chevres; de-là on a raconté fort ſérieuſement que Jupiter avoit été nourri par la chevre Amalthée. Voilà comme les fables ſont toujours allées en croiſſant. On auroit mieux rencontré, ſi l'on avoit dit qu'il étoit nourri par les montagnes, comme dans la fable précédente. Voyez le ℣. 10.

Une autre raiſon qui a pu faire ſuppoſer que Jupiter étoit né en Crète, c'eſt

que

que ſon culte a peut être commencé dans cette iſle. Tandis que les Grecs honoroient le Dieu ſouverain ſous le nom de Chronos, les Crétois le révéroient ſous le nom de Ζῆν ou Ζέυς ; peut-être encore ce ſont des Crétois qui ont fait connoître ce nom aux Grecs, & qui introduiſirent parmi ceux-ci les cérémonies obſervées dans cette iſle : voilà pourquoi l'on y a placé le berceau de Jupiter. Mais pluſieurs autres peuples révendiquoient cet honneur, comme nous l'avons déja remarqué après Pauſanias, preuve aſſez claire que Jupiter n'a pris naiſſance nulle part ; que tout ce que l'on en a dit eſt une fable fondée ſur des équivoques, puiſque les prétentions de tous ces peuples étoient également appuyées ſur des noms de lieux.

℣. 484. *Rhéa prit une groſſe pierre* ; &c. Ce n'eſt pas une petite difficulté de ſçavoir ce que c'eſt que la pierre dévorée par Saturne. Le Clerc prétend qu'au lieu d'une pierre, il faut entendre un enfant étranger, que Saturne mit en priſon avec ſes autres fils, & que c'eſt l'équivoque d'*eben*, *lapis*, avec *ben*, *filius*, qui a fait cette confuſion. C'eſt en effet le ſeul dénouement qui puiſſe convenir au ſyſtême qu'il ſoutient ; que tous ces événemens

fabuleux ſont nés de l'hiſtoire ancienne mal entendue : mais puiſque la ſcène a été en Gréce, il faudroit montrer l'équivoque dans la langue grecque ; & il n'eſt pas aiſé de le faire.

Bochart penſe, ſur le témoignage de pluſieurs Auteurs, que la pierre en queſtion eſt ce que les anciens ont nommé βαιτύλον & *Abaddir*, des pierres conſacrées pour conſerver la mémoire d'un événement, comme celle que Jacob nomma *Béthel*, *domus Dei*, & que du nom Béthel s'eſt formé celui de Bætyles. Il croit encore qu'Abaddir eſt l'hébreu *eben dir*, pierre ronde, parce que les Bætyles étoient ordinairement ronds. Il eſt clair d'abord qu'Abaddir n'eſt point grec ; or en hébreu, il peut ſignifier non-ſeulement une pierre ronde, mais une pierre élevée ou une groſſe pierre, & il paroît que βαιτύλος a le méme ſens. βα', βαι', βου, en compoſition ſont augmentatifs ; βαγαίος, βουγαίος, fort élevé ; τύλος eſt une dureté, une boſſe calleuſe, par conſéquent une pierre ; βαιτύλος, une groſſe pierre. Selon Strabon, l. 10, p. 346, la ville de Pyle dans la Meſſénie étoit nommée βαιτύλος. Il n'eſt donc pas néceſſaire de recourir au Béthel de Jacob, & il n'y a pas d'apparence que les Grecs en ayent eu connoiſſance.

On verra, ℣. 497, ce qu'on peut dire de plus probable ſur cette pierre dévorée par Saturne ; qui eſt inconteſtablement le ſujet le plus obſcur de la mythologie.

℣. 485. *A Saturne ancien ſouverain des Dieux.* Le régne de Saturne eſt donc de la même eſpéce que celui de Jupiter ſon fils : il eſt ici appellé Roi, non pas des hommes ou d'un peuple particulier, mais des Dieux ; par conſéquent il fut un temps où Saturne occupoit dans la religion grecque le même rang que Jupiter y tint dans la ſuite ; c'eſt tout ce qu'Héſiode entend par le régne ou la royauté de Saturne.

℣. 492. *Après l'année révolue*, &c. Le Clerc avertit qu'au lieu d'une année révolue, il en fallut ſans doute pluſieurs pour faire grandir Jupiter. Cela eſt vrai, s'il étoit ici queſtion d'un homme ; mais plus on avancera dans la lecture d'Héſiode, plus on verra que la narration ſignifie toute autre choſe que l'avénement d'un Prince à la couronne.

℣. 496. *Il vomit la pierre qu'il avoit avalée récemment*, &c. La pierre dévorée par Saturne ne peut pas être entendue d'un enfant étranger mis en priſon, & enſuite délivré, puiſqu'il eſt dit que Saturne la vomit, que Jupiter la plan-

dans la terre auprès de Pytho, & qu'il tira de priſon les fils du Ciel.

℣. 497. *Auprès de Pytho.* Selon Héſiode, Bouclier d'Hercule, ℣. 480, Pytho étoit la ville de Delphes. Ce nom ſignifie lieu profond; c'eſt une nymphe des eaux, ℣. 349. Il a donc déſigné d'abord la caverne d'où partoient les oracles d'Apollon : de-là on a nommé ce Dieu Pythien & ſa prêtreſſe Pythie; de-là on a appellé *eſprit Pythien* toute exhalaiſon ſemblable à celle qui ſortoit de l'antre de Delphes, & en général la Divination. C'eſt mal-à-propos que l'on a rapporté ces termes au ſerpent Python, que l'on ſuppoſe avoir été tué par Apollon.

Pytho eſt exactement ſynonime à Δελφὺς, *uterus*, & Δελφοὶ, nom qui fut donné à la ville à cauſe de ſa ſituation; telle eſt la ſource de la fable obſcène que l'on contoit ſur la maniere dont la Pythie recevoit l'enthouſiaſme; telle eſt l'origine de la folie des Grecs, qui regardoient la ville de Delphes comme le milieu du monde, ou comme le nombril de la terre.

M. de la Barre eſt perſuadé qu'Héſiode, en diſant que Jupiter planta auprès de Pytho la pierre dévorée par Saturne, nous indique en termes obſcurs l'établiſſement de l'oracle de Delphes, & cela eſt

assez vraisemblable, puisqu'il commence à nous indiquer la révolution qui fit cesser le régne de Saturne, qui établit le régne de Jupiter & des autres Dieux. Tous les Sçavans conviennent qu'une des raisons qui contribuerent le plus à faire regarder la ville de Delphes comme un lieu sacré, est sa situation singuliere sur le penchant du mont Parnasse, les rochers affreux dont elle étoit environnée, aussi-bien que la caverne d'où l'on croyoit qu'il sortoit une exhalaison divine. Ces rochers ne paroissoient point aux Grecs une production de la nature, le respect qu'ils avoient conçu pour l'oracle leur persuada que Jupiter lui-même avoit planté ces rochers dans la terre comme un monument de sa victoire sur Saturne : on publia ensuite que la terre les avoit fait avaler à Saturne, mais qu'il avoit été obligé de les revomir.

Pour trouver la source de cette idée bizarre, il faut se rappeller la signification de *Chronos*, que l'on a indiquée, *v.* 181. Il désigne un lieu profond, un puits ou un antre. Cette phrase d'Hésiode : *la Terre prit une grosse pierre qu'elle enveloppa de langes, & la présenta à Saturne* exprimée en ancien grec, a pu signifier : *la Terre posa un rocher en forme*

de langes ou de ceinture auprès de la caverne. De-là eſt venu le reſte de la fable.

Selon le récit d'Hérodote, l. 2, p. 108, les nouveaux Dieux des Grecs furent empruntés des barbares, en vertu d'un oracle de Dodone; ne peut-on pas ſuppoſer avec vraiſemblance que l'Oracle de Delphes y contribua pour ſa part? Dans cette hypothèſe, on pourroit dire en ſtyle poëtique que les nouveaux Dieux étoient ſortis de l'antre de Delphes ou des entrailles de Chronos, la caverne : d'où il faudroit conclure que Chronos les avoit donc avalés auparavant. Ainſi le ſens hiſtorique de l'établiſſement du régne de Jupiter ſe trouve ridiculement confondu avec la topographie de la ville de Delphes : nous avons vu la même choſe dans la fable d'Ouranos & de Saturne, ℣. 181.

On prétend que ce fut d'abord la Terre qui rendit des oracles dans cet endroit, parce que l'exhalaiſon prophétique ſortoit du ſein de la terre; qu'enſuite ce fut Thémis, parce que Θεμίστες ſignifie des oracles. Neptune y eut encore part, parce qu'en jettant une pierre dans la caverne, on entendoit peut-être des eaux dans le fond. Enfin Apollon s'y établit, après avoir tué le dragon qui gardoit l'Oracle. On ſe ſouviendra que Δράκων ſignifie une

ceinture, & τράχων, un lieu escarpé & scabreux : le prétendu dragon peut donc désigner l'enceinte de rochers dont la ville de Delphes & la caverne étoient environnées ; & c'est la fable de Rhéa rendue en d'autres termes.

Ou, si l'on veut, Apollon qui tue le serpent Python après le déluge, c'est le soleil qui desséche une fontaine dont le cours serpente, & formée par une inondation : on sçait que *Pytho* est une nymphe des eaux, ℣. 349.

Nous avons exposé dans le Discours préliminaire, chap. 12, §. 6, comment l'Oracle de Delphes a pu s'établir.

℣. 501. *Il tira de prison les fils du Ciel.* Les fils du Ciel sont ceux dont Hésiode a parlé, ℣. 134 & suiv. Cœus, Créus, Japetus, &c. qui n'étoient point honorés sous Saturne, parce que ce sont seulement divers noms du ciel ; mais sous le régne de Jupiter où l'on déifia tout, ils reparurent sur la scène. C'est ainsi que Jupiter les tira de prison.

℣. 503. *Ils lui mirent en main le tonnerre.* Hésiode, ℣. 139, a mis au nombre des enfans du Ciel les Cyclopes, parce que leurs noms qui signifient le tonnerre, l'éclair, la foudre, sont des phénoménes du ciel. Ce sont eux qui ont donné le

tonnerre à Jupiter, comme notre Poëte l'a déja dit, ℣. 141. Le Clerc n'y a pas fait attention, quand il a ſuppoſé que ceci ne devoit point être pris à la lettre ; c'eſt qu'on ne peut pas lui donner un ſens dans ſon ſyſtême.

Héſiode eſt perſuadé que Jupiter n'eſt le Roi des Dieux & des hommes que parce qu'il eſt maître du tonnerre, & qu'il a en main de quoi ſe faire craindre, ℣. 506. Idée baſſe qui inſpire aux hommes une crainte ſervile, mais qui ne leur donne ni reſpect ni amour pour la Divinité.

℣. 507. *Japetus prit en mariage Clymene, fille de l'Océan, qui fut mere du vaillant Atlas.* On a remarqué, ℣. 134, que Japetus eſt l'argile ou la glaiſe : ici on lui fait épouſer Κλύμενη, fille de l'Océan, dérivé de κλύω pour Κλύζω, *lavo*, parce que pour paîtrir la terre, il y faut mêler de l'eau. D'autres ſuppoſent que Clyméne eſt épouſe du Soleil & mere de Phaëton, parce qu'ils rapportent ſon nom à Κλύω, κλυέω, briller. Selon Varron, l. 4, n. 6, Japetus avoit pour épouſe la nymphe *Aſia ;* nous avons vu, ℣. 259, que ce nom déſigne la boue, le limon ; cette alliance eſt donc la même que la premiere, & démontre que l'on ne peut pas prendre Japetus pour un homme.

Ἄτλας

Ἄτλας n'a point tiré ſon nom de l'hébreu *Talah*, *pendere*, comme le Clerc l'imagine, mais d'Ἀτλάω, Ἀντλάω, Ἀντλέω, puiſer, verſer & ſoutenir. De ce double ſens, on a formé deux fables. La premiere, que les Pleïades, conſtellation que l'on croyoit pluvieuſe, étoient filles d'Atlas; la ſeconde, qu'Atlas ſoutenoit le ciel, comme nous le verrons bientôt.

℣. 510. *Elle enfanta encore le fameux Menœtius.* Μενοίτιος, ſelon le Clerc, vient de *menat* en chaldéen, épouvanter, parce qu'il eſt appellé dans la ſuite inſolent & ſcélérat. Ce n'étoit pas la peine d'aller chercher ſi loin une étymologie peu vraiſemblable. Il vient plutôt de Μένος, le courage, qui exprime auſſi, ſelon Héſychius, la violence & la colere. Mais qui eſt ce perſonnage? Pourquoi le fait-on deſcendre de Japetus, la terre glaiſe; & de Clyméne, les eaux? Les Poëtes ne nous diſent rien qui puiſſe nous le faire connoître. Selon Apollodore, l. 2, p. 100, il gardoit les bœufs de Pluton. Nous avons vu par pluſieurs exemples que dans le langage des fables, les bœufs ſont des eaux; les bœufs de Pluton, ſelon la force des termes, ſont les eaux d'un lieu profond. Il s'agit donc ici d'un canal fait de terre glaiſe, ou d'un torrent creuſé dans

la glaiſe ; dès-lors on comprend ſa généalogie. Μένος peut avoir cette ſignification, comme Σμένος, riviere de Laconie ; *Mœnus*, le Mein, riviere d'Allemagne ; Menay, riviere d'Angleterre, &c. Ἴτιος ſignifie bruyant, puiſqu'Ἴτη, dans Héſychius, exprime le bruit : Μενοίτιος eſt à la lettre un courant d'eau qui fait grand bruit. Il eſt dit, ℣. 514, que Jupiter l'a précipité dans l'érebe, c'eſt-à-dire, que la pluie, à force de le creuſer, a fait entrer ſes eaux dans un gouffre ; c'eſt ce qui arrive ordinairement aux torrens formés dans la terre marneuſe. On lui attribue des crimes, des violences, de la férocité, à cauſe du double ſens de Μένος, ou parce que ſes eaux avoient cauſé du ravage. Voilà tout ce que l'on peut conjecturer ſur ce perſonnage iſolé dont il n'eſt plus fait mention dans la ſuite.

Prométhée. ℣. 511. *L'induſtrieux & ruſé Prométhée & l'inſenſé Epimethée.* Προμηθεύς paroît d'abord formé de πρό, augmentatif, & de Μῆτις, ſageſſe, prudence ; il ſignifie en ce ſens qui a beaucoup d'eſprit & de ſageſſe ; Ἐπιμηθεύς exprime tout le contraire. On ſçait qu'ἐπί ſe prend quelquefois en compoſition pour *ſub*, & qu'alors il eſt diminutif ; ἐπιλευκος, *ſubalbus* ; ἐπιμέλας, *ſubniger*. Ἐπιμηθεύς eſt donc celui

qui a peu d'eſprit; voilà pourquoi Héſiode l'appelle inſenſé. Mais ſi l'on s'arrête à cette ſignification, que deviendra leur généalogie ? Pourquoi les ſuppoſe-t-on nés de l'humidité ou de la boue ?

Faiſons attention que Μῆτις exprime auſſi l'eau & l'humidité, que c'eſt une nymphe des eaux, ℣. 358. Dès-lors *Prometheus* déſigne ce qui eſt bien détrempé, & *Epimetheus*, ce qui l'eſt moins, & on comprend pourquoi ils ſont fils de Japetus, l'argile, & de Clyméne, l'humidité. Ce double ſens eſt la ſource des fables ſuivantes. Eſchyle dans ſon Prométhée ſuppoſe que ce dernier eſt fils de Thémis; celle-ci n'eſt point la Juſtice, c'eſt la même que *Thémiſto*, nymphe aquatique, ℣. 261, & *Temes* en hébreu, humide ou liquide. Cette généalogie n'eſt point contraire à la précédente; mais on eſt en peine de ſçavoir comment les Mythologues hiſtoriens peuvent ajuſter à leur ſyſtême, toutes ces alliances & ces filiations contradictoires.

Reſte à examiner qui eſt ce Prométhée ſi fameux dans la Mythologie. Selon Bochart, c'eſt Magog, pere des Scythes ou des Tartares : on feint qu'il eſt attaché au mont Caucaſe, parce que c'eſt la demeure de ſa poſtérité. Il a dérobé le feu

du ciel, parce que les peuples voiſins du Caucaſe, appellés *Chalybes*, étoient fameux par leurs ouvrages en fer. Il a le cœur rongé par un aigle, parce que le nom Magog vient de l'hébreu *moug*, *contabeſcere*. *Agag*, ſelon le Clerc, ſignifie en arabe brûler, être enflammé : ainſi Gog peut être le vrai nom d'Epimethée qui ſe laiſſe dominer par la paſſion des femmes.

Ces conjectures ſont de pures imaginations. 1°. Le nom de Prométhée, Dieu habile, induſtrieux, à qui les Poëtes attribuent l'invention de la plûpart des arts utiles, ne convient à perſonne moins qu'au Patriarche des Scythes, peuples errans & vagabonds, qui n'ont jamais connu les ſciences ni les arts, qui ont toujours été tels que les Tartares ſont aujourd'hui. 2°, L'étymologie de *Magog* eſt forcée & tirée de trop loin, comme la plûpart de celles qu'a donné Bochart. 3°, Gog n'a rapport à Epimethée dans aucun des deux ſens qui peuvent lui convenir. On ne le connoît que par ce qu'en dit Héſiode, qu'il fut le premier qui fut aſſez fou pour épouſer une femme.

Ce trait de ſatyre nous fait comprendre que Prométhée & ſes freres ſont des perſonnages purement allégoriques comme

teux qui précédent & qui ſuivent. Auſſi M. l'Abbé Banier eſt forcé de convenir, tome 2, l. 1, c. 6, p. 120, qu'il faut néceſſairement recourir aux allégories dans la fable de Prométhée, & il entend ſon ſupplice dans un ſens figuré. Nous verrons bientôt qu'on ne peut pas l'entendre autrement.

℣. 517. *Atlas porte le ciel ſur ſa tête* Atlas. *& ſur ſes bras.* Selon tous les Mythologues, Atlas eſt la chaîne des montagnes d'Afrique, au-delà de laquelle les anciens ne connoiſſoient rien, dont le ſommet eſt caché dans les nues, & qui ſemble porter le ciel à cauſe de ſa hauteur. On en a fait un perſonnage; on dit qu'il eſt près des Heſpérides, parce qu'il eſt au ſud-oueſt de la Gréce : il a tiré ſon nom d'un Roi fameux.

Rien de ſi pompeux que l'hiſtoire de ce Roi rapportée par Diodore ſur d'anciennes traditions, tome 1, l. 3, c. 31, page 453. » Atlas, dit-on, étoit fils » d'Uranus & frere de Saturne; ils parta- » gerent entr'eux le Royaume de leur » pere. Les lieux maritimes étant échus » par le ſort à Atlas, ce Prince donna » ſon nom aux Atlantes ſes ſujets, & à » la plus haute montagne de ſon pays. » On dit qu'il excelloit dans l'aſtrologie,

» & que ce fut lui qui repréſenta le monde
» par une ſphere. C'eſt pour cette raiſon
» qu'on a prétendu qu'Atlas portoit le
» monde ſur ſes épaules ; cette fable faiſant
» une alluſion ſenſible à ſon invention.
» Il eut pluſieurs enfans ; mais Heſperus
» ſe rendit le plus remarquable de tous
» par ſa piété, par ſa juſtice & par ſa
» bonté. Celui-ci étant monté au plus
» haut du mont Atlas pour obſerver les
» aſtres, fut ſubitement emporté par un
» vent impétueux, & on ne l'a pas vu
» depuis. Le peuple touché de ſon ſort,
» & ſe reſſouvenant de ſes vertus, lui
» décerna les honneurs divins, & con-
» ſacra ſon nom, en le donnant à la plus
» brillante des planetes. Atlas fut auſſi pere
» de ſept filles qui furent toutes appellées
» Atlantides, mais dont les noms propres
» furent Maïa, Electre, Taygète, Aſte-
» rope, Mérope, Alcyone & Celæno.
» Elles furent aimées des plus célèbres
» d'entre les Dieux & les Héros, & elles
» en eurent des enfans qui devinrent auſſi
» célèbres que leurs peres, & qui furent
» chefs de bien des peuples. Maïa l'aînée
» de toutes, eut de Jupiter un fils ap-
» pellé Mercure, qui fut l'inventeur de
» pluſieurs arts. Les autres Atlantides eu-
» rent auſſi des enfans illuſtres : car les

» uns donnerent l'origine à pluſieurs na-
» tions, & les autres bâtirent des villes.
» C'eſt pourquoi, non-ſeulement quelques
» Barbares, mais même pluſieurs Grecs
» font deſcendre leurs anciens Héros des
» Atlantides. On dit qu'elles furent très-
» intelligentes, & que c'eſt pour cette
» raiſon que les hommes les regarderent
» comme des Déeſſes après leur mort, &
» les placerent dans le ciel ſous le nom
» des Pleïades. Les Atlantides furent auſſi
» nommées nymphes, parce que dans leur
» pays on appelloit ainſi toutes les fem-
» mes «.

Il y auroit bien des choſes à relever dans cette hiſtoire ſi authentique. 1°. Il ſemble qu'elle ait été écrite par nn Auteur contemporain, tant elle eſt bien circonſtanciée; cependant aucun des Poëtes Grecs n'en a eu connoiſſance, puiſqu'ils la contrediſent en pluſieurs points. Il eſt évident qu'elle a été forgée par les Grecs poſtérieurs, lorſqu'ils entendirent parler du mont Atlas; c'étoit leur goût d'imaginer des Rois, des Héros, des Nymphes qui avoient donné leurs noms aux montagnes, aux aſtres, aux peuples. Diodore n'avoit point puiſé ce qu'il dit dans les archives des Atlantes ou des Africains; toutes ces fables ſont de la façon des Grecs.

2°. Si Atlas a eu pour ſon partage les lieux maritimes, comment cette ſucceſſion a-t-elle paſſé à Neptune ? 3°. Atlas eſt un habile Aſtronome capable de conſtruire une ſphere dans un temps où il eſt fort incertain ſi l'Afrique & ſur-tout les environs du mont Atlas étoient déja peuplés, plus de 1500 ans avant que les Grecs euſſent ſoupçonné la rondeur de la terre; en un mot au ſiécle des Titans voiſins du déluge. 4°. A-t-on pu dire qu'un Prince portoit le ciel ſur ſes épaules, parce qu'il étudioit l'aſtronomie ? Ce ſeroit quelque choſe de curieux aſſurément, qu'un chef de ſauvages devenu Aſtronome. 5°. Si c'eſt un fils d'Atlas qui a donné le nom Heſperus à l'étoile de Venus quand elle paroît le ſoir, quel eſt le Prince qui l'a fait nommer Phoſphorus, quand elle ſe montre le matin ? Sent-on le ridicule d'un Prince Africain qui donne des noms Grecs aux étoiles ? 6°. Par quel moyen les Atlantides, filles d'un Roi d'Afrique qui régnoit à 50 lieues des côtes, ont-elles été tranſplantées dans la Gréce pour y épouſer des Dieux & des Héros, dans un temps où les peuples les plus voiſins ſe connoiſſoient à peine les uns les autres ? 7°. L'uſage de placer des hommes & des femmes dans les aſtres, eſt une fantai-

ſie des ſiécles poſtérieurs ; on ne s'en aviſoit pas dans les temps où il faudroit placer Atlas & ſa famille. Toute cette Mythologie hiſtorique n'eſt qu'un rêve ſans ſuite, ſans vraiſemblance auquel Diodore a fait trop d'honneur de daigner ſeulement le rapporter.

Laiſſons donc à part le mont Atlas que les anciens Grecs ne connoiſſoient pas, l'aſtronomie & la ſphere qu'ils n'ont connues que fort tard ; ne prêtons à des peuples barbares & très-ignorans que les idées plates, groſſieres & puériles dont ils étoient capables. 1°. Le fardeau dont on a chargé Atlas, vient d'une équivoque riſible. Nous avons vu qu'Atlas vient d'Ἀντλάω, puiſer & porter ; il exprime un puiſeur d'eau, ou celui qui porte ſur ſes épaules, ſelon Héſychius. Οὐρανὸς, le ciel, eſt auſſi un vaſe d'eau : ce n'eſt pas une merveille qu'un puiſeur d'eau la porte dans un vaſe ſur ſa tête & ſur ſes bras ; voilà le prétendu mont Atlas chargé du ciel. Comme Ἡράκλεης, une digue, un canal, un aqueduc, a ſouvent ſervi à faire venir des eaux dans une ville, & a diſpenſé les habitans d'en aller chercher ſur leurs épaules, on a dit fort ſérieuſement qu'Hercule avoit déchargé Atlas de ſon fardeau. N'oublions pas qu'Héſiode place

Atlas, le puiſeur d'eau, près des Heſpérides qui ſont des fontaines. 2°. Les nymphes Atlantides ſont les eaux ainſi élevées par des digues ou des canaux. Selon Apollodore, l. 3, page 168, elles ſont nées d'Atlas & de Pleïoné, fille de l'Océan ſur le mont Cyllène en Arcadie. Deux d'entr'elles, Celæno & Alcyoné, ont eu commerce avec Neptune. Leurs noms propres ſont donc des noms de fontaines, de ruiſſeaux, d'aqueducs; il ſeroit trop long de le montrer en détail. 3°. L'on en a fait la conſtellation des Pleïades à cauſe de Pleïoné leur mere, & parce que l'on a cru que ſous cette conſtellation le temps étoit ordinairement pluvieux; nous en parlerons encore.

Servius, ſur le huitiéme livre de l'Eneïde, ℣. 140, nous apprend qu'il y a eu trois Atlas, ou plutôt trois monts fameux ainſi nommés; l'un en Mauritanie le plus élevé de tous, l'autre en Italie qui fut le pere d'Electra; le troiſiéme en Arcadie, pere de Maïa, de laquelle eſt né Mercure. Les Grecs, ſelon leur génie ordinaire, les ont confondus pour forger leurs fables.

℣. 521. *Il a enchaîné Prométhée.* Selon tous les Poëtes, dit le Clerc, c'eſt ſur le Caucaſe que Prométhée eſt attaché,

tout comme Atlas eſt relégué au fond de l'Afrique. Cela nous fait entendre que lorſque Jupiter ſe fut emparé de l'Empire, pluſieurs des Titans ou partiſans de Saturne furent obligés de s'éloigner, les uns à l'orient, juſques dans la Colchide & au pied du mont Caucaſe, les autres aux extrémités de l'Afrique pour ſe ſouſtraire à ſa domination. Mais 1°. Héſiode ne parle point du Caucaſe; c'eſt une circonſtance ajoutée par quelqu'un des Poëtes poſtérieurs, ſur une équivoque que l'on eſpére de découvrir. 2°. Croira-t-on qu'un Roi de Theſſalie ait pu être aſſez puiſſant pour éloigner juſqu'aux extrémités du monde ceux qui ne vouloient pas le reconnoître, & les y tenir comme enchaînés, ſans qu'ils oſaſſent en ſortir? 3°. Il faut ſuppoſer qu'ils ſe ſont enfuis par mer, dans un temps où la navigation n'étoit pas encore en uſage chez les Grecs. La prétendue expédition des Argonautes, qui eſt le premier voyage de long cours que l'on ait attribué aux Grecs, eſt poſtérieure de plus de 700 ans au régne ſuppoſé de Jupiter.

Que ſignifie ce foie de Prométhée rongé par un aigle ou par un vautour, & qui renaît ſans ceſſe? C'eſt, dit le Clerc, une équivoque de *kebed*, qui en hébreu

ſignifie les richeſſes & le foie. L'on a voulu dire que Prométhée fouillant des mines dans les montagnes de la Colchide, trouvoit des richeſſes inépuiſables, & qu'autant l'on en ôtoit en un jour, autant l'on en retrouvoit le lendemain. Si l'équivoque pouvoit ſe montrer encore dans la langue grecque, on pourroit peut-être l'admettre ; mais que deviennent l'aigle ou le vautour & la punition de Prométhée ? Dès qu'il faut recourir à une allégorie, autant vaut ſuppoſer que toute la fable en eſt une. D'ailleurs Prométhée travaillant chez les Chalybes, vers les ſources de l'Araxe, ſe trouveroit au moins à cent lieues du Caucaſe proprement dit, & la géographie ſe trouve par ce moyen auſſi mal obſervée que la chronologie.

Les Mythologues hiſtoriens peuvent à leur gré voyager à 500 lieues de la Gréce pour trouver la ſcène du ſupplice de Prométhée & de ſa délivrance : bientôt Héſiode nous indiquera le lieu où tout s'eſt paſſé, & nous nous y arrêterons pour expliquer cette fable.

v. 526. *Hercule, fils d'Alcmène, a délivré le fils de Japhet de ce ſupplice.* Tout le monde convient que ceci eſt une pure fable, que l'Hercule Thébain a vécu pluſieurs ſiécles après Prométhée. Mais il y

a eu, dit-on, plusieurs Hercules, & ceci doit s'entendre sans doute de l'Hercule Phénicien, c'est-à-dire, selon l'explication de le Clerc, de quelque marchand Phénicien qui a navigé en Colchide, & a ramené dans la Gréce quelques-uns de ceux qui s'étoient retirés auparavant pour n'être pas soumis à Jupiter. Ἡρακλέης, dit-il, est le même que l'hébreu *Harokel*, un marchand. Sans disputer ici sur l'existence d'un prétendu Hercule Tyrien ou Phénicien, dont nous montrerons la fausseté ailleurs, nous persuaderons-nous que les marchands Tyriens soient allés, au travers des écueils & des dangers de la mer Egée, de la Propontide & du Pont-Euxin, naviger jusques dans la Colchide, plus de cent ans avant le temps où l'on sçait que les premiers navigateurs Phéniciens sont arrivés dans la Gréce ?

℣. 528. *Jupiter l'a permis.* Eschyle suppose au contraire qu'Hercule a délivré Prométhée malgré Jupiter. Voyez, ℣. 563, en quoi consiste cette délivrance.

℣. 534. *Il osa disputer d'habileté contre le souverain des Dieux.* Telle est l'origine de la haine & de la jalousie de Jupiter contre Prométhée. 1°. En inventant les arts, sur-tout le secret de faire des figures humaines, il a voulu en quelque

maniere diſputer d'habileté contre Jupiter. 2°. Il a rendu aux hommes l'uſage du feu que Jupiter leur avoit ôté. 3°. Il leur a enſeigné à garder pour eux la meilleure part dans les ſacrifices, à manger la chair & la graiſſe des victimes, tandis qu'ils ſe contentent de brûler les os pour les Dieux : Héſiode le racontera ci-après.

En effet Prométhée pris pour de la terre ou de la pâte détrempée, a fourni la matiere des premieres ſtatues ; il a ſervi à faire les foyers où l'on a conſervé le feu à l'abri des injures de l'air ; enfin il a été paîtri en matiere de gâteau pour être offert aux Dieux à la place des victimes ſanglantes. Nous le verrons en détail. Il eſt clair que cette allégorie ſatyrique a pour objet la maniere dont le culte fut réglé ſous le régne de Jupiter. C'eſt la troiſiéme époque de la religion grecque dont le Poëte va parler.

Avant que de le ſuivre dans cette nouvelle carriere, il convient de rappeller ſommairement les principaux perſonnages qui ont paru ſous Saturne.

Venus née du ſang du ciel & de l'écume de la mer.

De la Nuit, ſont ſortis le Deſtin, les Parques, les Heſpérides, le Sommeil, la Mort, Momus, &c.

De la Mer, Nérée, Doris, les Nymphes de la mer, Téthys, les Fleuves, les Naïades ou Nymphes des fontaines, tous les monſtres.

De Thyia & d'Hypérion, c'eſt-à-dire; de la Mer & du Ciel, les Aſtres, le Soleil, la Lune, l'Aurore mere des Vents.

De Cœus ou du Ciel, Phœbé ou la Lune, Latone & Aſteria mere d'Hécaté.

De Rhéa & de Saturne, Veſta, Cérès, Junon, Pluton, Neptune, Jupiter. Ceux-ci méritent une attention particuliere; non-ſeulement ils doivent occuper les premieres places ſous le régne ſuivant, mais encore effacer par la pompe de leur culte, celui des Titans qui avoient précédé.

Par cette énumération ſeule, on apperçoit déja la différence des uns & des autres, quoiqu'ils ſoient de même eſpéce; c'eſt-à-dire, des êtres imaginaires. Les Titans préſidoient aux diverſes parties de la nature conſidérées phyſiquement, & telles qu'elles ſe montrent aux yeux & à l'imagination des peuples barbares. Les Dieux nouveaux ont régné ſur les arts & les talens par leſquels l'homme devient le maître de la nature, & ſuppoſent un peuple déja policé. Ainſi Veſta préſide au foyer & à ſa ſociété domeſtique, Cérès à l'agriculture, Junon aux mariages, Plu

ton aux funérailles, Neptune à la navigation, Jupiter à la ſociété civile, & diſpoſe à peu près de tous les événemens.

Il eſt à remarquer encore que pluſieurs Divinités placées ſous le régne de Saturne avoient déja paru ſons celui de Cœlus, & qu'il n'y a que leur nom de changé, comme la Mer, Nérée, Doris, Téthys, qui ſont la même choſe, la Lune qui eſt Phœbé & Hécaté, Rhéa qui eſt la terre; que cette différence de noms, après avoir abuſé les Grecs, a auſſi trompé les Mythologues, parce que l'on n'en prenoit pas le vrai ſens. Il en réſulte que Jupiter eſt un Monarque de même eſpéce que Cœlus & Saturne avec leſquels il eſt ſouvent confondu : que ſi on les enviſage comme des Princes qui ſe ſont partagé le monde, il n'y a plus ni ſuite, ni liaiſon, ni bon ſens dans le Poëme d'Héſiode.

De-là ſuit une nouvelle différence entre la filiation des Dieux anciens & celle de la plûpart des Dieux nouveaux. La premiere faiſoit principalement alluſion à la phyſique, mais à une phyſique groſſiere, ſouvent fauſſe, & digne de la ſtupidité des anciens Grecs. La ſeconde a ordinairement plus de rapport à l'hiſtoire de la religion : c'eſt l'établiſſement ſucceſſif du culte des nouveaux Dieux; preſque tous

ſont

ſont enfans de Jupiter, parce qu'ils ont été créés ſous ce nouveau régne : mais ſous l'une & l'autre époque, mêmes idées, même ſtyle, équivoques perpétuelles, abus conſtant des termes & du langage.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'en prenant l'hiſtoire des Dieux pour une ſuite d'événemens réels, on trouve dans les Auteurs anciens & modernes une diverſité de traditions qui effraye : c'eſt qu'il eſt impoſſible que les eſprits ſe rencontrent dès qu'ils ont abandonné la ſeule route qui conduit au vrai. M. l'Abbé Banier veut que l'on choiſiſſe entre les différentes opinions celle qui paroît la plus vraiſemblable, ſans trop s'embarraſſer des difficultés qu'on peut lui oppoſer ; & il aſſure qu'on n'objectera jamais rien contre la fraternité des trois Princes Titans, qui ſoit plus fort que ce qu'on aura pu dire pour l'établir, tome 1, l. 1, c. 1, page 19. Pour uſer de la liberté qu'il nous donne, il nous paroît que cette fraternité n'a pour elle que des autorités, ou plutôt des traditions très-récuſables, puiſqu'elles ſe contrediſent ; au lieu que nous avons contr'elle la raiſon, le bon ſens, l'exemple de tous les peuples, le témoignage des Philoſophes, qui nous paroiſſent des preuves infiniment

plus ſolides : le ſeul moyen d'accorder les traditions, c'eſt de les regarder toutes comme également fabuleuſes.

Fin de la troiſiéme Partie.